

M E M O I R E S

D E

MADAME la MARQUISE

D E

P O M P A D O U R.

Où l'on decouvre les Motifs des Guerres, & des Traites de Paix, les Ambassades, les Negociations dans les différentes Cours de l'Europe, les Menées & les Intrigues secrètes, le Caractere des Généraux, celui des Ministres d'Etat, la Cause de leur Elevation & le Sujet de leur Disgrace, & généralement tout ce qui s'est passé de plus remarquable à la Cour de France pendant les vingt-dernières Années du Regne de Louis XV.

Ecrits par elle-même.

T O M E S E C O N D.

A L I E G E.

M D C C L X V I.

M É M O I R E S

D E

P O M P A D O U R.

LOUIS XV. comme je l'ai dit ailleurs, avoit formé l'habitude de me voir. Il ne pouvoit plus se passer de ma société. Je lui étois devenue nécessaire : mais ce penchant n'avoit point éteint en lui le goût pour les amours de passage. Il s'y livroit par tempérament & s'en repentoit par réflexion. Après une aventure galante, il étoit plus assidu que jamais. Ses remords le rendoient à lui & à moi-même. J'ose dire que je jouïssois de ses infidélités; & sans ce goût peut-être se fut-il livré à quelque autre

Tome II.

B

passion,

passion, qui l'eut détaché de moi. Je craignis pendant quelque tems une inclination pour la guerre : j'avois prié Maurice Comte de Saxe, qui lui faisoit régulièrement sa cour après les campagnes de Flandres, de ne point lui parler si souvent de sièges & de batailles : mais Louis m'assura, comme je l'ai déjà dit, qu'il avoit sacrifié ce penchant au bonheur de la France.

Depuis quelque tems le Roi s'étoit adonné à la politique : mais elle ne prenoit point sur ses amusements. Il s'y appliquoit par cette inclination bienfaisante, qui le porte naturellement à soulager ses peuples. Il voulut avoir un état présent de l'Europe : Monsieur de Belleisle lui en fournit un. Le Roi me le fit voir : c'étoit une topographie politique. Le Maréchal entroit dans un grand détail sur la puissance de chaque gouvernement. Il passoit l'Europe en revue, & fixoit l'état des forces des différents peuples.

MOR-

Monsieur de Noailles, qui vit cet état
 de l'Europe, dit " Qn'il y avoit trop de
 " géométrie, que la république Chréti-
 " enne étoit sujette à des révolutions, qui
 " tiroient leur source de plusieurs causes
 " secondes, auxquelles la politique n'a-
 " voit aucune part : que souvent on fai-
 " soit honneur aux cabinets de ce qui
 " n'étoit que l'effet de la fortune. La
 " France, *me dit-il*, avoit mis en usage
 " toute sa puissance pour acquérir la Lo-
 " rainé; le Cardinal de Richelieu n'y avoit
 " pu réussir, Mazarin y avoit échoué,
 " le hasard la donna à la France sous le
 " ministère du Cardinal de Fleuri.

" Il y avoit près de deux-cents-ans qu'on
 " négocioit & qu'on se battoit en Europe
 " pour empêcher que la couronne d'Es-
 " pagne ne vint à tomber dans une
 " branche de la Maison de Bourbon. Le
 " testament d'un prince foible & languis-
 " sant la donna en entier à la France, dans
 " le tems même que Louis XIV. ne croï-

“oit pas devoir penser à entrer dans le
“traité de partage.

“ Les Anglois n’avoient jamais pu ima-
“giner qu’ils feroient la conquête de Gi-
“braltar, qui leur donnoit l’ascendant
“dans l’océan & les rendoit maîtres de
“la Méditerranée : lorsque ce même ha-
“sard, qui donna l’Espagne à la Maison
“de Bourbon, leur valut la conquête de
“cette importante place, qu’ils ont tou-
“jours gardée depuis, quoique les raisons
“qui les avoient portés à s’en emparer ne
“subsistent plus : &c. &c.

“ Si on remontoit à l’origine des grands
“changements, on trouveroit que la for-
“tune gouverne le monde, & que la po-
“litique, qui veut régler tous les évène-
“ments, est de trop dans les cabinets des
“princes. Il ajoutoit que ces énuméra-
“tions de la puissance des états de l’Eu-
“rope sont inutiles, parceque ce n’est pas
“la force qui règle le destin des gou-
“vernements, mais une certaine combi-
“naison

“ nation d’accidents, contre lesquels les,
 “ négociations & les armées ne peuvent
 “ rien.”

Je ne me rappelle point ici les termes de ce Mémoire de M. de Belleisle, je me souviens seulement que l’Auteur dans sa conclusion s’exprimoit ainsi : “ Tous les
 “ grands Etats de l’Europe ne peuvent
 “ point nuire à la France : la Prusse seule
 “ est à craindre & l’Angleterre à re-
 “ douter.”

Quoique le Roi, depuis quelque tems, aimât beaucoup à parler d’affaires d’état, il avoit la politesse avec moi de ne pas trop s’en entretenir. Malgré ce que j’ai dit de son air sombre, Louis XV. est l’homme le plus aimable de la France dans le tête-à-tête. Il a des jours d’une gaieté & d’un contentement qui inspirent la joie & le plaisir..

J’ai parlé souvent de sa bonté, je vais en rapporter un trait qui servira à confirmer ce que j’en ai déjà dit. Un soir après

avoir resté assez tard dans mon appartement, il me dit qu'il ne dineroit pas le lendemain avec moi, (ce qu'il avoit souvent coutume de faire) parcequ'il devoit se rendre à Marli, où il passeroit une grande partie de la journée. Ce même jour, Marigni mon frere vint me voir dans la matinée, & comme je me trouvois seule, je le retins à diner. Il s'entretint quelque tems avec moi & sortit pour aller se promener dans le parc de Versailles, en attendant l'heure de se mettre à table.

Cependant le Roi, qui devoit monter à cheval, changea de dessein. Au-lieu d'aller à Marli, il rentra chez moi & me demanda à diner. Il remarqua une table avec deux-couverts, & comme la veille il m'avoit prévenu de son départ, il en fut surpris. Il me demanda pour qui étoit destiné le second couvert. “ Sire, *lui-dis-*
“ *je*, mon frere est venu me voir ce ma-
“ tin, & comme j'étois seule, je l'ai in-
vité

"vité à dîner avec moi mais, puisque
 "Votre Majesté me fait elle-même cet
 "honneur," je vais lui faire dire qu'il ne
 "peut le partager " *Non*, reprit le Ro ,
voire frere est de la maison, au-lieu d'ôter
le couvert qui étoit préparé pour lui, il n'y
a qu'à en ajouter un de plus, nous dînerons
tous les trois ensemble. "Mon frere parut,
 & le Roi lui fit toutes les politesses possi-
 bles. Cette anecdote n'est pas grand-
 chose, mais elle sert à prouver l'attention
 de ce Prince jusques dans les plus petites
 choses.

Monsieur Rouillé donnoit tous les jours
 de nouveaux états'au Roi, qui annonçoi-
 ent le rétablissement de la marine Ce
 ministre, en 1751, disoit publiquement
 qu'il avoit soixante & dix-vaisseaux de
 ligne & trente frégates mais il en disoit
 plus qu'il n'y en avoit Messieurs les
 ministres, pour l'ordinaire, augmentent
 leur plan, ils confondent presque toujours
 les établissemens déjà faits, avec ceux qui

restent à faire, & souvent ces derniers ne s'exécutent jamais.

Un homme d'esprit me dit, dans ce tems-là que, si la France avoit une flotte de cent-dix-vaisseaux de guerre ou frégates, prêts à naviguer, le grand ouvrage de la marine Françoisse seroit accompli. Ce même homme avançoit qu'il ne nous en falloit pas d'avantage pour faire face aux Anglois, qui n'ont pas un plus grand nombre de vaisseaux en état de se présenter au combat : car, ajouta-t-il, il ne faut pas confondre les gardes-côtes, ceux qui sont destinés à convoier les navires qui n'entrent point dans la liste de l'armée navale.

L'ambassadeur d'Angleterre avoit ordre de ne pas perdre de vue M. Rouillé, de suivre toutes ses opérations pour en donner connoissance à sa cour. Il avoit perdu l'habitude de demander à l'administration ce qu'on vouloit faire de tant de vaisseaux, parcequ'on lui avoit souvent répondu

répondit que la cour de France n'avoit aucun compte à rendre à celle de la Grande-Bretagne.

Le Roi fit une promotion d'officiers de marine, les chefs-d'escadre furent nommés, on avança les capitaines & les anciens lieutenants à des rangs plus distingués, & on fit tant de bruit sur l'état de la marine, que Londres commença à en prendre ombrage.

Un Ambassadeur étranger me disoit un jour à ce sujet qu'il trouvoit un grand vice dans le gouvernement François : c'est-à-dire. “ Qu'il se donne en spectacle
 “ à l'Europe & à ses ennemis. Il n'y a
 “ point de secret d'état à Versailles, ajoutoit-il, la république Chrétienne est informée des desseins de la France, longtemps avant qu'on soit en état de les
 “ mettre en exécution, ce qui les fait
 “ échouer.”

Une affaire qui ne regardoit point la France, excita l'attention du Roi pour

quelques moments. Les Génois, (peuple remuant & qui n'a jamais été tranquille depuis la fondation de la république) faisoient la guerre depuis longtemps aux Corfes qu'ils appelloient rébelles, tandis que ceux-ci leur donnoient à eux-mêmes le nom de tirans. Il s'étoit donné de part & d'autre plusieurs combats, qui n'avoient servi qu'à éloigner la paix, qui ne peut jamais être que la suite de la conciliation des esprits. La haine & l'antipatie avoient fermé toutes les portes à la médiation. On se haïssoit encore plus qu'on ne se craignoit. Quand la religion elle-même eut fomenté la division, elle n'auroit pu être plus vive.

Monsieur le Maréchal de Belleisle, en me parlant de cette guerre, m'avoit dit souvent que les Génois ne seroient jamais les dominateurs des Corfes ; il disoit pour raison que, lorsque l'état principal se bat contre ses sujets, il faut que la première bataille décide la querelle, sans quoi elle
est

est long-tems indécise. Des rébelles qui, par des sièges & des batailles, balancent l'autorité souveraine, finissent de porter le nom de sujets pour commencer à prendre celui d'ennemis : car la force des armes, qui détruit tous les privilèges, rétablit le niveau.

Les peuples soumis aux Rois ne le seroient plus, s'ils avoient les moyens de cesser de l'être ; car la subordination n'a pas été une affaire de convention, mais de violence ou de force ouverte. Ainsi un peuple qui secoue le joug, n'est rébelle, qu'autant qu'il se conduit mal dans la révolution ; & qu'il ne sait pas prendre les moyens qui servent à la faire réussir.

Les Génois, après avoir essayé en vain, de réduire les Corfès, avoient pris le mauvais parti de s'adresser aux puissances étrangères, la France à qui ils avoient demandé du secours, leur avoit fourni quelques troupes & un commandant. L'Ambassadeur de Venise, qui étoit alors à Pa-

à Paris, dit à ce sujet : “ Que les Gênois
“ qui passoient pour se ressouvenir de loin,
“ n’avoient point de mémoire. à l’égard
“ de la France, puisqu’ils oublioient
“ qu’elle avoit fait bombarder Gênes du
“ tems de Louis XIV. & qu’elle avoit
“ manqué de faire périr la république sous
“ le règne de Louis XV.”

Les officiers Gênois que le sénat avoit
envoïés dans cette isle pour deffendre ses
droits, plus ennemis de la république
qu’ils ne l’étoient des Corfès, cherchèrent
dispute aux François médiateurs, sous
prétexte qu’ils excitoient dans l’esprit de
ces Insulaires un sentiment de mépris pour
eux. Quand le fait auroit été vrai, il eut
fallu se le dissimuler, & poursuivre,
comme auparavant, l’ouvrage de la paix.
Mais l’envie, ce vice naturel aux Italiens
& surtout aux Gênois, avoit causé cette
dissention. Ils voïoient avec des yeux ja-
loux que des étrangers se mêloient d’une
pacification, dont ils vouloient avoir eux-
mêmes

mêmes tout l'honneur. La république, aussi jalouse elle-même de ses officiers, que ceux-ci l'étoient des François, prit encore le mauvais parti de s'adresser à Versailles, pour savoir le parti qu'elle devoit prendre contre elle-même, & la satisfaction que le Roi exigeoit. Une autre nation eut mieux aimé abandonner les intérêts de la Corse, que la France même ne pouvoit faire rentrer dans le devoir, que de s'humilier ainsi : mais il y a long-tems que la république de Gènes est accoutumée aux bassesses & aux soumissions.

“ Les Génois, *dit le Roi*, mériteroient
 “ que je les punisse en ne me mêlant plus
 “ de leurs affaires : mais ils ont ouvert à
 “ mon fils Dom Philippe le chemin de
 “ l'Italie, je leur dois de la reconnois-
 “ sance ; & celle-ci l'emporte dans mon
 “ cœur sur le ressentiment que je devois
 “ avoir de leur conduite.”

Louis XV. qui avoit nommé Monsieur de Chauvelin Plénipotentiaire dans l'Isle
 de

de Corse pour terminer les choses à l'amiable, lui donna de nouveaux ordres pour hâter sa négociation, ainsi qu'à Monsieur le Marquis de Cursai qui commandoit les troupes Françaises.

Ces deux Médiateurs établirent le lieu du congrès & la paix fut conclue en apparence. Tout s'y passa dans les règles: il y eut des discours prononcés à l'ouverture des assemblées, & on sema des fleurs de rhétorique chez un peuple grossier & barbare. Les Corfès ouvroient de grandes oreilles à ces raisonnements étudiés, & n'y entendoient rien. Ils y répondoient par des acclamations, & les orateurs s'imaginoient les avoir séduits par leur esprit.

Après les harangues, vint le Traité ou règlement entre la République & les Corfès. Chaque parti y conservoit des prérogatives qui le rendoient indépendant de l'autre. C'est-à-dire, que les sujets de cette république traitoient pour leur liberté. Les Corfès finissoient par
la.

la négociation, ce qu'ils n'avoient pu terminer par la voie des armes.

Quand on envoya les articles du traité à Versailles, le Maréchal de Belleisle dit publiquement “ Que la république s’abaïssoit trop, qu’il falloit accorder seulement une amnistie aux rebelles, & non point traiter avec eux: que des sujets, qui ont secoué le joug, en rentrant dans leur devoir, ne doivent obtenir qu’un pardon. *Il ajoutoit* qu’il falloit punir les Corfès comme criminels de leze-majesté, ou les abandonner comme rebelles ; car des sujets, qui sont assez forts pour obliger leur souverain à traiter avec eux, ne sont pas assez fideles pour se soumettre long-tems à son obéissance.” Ces réflexions se trouverent d’autant plus justes que toutes ces négociations devinrent bientôt inutiles, & que quelque tems après la guerre recommença.

Quoiqu’il en soit, pour lors on laissa-là les Génois pour s’occuper d’une nouvelle

de mer qui flatta beaucoup le Roi. On apprit des Indes que le *Naboth* avoit assez de confiance en la France pour remettre ses intérêts politiques entre les mains d'un François nommé *Dupleix*, & que la nation des *Marattes*, sujets du *Naboth*, l'avoit nommé son général en chef.

On dit que Louis XIV. qui ambitionnoit toute sorte de gloire, fut très sensible à l'Ambassade d'un Roi de Siam, qui députa vers lui, pour lui apprendre que son nom étoit en grande vénération dans ses états. Il en témoigna une joie publique, & il fut plus flatté de cet honneur qu'il ne l'auroit été d'une grande conquête.

La paix du *Naboth*, la confiance que ce Prince avoit en la France étoient d'une toute autre importance. Elles augmen-
toient les richesses de l'état, au-lieu que l'Ambassade de Siam n'avoit eu d'autre effet que de flatter la vanité du Monarque.

Dupleix devint tout-à-la-fois Plénipotentiaire & généralissime ; il minuta le
traité

traité de paix & reçut le commandement. Ces deux postes avoient été précédés d'une négociation importante, sans laquelle il ne les eut peut-être jamais obtenus : il fixa le caractère remuant des *Marattes*. Cette nation avoit été divisée jusques-là en différentes factions qui, en s'affoiblissant, empêchoient que la France n'en tirât avantage. L'Etranger la rapprocha d'elle-même, lui apprit, à avoir des vues suivies & une politique réunie.

Ce *Dupleix* n'étoit, cependant pas, un grand génie : mais il y a des gens, qui font de grandes choses sans beaucoup d'esprit. Nous l'avons vu depuis à Paris bien, au-dessous de sa renommée, & y mourir à la fin avec la réputation d'un homme qui, bien loin d'avoir été en état de conduire les Indes, n'avoit pas même le talent de gouverner sa maison.

Il eut un grand procès avec la compagnie. Ce démêlé est autant remarquable par la nature de la demande que par celle

celle du refus. Le général du *Nabob* déclaroit que les Directeurs lui étoient redevables de plusieurs millions, & les directeurs publioient qu'ils ne lui devoient rien. Dans un procès de cette nature, presque toujours les deux-parties ont tort. En général il y a de l'ingratitude d'un côté & peu de reconnoissance de l'autre. Les mémoires qu'on publia à ce sujet eurent cet avantage, qu'ils firent ouvrir les yeux au gouvernement sur bien des choses relatives aux Indes, dont il n'eut jamais été informé sans la publication de ces papiers.

Les affaires, les plaisirs & les amusements que je faisois se succéder à Versailles, continuoient à empêcher le Roi de se rencontrer avec lui-même. Louis XV. existoit, je-le dirai, par un tempérament d'emprunt que je lui donnois, & celui-ci l'empêchoit de se livrer au sien. Je crois qu'il auroit succombé à la fin, sans cet art que j'emploiois pour contenir la nature.

ture. Malgré cette précaution, il avoit des moments où il se livroit à la tristesse. Alors il falloit imaginer de nouveaux plaisirs qui excitassent de nouvelles sensations. Lorsque je m'appercevois que ceux-ci ne produisoient aucun effet, je redoublois mes soins pour en substituer d'autres qui eussent plus d'ascendant. . . . La religion étoit le plus grand obstacle que j'eusse à surmonter, car le Roi en avoit beaucoup. Il prioit Dieu régulièrement, il alloit tous les jours à la messe : mais il ne faisoit point ses pâques. Cet éloignement des sacrements naissoit plutôt d'un excès de délicatesse que de mépris pour la communion. Ses amours passageres l'éloignoient d'un sacrement qu'il craignoit de profaner. Le Jésuite, qui jouissoit du titre de son Confesseur, avoit tenté plusieurs fois de vaincre sa délicatesse là-dessus. Son ministère en eut été plus considérable, parceque son pénitent lui auroit été plus soumis : mais Louis XV. avoit toujours résisté.

On

proche des sacrements devoit nécessairement causer une révolution dans ce prince. Je craignois moins la religion du Roi que les intrigues des gens d'Eglise. Le Confesseur surtout étoit à redouter. Il est toujours puissant, lorsque le Monarque est souvent à ses pieds.

Je ne voulus pas non plus conseiller au Roi de se tenir éloigné de la S^{te}. table. Je l'aissai les choses comme elles étoient.

La paix, qui avoit ramené la tranquillité politique, cauçoit elle-même de nouvelles divisions dans l'Etat. Les gens d'église, le clergé & le parlement qui, en tems de guerre, s'unissent à l'administration pour partager les malheurs publics, lui en causent à leur tour lorsque le tems des sièges & des batailles est passé : de sorte que, par une fatalité qui naît peut-être de la constitution-même, il faudroit que la France eût toujours les armes à la main pour prévenir les querelles domestiques ; où qu'elle se fit continuellement

la guerre à elle même, pour empêcher celle de ses ennemis. J'ai ouï dire à de très habiles politiques que cela vient de ce que le gouvernement François n'est pas assez puissant pour prévenir les divisions au-dehors, ni assez absolu pour éteindre les dissensions au-dedans : état mixte qui le rendra quelque jour la proie de ses ennemis, ou la victime de ses sujets.

Une petite affaire fit naître une grande brouillerie entre la cour & le parlement, savoir, l'administration des Aumônes établies pour les Mendiants. La direction de l'Hôpital de Paris avoit été confiée jusques-là à de certaines personnes, sur lesquelles les réflexions de la cour & de la ville n'avoient jamais porté : parceque la guerre avoit occupé le gouvernement ailleurs : mais la paix, qui donne assez de loisir pour étendre ses regards sur les plus petites choses, avoit enfin permis de faire attention à celle-ci.

L'Archevêque de Paris prétendit que cette régie lui revenoit de droit ; le Roi le pensa de même : mais le parlement en jugea différemment, & dès-lors les représentations, & les députations commencèrent. Un prince du sang roïal dit à ce sujet : *Il faut que le parlement de Paris ait bien peu à faire, pour se quereller avec le Roi au sujet des gueux.*

Louis XV. donna un arrêt en faveur de l'Archevêque, il fut question de l'enregistrer, & ce fut alors que les dissensions se firent remarquer. On alla à Versailles, & on en revint, on s'assembla, on rompit les assemblées, mais le Roi se montra absolu. Il écrivit en ces termes aux chambres assemblées. “ *Si j'ai bien voulu vous*
 “ *permettre de me faire des remontrances sur*
 “ *les édits & déclarations que j'envoie à en-*
 “ *registrer, je ne vous ai jamais donné le pou-*
 “ *voir de les annuler, ou de les changer sous*
 “ *le prétexte de modification. . . . Je veux*
 “ *que ma déclaration sur l'Hôpital soit enre-*
 “ *gistrée*

“ gistrée purement & simplement. Je tien-
 “ drai la main à ce que mon parlement obéisse
 “ à mes ordres.”)

C'étoit parler en mairre : le Roi avoit certains moments de force qui le faisoient rentrer dans tous ses droits : mais la bonté de son cœur, son amour pour la paix & la tranquillité de l'état, & peut-être plus que tout cela, un caractère indécis, que les difficultés & la résistance décourageoient, le faisoit céder.

Je me plaignis souvent à lui-même de ce penchant qui l'entraînoit à accorder ce qu'il avoit d'abord refusé. “ Que voulez-vous, Madame ? me disoit-il, avec cette complaisance & cette douceur qui lui sont si naturelles. “ Je fais que je devrois
 “ me roidir contre certains corps, qui
 “ voudroient élever leur autorité au-
 “ dessus de celle de mon trône. Mais j'en
 “ fais un sacrifice à la tranquillité gé-
 “ nérale. Je frémis quand je pense aux
 “ malheurs qu'essuierent les peuples sous

“ le règne de mon Bifaïeul, par les que-
“ relles qui s'éleverent entre la cour & le
“ parlement. Ces querelles suscitèrent
“ des guerres civiles, qui plongèrent la
“ France dans la dernière désolation.
“ J'aime mieux avoir de la complaisance
“ qu'une ostentation, dont les conséquences
“ pouroient être funestes à mes sujets.”

La plupart des membres du conseil d'état n'étoient pas de cet avis-là ; l'un des plus éclairés disoit que, sous un gouvernement ferme & absolu, les loix reprenoient leur vigueur & les abus se réformoient ; au-lieu que la licence & le relachement étoient la suite d'une administration foible & irrésolue. J'avoue que je n'étois pas éloignée de penser comme ce dernier, & que j'aurois souhaité au Roi un peu plus de fermeté. L'affaire de l'hôpital finit comme la plupart de celles du parlement, c'est-à-dire, par des modifications.

Le Roi, de son propre mouvement & sans y être sollicité, nomma le Comte de St. Florentin & M. Rouillé Ministres d'état : ils étoient l'un & l'autre secrétaires d'état. Un courtisan, lors de cette nomination, dit que le Roi avoit beaucoup fait en les plaçant les secrétaires, & qu'il faisoit trop en les nommant Ministres. Il est certain que ces deux-hommes n'avoient rien fait pour mériter ce rang. Monsieur Rouillé surtout étoit un esprit pesant, n'ayant pour lui que l'application & le travail, qui presque toujours gâtent tout, lorsqu'ils ne sont pas accompagnés du génie.

On dit à Paris que j'avois porté le Roi à faire cette nomination. La vérité est que je ne m'en mêlai point. On ajoutoit que Monsieur de St. Florentin s'étoit vendu à moi, & que je le récompensois alors pour les lettres de cachet, dont j'avois besoin pour faire sortir de Paris ceux qui me déplaisoient. Ceux qui parloient

ainsi ignoroient que les grandes lettres de cachet ne s'expédioient qu'au nom & par le consentement du Roi. Le Souverain ordonne & le Ministre obéit.

Je connoissois fort peu ce secrétaire d'état, il me faisoit sa cour comme les autres ministres : mais il me parloit rarement des affaires particulieres. Je l'avois trouvé à la cour, le Roi se servoit de lui, cela me suffisoit.

Monsieur Rouillé m'avoit été adressé. Je parlai de lui au Roi. Je le recommandai à ce prince, non pas comme un grand ministre, mais comme un honnête homme.

Monsieur de Puisieux, secrétaire d'état au département des affaires étrangères, demanda à se retirer. Ce bureau étoit difficile à gérer, bien des gens n'en avoient pas voulu. Ceux qui avoient occupé cette place auparavant, avoient semé le désordre dans cette administration, & les derniers troubles de l'Europe avoient achevé

chevé d'y apporter la confusion. La France étoit dans une position à ne pas espérer que le dernier traité de paix subsistât long-tems, & en tems de guerre, ce bureau est plus chargé que tous les autres. A peine un ministre peut il y suffire lorsque tout est en règle : mais il est impossible qu'il y tienne, quand la confusion a précédé les sièges & les batailles.

Je ne vis que fort peu Monsieur de Pui-
fieux. Ceux qui ont connu personnellement
ce ministre, m'ont dit qu'il avoit des con-
noissances & du savoir : mais qu'il man-
quoit de ce génie supérieur qui caractérise
l'homme d'état. Il avoit rempli les né-
gociations dont il avoit été chargé avec
ce talent médiocre, qui ne laisse aucune
réputation après soi. On peut le mettre
au rang de ces ministres ordinaires qui,
après avoir fini leur carrière dans ce
monde, n'en commencent aucune dans
l'histoire.

Après la retraite de Monsieur de Puisieux, le Roi me dit : “ *Hebien ! madame,*
 “ *à qui donnerons-nous les affaires étrange-*
 “ *res ?*” & sans me donner le tems de répondre, il ajouta : *Ce bureau a besoin d’un*
ministre habile, d’un grand travailleur &
& d’un homme integre. En savez-vous
quelqu’un dans mon roïaume ?

“ Sire, lui répondis-je, ce que vous de-
 “ mandez-là est assez difficile à trouver :
 “ mais on peut découvrir quelques uns de
 “ vos sujets qui aient toutes ces qualités ;
 “ & parmi ceux-ci j’ose présumer que Mon-
 “ sieur le Marquis de Saint-Contest, vo-
 “ tre Ambassadeur auprès des Etats-Gé-
 “ néraux, mérite un rang distingué.” *Je*
le pense comme vous, dit aussitôt le Roi,
Saint-Contest m’a déjà rendu des services qui
lui ont mérité cette place : je la lui donne :
 & l’Ambassadeur quitta aussitôt la Haye
 pour venir à Versailles prendre possession
 de ce bureau.

Je parlerai dans cet endroit d'un établissement, dont je minutai moi-même le plan, & auquel le Roi donna les mains pour qu'il fut exécuté. Cefui-ci paroîtra peu de chose à ceux qui ne regardent les établissemens que par leurs endroits frappants. Je disposai Louis XV. à changer l'objet des dépenses qui devoient servir aux réjouissances publiques, en les employant à augmenter la génération, que les mœurs, le luxe & la débauche diminuent tous les jours en France. En conséquence sa Majesté donna ordre que la somme de six-cents-mille-livres qui devoient être employées pour un feu d'artifice à l'occasion de la naissance du Duc de Bourgogne, seroit destinée à marier un certain nombre de filles dans la Capitale. On pensa en même tems à donner le même ordre dans les Provinces. Paris ne fait que la seizième partie de la population de la monarchie, ainsi si toutes les autres parties de la France avoient suivi

l'exemple de Paris, on eut vu la population augmenter considérablement en France.

Monsieur de Belleisle qui calculoit tout, disoit que ces mariages donneroient chaque année environ vingt mille citoyens à la monarchie : c'est ainsi que les petites choses servent aux grandes, & qu'une tournure de plus dans les finances peut contribuer à agrandir un état. On ne soupçonna point que cet établissement vint de moi, comme bien d'autres que je créai à l'avantage de la France, & dont bien des gens, qui n'y avoient eu aucune part, se firent honneur : tandis qu'on m'en reprocha d'autres nuisibles au gouvernement, & dont je n'avois aucune connoissance.

On commençoit à goûter les douceurs de la paix, lorsqu'on apperçut de loin les premières étincelles du feu de la guerre. Le Duc de Mirepoix se plaignoit à Londres de quelques griefs que les François reprochoient aux Anglois, & l'Ambassadeur

deur de Londres à Paris se lamentoit des actions des François contre les Anglois. On vouloit enfreindre le traité de paix, mais on ne savoit par où commencer la guerre. Le tems des combats n'étoit pas encore venu, on se préparoit de part & d'autre, comme par anticipation, à des batailles de mer & de terre, qui devoient causer une grande révolution.

La naissance du Duc de Bourgogne vint à propos pour faire quelque diversion aux occupations de la cour. Le désordre de l'administration, la difficulté de trouver d'habiles ministres, le dérangement des finances, la misere des peuples, l'opiniatreté du clergé, l'obstination du Parlement, & les Anglois qui menaçoient de faire la guerre en tems de paix, tout cela prenoit sur la tranquillité du Roi. Il se livra néanmoins, pour quelques moments, au plaisir de voir sa couronne affermie dans sa maison. Les rois sont plus sensibles à cette sorte de joie

Cmij

qu'on

qu'on ne le pense. Ils s'imaginent voir dans leurs descendants la perpétuité de leur règne, il leur semble qu'ils ne meurent point, lorsqu'en descendant dans le tombeau, ils ont un héritier à qui ils puissent remettre leur sceptre. Les réjouissances que firent les peuples, & dont on donna les relations au Roi, augmentèrent sa joie. Les Parisiens surtout, qui se piquent d'aimer leur Souverain se surpassèrent.

Il y eut de grandes fêtes à la cour. Tous les Ministres étrangers s'empressèrent de complimenter Louis XV. qui se félicitoit lui-même de cette naissance. Je ne l'ai jamais vu si heureux. C'est le seul endroit de sa vie, pendant mon séjour à Versailles, où je lui aie vu goûter une joie pure : ce fut aussi le moment de la mienne où je trouvai un plaisir sensible par celui que je vois éprouver au Roi. Il fut plus gai & plus long-tems qu'à son ordinaire. Nos entrevuës en furent plus douces & nos entretiens plus vifs & plus animés.

Cette

Cette époque me fit réfléchir sur le peu de ressources qu'a le cœur humain en lui-même pour être heureux. Il lui faut des combinaisons favorables de la nature ou de la fortune, pour le tirer de cet état de langueur, où il se plonge presque toujours; & il faut bien que cette loi funeste soit générale, puisque les Rois eux-mêmes n'en sont pas exemts. Mais il y a un plus grand malheur encore attaché à l'humanité, c'est que les plaisirs sont presque toujours balancés par les peines. On dirait que, dans le cœur humain, il y a deux-mesures égales de joie & d'inquiétude, & que ce qu'on prend de plus sur l'une est diminué sur l'autre.

Les affaires d'état, les nouvelles des cours étrangères répandirent bientôt l'air sombre qui étoit auparavant à la cour & le Roi perdit sa gaieté & devint même plus mélancolique que jamais.

Chaque fois qu'il y avoit un grand poste à remplir ou une charge considé-
ble

ble à donner, les courtisans augmentoient leur assiduité auprès de moi. J'avois continuellement une foule de demandeurs. Le Marquis de Saint-Contest étant passé aux affaires étrangères, laissa l'Ambassade de Hollande vacante. On me parla en faveur de M. de Bonac. Je le connoissois fort peu, j'en informai de ses talents pour la négociation, & sur le portrait qu'on m'en fit, je m'intéressai pour lui. J'en parlai même au Roi, qui le nomma aussitôt son Ambassadeur auprès des Etats-Généraux. Comme plusieurs courtisans prétendoient à cette place, je me fis autant d'ennemis qu'il y en eut qui furent refusés. Le service du Roi & de l'état me décidèrent pour M. de Bonac, qui avoit, disoit-on, les qualités qu'il falloit pour faire honneur à la France.

Monseigneur le Prince de Soubise disoit que, de toutes les Ambassades de l'Europe, celle des Sept-Provinces étoit la plus difficile, parceque, dans les autres cours,

cours, on traite avec des princes généreux & qui perdent souvent de vuë leurs avantages, au lieu qu'en Hollande on négocie avec des Marchands, qui ne s'écartent jamais de leurs intérêts. Il ajoutoit que la position de la Hollande étoit telle que, dans les guerres de la France avec l'Angleterre, elle peut tirer avantage de l'une & faire contribuer l'autre. Ainsi il faut beaucoup d'adresse dans celui qui négocie avec les Hollandois, pour les faire déclarer quand leur secours est nécessaire, & il a besoin d'une grande habileté pour les tenir dans une exacte neutralité, lorsque leurs armes peuvent nuire, &c.

J'ignorois si M. de Bonac avoit toutes ces qualités, car tout est défiguré à la cour, & l'on n'y connoît les gens que lorsqu'on s'en est servi, & c'est toujours trop tard alors pour en porter un jugement qui puisse être profitable. M. de Bonac étoit officier: cela seul n'avoit d'a-

bord

bord rendu indécise sur le choix que je projettois d'en faire. Je n'ai jamais eu beaucoup de foi aux négociations des militaires ; ces gens-là ont rarement la tournure d'esprit & la souplesse qu'il faut pour réussir dans les cours étrangères : mais c'est le siècle des ministres guerriers. Louis XV. n'a employé que de ceux-ci pendant son règne ; & c'est peut-être une des raisons pour lesquelles nos affaires dans les cours étrangères n'ont pas eu cette réussite à laquelle on auroit dû s'attendre.

Les gens d'église qui font vœu de pauvreté, mais qui sont plus avides de richesses que les séculiers, étoient aussi fort assidus à me faire leur cour. Leur foule augmentoit auprès de moi, dans la proportion que les Abbayes & les Evêchés devenoient vacants.

Il y eut beaucoup de postulants pour l'Abbaye d'Anchin, mais le Roi en disposa en faveur du Cardinal d'York frere
du

du Prétendant qui, par la jouïſſance de ce bénéfice, joint à la poſſeſſion de pluſieurs autres, étoit plus riche que le poſſeſſeur eſſentiel du Duché d'York. Cette opulence, dont en Angleterre les fils légitimes du Roi ne jouïſſent point, fit dire dans cette occaſion à un courtiſan, que le Cardinal d'York étoit bien heureux que la maiſon de Stuart eût perdu le trône de la Grande-Bretagne, puisſque, ſans ce malheur, il ſeroit un pauvre citoyen Anglois, lorsqu'il étoit un riche Prince Romain.

On ſe plaignoit cependant de ce que le Roi n'avoit pas donné ce bénéfice à un François, qui en eut conſommé le revenu dans l'état, au-lieu que, par cette nomination, il paſſoit en Italie. Mais ceux qui parloient ainſi ne ſavoient pas que les rois qui font la guerre aux familles régnantes, font l'aumône à celles qui ne régnent plus. D'ailleurs on avoit des obligations à cette maiſon infortunée ; la France, dans ſes guerres, avoit fait paroître

tre & disparoître le prétendant, à peu près comme on fait entrer & sortir un Acteur de théâtre.

Dans la politique, on est obligé de païer ceux à qui on fait jouer un rôle, & je crois avoir dit ailleurs que jamais la France n'avoit pensé sérieusement à placer le Prétendant sur le trône d'Angleterre.

M. de Machault Garde des Sceaux & Controleur-général, qui travailloit au rétablissement des finances, y réussissoit lentement. Le Roi, qui se faisoit donner tous les mois la liste des dettes du roïaume, les trouvoit toujours dans le même état. Les financiers avoient tout l'argent de la monarchie ; c'est ce qui engagea M. de Machault à dire au Roi, *Sire, je ne vois qu'un moïen pour faire rentrer des fonds au trésor, c'est de taxer l'hôtel des fermes.*

La proposition de ce ministre quadroit parfaitement avec un mémoire anonimè qui me fut adressé à Versailles dans ce tems là, & que je fis lire au Roi : il étoit conçu en ces termes.

“ La

• “ La richesse numéraire actuelle de l’É-
 “ tat est d’environ onze cent-millions ar-
 “ gent monnoïé. Pnur que la circulation
 “ de cette somme donnât la vie au corps
 “ politique, il faudroit qu’elle circulât
 “ par tout géométriquement. Mais il
 “ s’en faut de beaucoup que cette pro-
 “ portion soit établie en France, où l’on
 “ peut prouver démonstrativement que
 “ deux cents particuliers ont la moitié
 “ de l’argent monnoïé du royaume. Ces
 “ particuliers sont les financiers ; leur
 “ caisse est celle de la monarchie, elle
 “ contient les fortunes de tous les ci-
 “ toïens. Les richesses vont se précipi-
 “ ter dans leur coffre, comme dans un
 “ gouffre.”

La Couronne, en cédant à une compa-
 gnie les droits d’entrée par un contrat,
 n’a jamais imaginé signer la ruine de l’é-
 tat. Elle a concédé cette levée à des
 commis qui, par leur activité & leur tra-
 vail, devoient enrichir le gouvernement,
 & non

& non pas l'apauvrir. “ Ce fut-là l'in-
“ stitution des fermes : tout ce qui est
“ sorti de ce plan, est devenu une mono-
“ pole de la compagnie. Le Roi a le
“ droit de réformer les abus ; & tout con-
“ trat qui contient une lésion est nul par
“ lui-même.

“ Il ne s'agit point de penser à corriger
“ les désordres passés, mais à remédier aux
“ maux présents. Sans un effort on n'en
“ viendra jamais à bout. Dans les
“ grandes maladies les remèdes violents
“ sont nécessaires. Il n'y a qu'un moïen
“ pour rétablir la pente de la circulation
“ générale que les monopoles de la com-
“ pagnie ont détournée. Ce moïen est
“ l'établissement d'une chambre ardente,
“ pour faire rendre compte aux financiers
“ de leur gestion sur les fermes, & pour
“ savoir à quel titre ils possèdent les
“ grandes richesses dont ils sont posses-
“ seurs, afin de les en dépouiller au pro-
“ fit

“ fit de la couronne, dès que la lésion &
 “ la monopole seront découvertes.

“ Pour prévenir les cris que l'avarice
 “ & l'amour sordide du gain peuvent
 “ faire contre cet établissement, il faut
 “ mettre en avant deux-principes incon-
 “ testables.

“ 1°. Que les grands profits des com-
 “ pagnies roïales, lorsqu'ils sont excessifs,
 “ perdent ce nom pour prendre celui de
 “ monopoles, parcequ'ils sont contraires
 “ aux intentions du Prince, qui n'a pu ni
 “ voulu se dépouiller lui-même d'un grand
 “ avantage pour quelques considérations
 “ que ce soit.

“ 2°. Qu'un Roi est toujours mineur,
 “ lorsqu'il s'agit d'une lésion dans les
 “ finances générales : & que toutes les
 “ loix fondamentales l'autorisent à reve-
 “ nir d'un contrat onéreux à l'état & à
 “ ses peuples.

“ Pour procéder juridiquement contre
 “ les financiers, la chambre ardente nomi-
 “ nera

“ mera des commissaires pour examiner
“ les livres des fermes générales. Ceux-
“ ci, après en avoir fait le dépouillement,
“ lui feront rapport des monopoles em-
“ ploïées pour accumuler ces grandes ri-
“ chesses, dont la compagnie est en pos-
“ session.

“ Ils passeront de-là aux répartitions
“ particulières qui en ont été faites annu-
“ ellement, afin de suivre la trace du nu-
“ méraire de l'état, & ainsi découvrir où
“ il est.

“ Cette opération finie, tous les fer-
“ miers généraux seront cités, les uns
“ après les autres, devant le tribunal de
“ la chambre ardente, pour rendre compte
“ de la somme, qu'ils se seront dû appro-
“ prier suivant la connoissance qu'on en
“ aura obtenu.

“ On leur signifiera de la rendre, à
“ l'exception de six pour cent qui leur
“ seront concédés pour l'intérêt de l'a-
“ vance de leur argent.

“ En

“ En cas de désobéissance, ils seront
 “ mis & détenus en prison jusques à l'en-
 “ tière restitution de la somme totale, sans
 “ déduction d'intérêts.

“ Les grands Commis, comme direc-
 “ teurs, régisseurs, contrôleurs, seront
 “ subordonnés à la chambre ardente &
 “ tenus à la restitution, comme les ser-
 “ miers généraux.

“ Il n'y aura que ceux à qui la com-
 “ pagnie aura païé de simples gages ou
 “ appointements, qui en seront exemptés,
 “ &c. &c.

“ Par ce moyen il est calculé d'avance
 “ qu'il entrera trois cent-millions au tré-
 “ sor royal, sans mettre aucun impôt ni
 “ taxe sur les peuples.

“ L'établissement d'une chambre ar-
 “ dente, pour faire rendre compte aux
 “ sermiers, *disoit le Mémoire*, n'est point
 “ une infraction du droit des gens ni une
 “ breche à la liberté des citoyens. L'ou-
 “ quet, Intendant général des finances
 “ sous

“ sous le règne précédent, fut jugé par
 “ une commission particulière, à se voir
 “ dépouillé des sommes immenses qu’il
 “ s’étoit approprié par ses monopoles,
 “ &c. &c.”

L’exécution de ce Mémoire n’eut point lieu, ainsi que la plupart de ceux qui ont paru depuis pour le rétablissement des finances. On parle beaucoup en France d’ancantir les fermiers généraux : mais, dès qu’on veut commencer à effectuer ce projet, il ne se trouve personne qui ose y mettre la main : c’est que ces gens-là ont beaucoup d’argent, & que tout le monde a besoin d’eux. Je demandai un jour au Maréchal de Saxe, qui fréquentoit beaucoup la Poupelière, qu’elles étoient les qualités dans ce fermier qui pouvoient engager le Maréchal à le voir. *Madame*, me dit-il, *il en a une pour moi que je trouve excellente : car quand j’ai besoin de cent-mille-livres, je les trouve dans son coffre, au lieu que, lorsque je m’adresse au Contrôleur-géné-*

général, il me répond toujours qu'il n'a point d'argent.

Un Prince du Sang disoit que ces gens-là étoient utiles, par l'endroit même qui les faisoit paroître nuisibles: que, depuis leur établissement, on savoit où étoient les richesses de l'état, au-lieu qu'on l'ignoroit totalement avant eux.

L'hôtel des fermes fut le mémoire qui avoit été dressé contre la compagnie, & en composa un pour le détruire. Celui-ci ne contenoit que des mots. Il s'attachoit surtout à vanter l'utilité de la compagnie, qui peut fournir tout-à-coup des sommes considérables au gouvernement dans ses moments pressants: mais le mémoire oublioit que cet argent appartient à l'état, & que les fermiers ne sont que les agents de l'avance, dont la levée se fait sur les peuples.

Monsieur de Belleisle, qui lut cette réponse, me dit: “ Ces gens-là, qui ont
 “ beaucoup de personnes d'esprit parmi
 “ eux,

“ eux, sont si prévenus sur leurs intérêts
 “ que, lorsqu’il est question de finances,
 “ ils extravaguent toujours. Il y a un
 “ grand vice dans le contrat des fermes,
 “ c’est qu’il met trop d’argent dans la
 “ bourse d’un trop petit nombre de par-
 “ ticuliers.”

J’ai souvent trouvé des Avocats à Ver-
 sailles, qui plaidoient la cause des fer-
 miers généraux : mais je n’ai jamais trouvé
 de juges qui leur fussent favorables.

Au-milieu des affaires intérieures qui
 occupoient l’administration & qui affli-
 geoient le Roi, mille-gens s’empressoient
 à me présenter des mémoires pour perfec-
 tionner les arts, & augmenter le nombre
 des manufactures. Je n’entendois rien à
 ces détails, je priai un ministre, qui tra-
 vailloit quelquefois avec le Roi, de m’ap-
 prendre quel avantage l’état retiroit de
 ce nombre prodigieux de fabriques éta-
 blies en France.

“ C’est une matiere fort longue à
 “ vous développer, Madame, *rie répondit*
 “ *cet homme d’Etat* : il faut pour cela re-
 “ monter au siècle de Louis XIV. siècle
 “ dans lequel il se fit beaucoup de
 “ changements en France, & qu’on ap-
 “ pella grand parcequ’il se frappa de
 “ grands coups.

“ Ce Prince, qui avoit toutes sortes d’am-
 “ bition, eut celle de multiplier les ma-
 “ nufactures. Colbert son ministre se-
 “ conda parfaitement ses desseins, il passa
 “ sa vie à établir des métiers ainsi qu’à
 “ augmenter les arts : & comme il lui
 “ falloit beaucoup d’ouvriers pour rem-
 “ plir son plan, il tira cinq-cent-mille
 “ ménagers de la campagne, pour favori-
 “ ser l’industrie des villes. Dès-lors les
 “ terres qui manquerent de bras demeu-
 “ rerent incultes. Ce ministre ne vit
 “ point que, pour augmenter la forme,
 “ il falloit multiplier la matiere. Le Roi
 “ ne le vit pas non plus. Louis XIV.

“ n'étoit occupé que du désir de domi-
“ ner, & cette passion favorisoit celles de
“ tous ses ministres qui vouloient parta-
“ ger avec lui cette ambition.

“ Le royaume se trouva rempli de mé-
“ tiers ; un grand luxe, qui en est une
“ suite nécessaire, se forma, & dès-lors la
“ France, à qui son climat heureux devoit
“ donner une richesse supérieure à celle
“ de tous les autres états de l'Europe,
“ devint pauvre.

“ Cependant le Ministère, qui a suivi
“ depuis le plan de Monsieur Colbert, a
“ continué de multiplier les arts, aux dé-
“ pends du produit de l'Agriculture.

“ On dit pour raison que cette indus-
“ trie met à contribution tous les états de
“ l'Europe : mais la France ne voit point
“ qu'elle commence par se taxer elle-
“ même, en diminuant le produit de ses
“ premières matieres ; désavantage qui
“ porte directement sur la puissance de
“ l'état, puisqu'il arrête les progrès de la
“ population, &c. &c.”

Mon-

Monsieur de Belleisle n'étoit pas de cet avis ; il prétendoit que l'industrie pouvoit suppléer à tout, même aux deffaits de production : car, selon lui, la richesse d'un état est dans la circulation : & il disoit que les arts font mieux circuler l'argent que l'agriculture : mais il prétendoit mal. De grands économes m'ont démontré depuis que les productions de la terre créent une richesse réelle, au lieu que l'industrie n'en forme qu'une de fiction. Quoiqu'il en pût être, je me déterminai à protéger les arts, & afin d'encourager les manufactures, je fournis des fonds à quelques unes pour les faire valoir.

Quoique l'habitude où le Roi étoit de ne voir fit regarder ce penchant dans toute la France comme un goût décidé, les femmes conservoient toujours un secret désir de me supplanter dans le cœur de ce Prince. Louis XV. en trouvoit toujours quelqu'une en embuscade. Il

ne pouvoit descendre ou monter les escaliers pour se rendre dans son appartement, sans rencontrer quelque beauté. Les femmes de Paris, qui ne sont gueres amoureuses que de l'opéra & de la comédie, l'étoient devenues de Versailles. Elles visitoient ce château assez régulièrement.

L'usage que Louis XIV. avoit établi de s'adresser à lui, quand on avoit quelque grace à demander à la Cour, presque aboli depuis la mort de ce Prince, se rétablit. Plusieurs belles solliciteuses s'adressèrent à Louis XV. — Leurs yeux demandoient encore plus que leurs mémoires. Louis se rendoit à leurs sollicitations, & leur donnoit souvent ce qu'elles demandoient. Il me faisoit part de toutes ces intrigues d'accident, & cette confiance me les faisoit supporter. J'eus regardé ma faveur comme prête de toucher à son terme, s'il me les eût cachées. J'ai dit ailleurs que, ne pouvant fixer le tempérament de ce Prince, j'avois été obligé de

de l'abandonner à son penchant. Ses infidélités ne prenoient point sur l'ascendant que j'avois sur lui. Je régnois à Versailles, au-milieu des causes mêmes qui auroient dû détruire mon empire. Par une contradiction attachée au cœur humain, son inconstance me le rendoit constant. Ses remords le jettoient de nouveau dans mes bras, d'où il ne sortoit que pour se livrer encore à l'amour & au repentir.

Ce qui me rassuroit, c'est que, de toutes les femmes que je savois qu'il voïoit, il n'y en avoit aucune qui eût les qualités propres pour le détacher de moi. La plupart avoient de la beauté: mais elles manquoient de ces agréments de l'esprit, sans lesquels ceux du visage ne sont rien. Toutes avoient envie de dominer à la Cour, de disposer des premières charges de l'état, d'aquérir la faveur du Prince, & elles n'emploïoient pour cela qu'un moïen qui étoit de se prostituer avec lui,

ce qui en étoit un immanquable pour ne pas réussir.

Une nouvelle affaire survint à la Cour. Il fut question d'assurer la tranquillité de l'Italie, país orageux où les premiers nuages de la guerre s'élevent toujours. Tous les traités que les souverains ont passé entre eux depuis Charlemagne, n'ont pu lui donner un état fixe ; parceque c'est le continent le plus heureux de la terre & le plus foible de l'Europe.

Monsieur le Maréchal de Saxe avoit dit, avant que de mourir, que si la France pouvoit donner une paix permanente à l'Italie, sa population deviendroit plus florissante. Ce général avoit démontré que, depuis deux-siècles, il avoit péri plus de François en Italie, que toutes les autres guerres n'en avoient fait périr dans le reste de l'Europe.

J'ai oui dire depuis à un autre général que ce n'est pas le canon qui y tue les soldats. Ils y périssent par les chaleurs &

per

par la volupté, ennemis plus dangereux mille-fois que les travaux infatigables du Nord.

Louis XV. trouvoit un avantage dans le plan de cette pacification. Il s'assuroit par elle des Ducs de Savoie, toujours prêts à introduire des troupes Allemandes en Italie, & à entrer eux-mêmes en Dauphiné, à la première querelle qui survient en Europe. Naples, Parme, & Plaisance, gouvernés par des princes de la Maison de Bourbon, eussent jouï d'une tranquillité durable, mais cette négociation n'eut point de suites.

Monsieur le Maréchal de Belleisle, lorsqu'on ouvrit les conférences à ce sujet, dit au Roi, " Sire, nous pouvons bien
 " commencer le projet de donner une
 " paix stable à l'Italie : mais je préviens
 " Votre Majesté que la négociation ne
 " finira qu'à la fin du monde."

Monsieur le Prince de Conti dit à ce sujet, " Que, si un Roi de France vouloit

“ prévenir les guerres d’Italie, les Ita-
“ liens s’y opposeroient. Ce païs, pauvre
“ en argent par lui-même, a besoin d’ar-
“ mées étrangères, dont les caisses mili-
“ taires puissent suppléer au deffaut du
“ numéraire.” On a dit la même chose
de l’Allemagne.

On donna un état au Roi de son ar-
mée navale, il se montoit à cinquante-
gros vaisseaux & vingt-frégates. Je me
souviens qu’un homme d’esprit dit alors
que nous avions une marine, qu’il ne
nous manquoit plus que des mariniers:
c’est-à-dire, qu’on avoit la moitié de ce
qu’il falloit pour former une flotte. C’é-
toit pour cette moitié, quelque tems après
inutile à la France, que Monsieur Rouillé
s’étoit donné tant de peines.

Monsieur le Comte de Maurepas, du
fond de son exil, disoit: “ Je connois mon
“ successeur, il travaillera tant qu’il par-
“ viendra à la fin à détruire la marine
“ Françoisè.”

Ceux qui à la Cour décident du sort des grandes administrations, prétendent que celle de la Marine ne dépend plus du Ministre qui'en est chargé; qu'il y a des causes premières qui s'opposent à son avancement. Ils prétendent que la France est faite pour diriger les affaires de terre, mais que celles de mer regardent l'Angleterre.

Cependant un homme d'état me disoit un jour à Versailles qu'il ne seroit pas impossible que la France eût une marine: mais qu'il faudroit pour cela changer le système de l'état: & bouleverser la monarchie.

Outre cette flotte, le Ministre assuroit Louis XV. qu'il y en avoit une autre sur le chantier, prête à être lancée à la mer.

Le peuple, qu'il faut toujours tromper par des préparatifs, étoit satisfait de ceux qu'on faisoit pour la marine: mais les politiques, & ceux qui calculoient les ressources de l'Angleterre, n'étoient pas.

Dans le tems qu'on cherchoit des moïens de navigation, un faiseur de projets présenta un plan au Roi pour rendre la France navigable. - Il étoit question de joindre les deux-mers, par le moïen de deux-rivieres. Cet homme s'étoit d'abord adressé à moi, je l'envoiai à Monsieur de Belleisle qui trouva cette jonction très utile à l'état. Mais plusieurs politiques en jugerent autrement. Ils disoient que cette jonction abrégeroit la navigation, qu'il faudroit au-contraire augmenter. On citoit l'Angleterre qui, pouvant diminuer la route de ses transports de mer, cherche au-contraire à les allonger. Il pouroit se faire que la Grande-Bretagne fît fort bien d'en agir ainsi, & que la France fît très mal de suivre son exemple.

Je parle de ces détails parcequ'ils se sont passés sous mes yeux & que le Roi me fit la grace de me consulter à ce sujet. Je passe sous silence les projets qu'on présenta à l'administration pendant mon séjour

jour à la Cour & qui n'eurent point lieu.

Le Roi en m'annonçant la mort du Duc d'Orléans, Premier Prince du Sang, décédé le 4 Février 1752, en parut touché. Louis XV. étoit fort sensible aux morts prématurées. Philippe d'Orléans venoit de finir sa carrière, dans cet âge où la plupart des hommes commencent la leur. Ce Prince étoit un exemple du contraste qu'il y a souvent entre le caractère d'un pere & celui de son fils.

Ce Prince n'avoit aucune des inclinations du Régent. Il avoit passé ses jours à prier Dieu & à faire des aumones. Chaque jour de sa vie avoit été marqué par quelque action Chrétienne. Elevé dans le sein des plaisirs, il les avoit fui dans un âge où les passions ne cherchent qu'à se satisfaire, & où il est si difficile d'y résister. Le Curé de Saint Sulpice disoit
 “ Que, s'il étoit pape, il canoniseroit le
 “ Duc d'Orléans, n'eût-il eu d'autres ver-
 “ tus

“ tus que celle d’avoir résisté à l’exemple
“ du Palais-royal.” On fait assez que la
maison du Régent n’avoit pas été le mo-
dele des vertus Chrétiennes. Le Cardinal
du Bois qui se jouoit des hommes, de la
politique & de la religion, en avoit fait le
séjour du vice & de la débauche.

Mais le Duc d’Orleans, dont il est ici
question, n’avoit que de ces vertus qui
font honneur dans le ciel, & non de celles
qui servent à caractériser les grands princes
sur la terre. Sa maison, à qui il avoit ôté
toute la splendeur royale, ressembloit à
un couvent dont il étoit le supérieur. Il
faisoit vivre d’aumones une infinité de
gens qui, n’aïant d’autres soins que celui
de les recevoir, se livroient à l’oisiveté &
à la mollesse. Sa bigotterie l’avoit fait re-
tirer des affaires, & lui avoit fait prendre
le parti d’abandonner l’état à lui-même,
dans un tems où il auroit eu le plus be-
soin de secours.

On

On fait assez que les Princes du Sang, qui ont l'œil sur le gouvernement, tiennent les ministres en respect & les empêchent de malverser. Tel est le sort de la monarchie Française: les grands en France se livrent à la débauche ou deviennent des Anachoretes.

La mort de Madame Henriette, qui survint après celle du Duc d'Orléans, remplit la Cour de deuil & le cœur du Roi de tristesse. Cette Princesse étoit douée de ces qualités qui font chérir les grands: naturellement douce & affable, elle se faisoit aimer de tous ceux qui l'approchoient. Un cœur bon, une ame tendre & compatissante formoient son caractère principal; le Peuple de Paris ne la pleura point assez: les Parisiens gardent toute leur affection pour leur Roi, il ne leur en reste point pour le reste de la famille royale.

Un étranger qui connoît le génie de notre nation, me disoit, " Que, si le
 " Dau-

“ Dauphin étoit enlevé à la France, avant
“ qu’il fut monté sur le trône, personne
“ ne le regretteroit, mais que, s’il mou-
“ roit six-mois après avoir porté la cou-
“ ronne, tout le monde le pleurerait. *Il*
“ *ajoutoit* que ce n’étoit pas la personne
“ mais le nom du Roi qu’on regrettoit
“ en France.

La mort de Madame Henriette me fit découvrir dans Louis XV. les qualités d’un bon pere. Il versa des larmes & devint plus triste que son tempérament même ne le lui permettoit. J’emploiai mes soins ordinaires pour dissiper ses peines : mais il ne sortit de cet état qu’après que sa douleur lui eût fait païer tous les droits à la nature.

La littérature vint encore troubler le Roi & la Cour. Le Conseil fut informé qu’il s’imprimoit à Paris un gros ouvrage, qui avoit pour titre l’Encyclopédie. C’étoit une rapsodie composée de tous les dictionnaires du monde, auxquels les Com-
pilateurs

pilateurs ajoutoient des réflexions suspectes en religion & en politique. Cet amas de raisonnemens n'apprenoit point à penser, mais il enseignoit à douter. Un homme de lettres me dit dans ce tems-là que l'Encyclopédie n'étoit propre qu'à remplir l'Etat d'ignorants, & à gâter l'esprit des savants.

La Cour étoit fort sensible à ces écrits qui tendoient à établir le matérialisme, & on accusoit celui-ci de le favoriser. Le Roi ordonna que les deux premiers volumes de cet ouvrage fussent supprimés. L'Arrêt qui les foudroïoit condamnoit à une amende considérable les libraires qui les débiteroient.

Cette-prohibition donna naissance à un mémoire anonime à ce sujet qui me parut rempli de bon sens & qui étoit conçu en ces termes.

“ Le Gouvernement a établi un tribunal pour examiner les productions de l'esprit. Celui-ci est composé d'un ministre

“ nistre & de vingt-quatre Censeurs roï-
“ aux, dont l'unique affaire est la revi-
“ sion des manuscrits destinés à l'im-
“ pression.

“ Un livre, qui se soumet à l'examen
“ de ce tribunal, est sous la protection du
“ gouvernement. L'Auteur a fait tout
“ ce que les loix exigeoient de lui. Il
“ n'est plus responsable des effets que la
“ publication de son livre peut produire.
“ C'est à ce ministre de la librairie à en
“ être le garand & à subir les peines que
“ l'Auteur devoit encourir, s'il l'avoit
“ fait imprimer clandestinement. Il ar-
“ rive cependant tous les jours qu'un li-
“ vre est approuvé par ce tribunal & en-
“ suite censuré par le gouvernement. On
“ persécute celui qui l'a écrit, & on le
“ punit comme s'il s'étoit soustrait à sa ju-
“ risdiction. Le Parlement en prend
“ connoissance, le livre est brulé & l'Au-
“ teur envoié à la Bastille. Que pourroit-
“ on

“ on faire de plus ? s'il enfreignoit les
 “ ordonnances établies à ce sujet.

“ Il y a un vice dans la juridiction li-
 “ téraire, qui causera toujours des trou-
 “ bles & des divisions dans la république
 “ des Lettres. Le Ministre, qui préside
 “ à ce tribunal, n'a ni la capacité ni le
 “ loisir de lire tous les manuscrits qui se
 “ présentent pour être imprimés : il les
 “ envoie à des censeurs qui n'ont pas plus
 “ de tems ni de génie que lui.

“ Souvent les matieres sont abstraites,
 “ & au-dessus de la portée des uns & des
 “ autres, alors les Censeurs les lisent sans
 “ les comprendre, & les signent sans les
 “ entendre. Ils donnent donc leur ap-
 “ probation ; alors l'ouvrage s'imprime,
 “ le livre paroît, & le procès commence
 “ là où il auroit dû finir.

“ L'inconvénient ne seroit pas consi-
 “ dérable, si la sentence contre l'Auteur
 “ terminoit la querelle ; mais il arrive
 “ presque toujours que le public prend
 “ part

“ part à la dispute. Les maximes erro-
“ nées qu’il contient s’accréditent, plus
“ elles sont condamnées & plus le livre a
“ de vogue. On a beau le prohiber, les
“ éditions augmentent dans la propor-
“ tion qu’elles sont deffendues : car il
“ suffit presque toujours qu’un livre soit
“ censuré pour qu’il soit accrédité. Tel
“ ouvrage, qui eut tombé dans le mépris
“ si on l’avoit ignoré, acquiert de la confi-
“ dération parceque le gouvernement l’a
“ condamné.

“ C’est de cette source que s’est éle-
“ vé une foule de divisions qui ont
“ plongé l’état dans des malheurs plus
“ grands, que les guerres civiles ne lui
“ en causerent jamais.

“ Au-lieu de chatier l’Auteur qui a
“ écrit un livre suspect, il faudroit punir
“ le ministre qui en a permis l’impression.
“ Le premier a soumis son écrit à la po-
“ lice établie pour empêcher la publica-
“ tion des ouvrages dangereux, & le se-

“ cond

“ cond l’a mis au jour. Celui-là n’a péchié
 “ que contre lui-même : mais celui ci à
 “ manqué à l’Etat, &c. &c.”

Le Roi fit examiner ce Mémoire, on trouva que les raisons qu’il contenoit étoient solides : mais on se contenta de les approuver, aiosi qu’une infinité d’autres sur les différentes branches de l’administration, dont l’utilité fut reconnue, mais qu’on ne mit cependant pas en exécution.

J’ai remarqué, pendant mon séjour à Versailles, que ce ne sont pas les projets les plus avantageux qui réussissent, mais ceux qui sont le mieux protégés.

Un homme de beaucoup d’esprit me dit depuis au sujet de ce dernier, “ Qu’il
 “ y auroit un grand inconvénient pour le
 “ gouvernement d’être trop rigide sur
 “ les productions de l’esprit, que l’Im-
 “ primerie en France est devenue une
 “ vaste manufacture, qui en favorise une
 “ infinité d’autres subalternes, desquelles
 “ l’industrie tire sa source : que celle ci
 “ forme

“ forme une branche importante du com-
“ merce, dont la suppression gêneroit
“ beaucoup la circulation : qu’en dimi-
“ nuant cette profession, il faudroit en
“ abolir plusieurs autres qui sont fondées
“ sur la librairie : que la France feroit
“ une grande perte dont les états voisins
“ profiteroient : que la Hollande sur-
“ tout, avide de toute sorte d’industrie,
“ s’empareroit de celle-ci.”

Il m’ajouta “ Que le Cardinal de Fleu-
“ ri, ayant prohibé l’impression des Ro-
“ mans dans le royaume ; les Sept-Pro-
“ vinces-Unies profiterent de cette def-
“ fense pour augmenter leur main-d’œu-
“ vre. Elles multiplierent considérable-
“ ment le nombre de leurs presses, &
“ inondèrent la monarchie de ces mêmes
“ Romans deffendus : ainsi, par cette
“ prohibition l’Etat perdit cette industrie
“ sans abolir les Romans.”

Le Roi, qui continuoit à me voir as-
sidument, ne cessoit de voir d’autres

femmes mais il ne s'arrêtoit à elles qu'en passant comme on l'a déjà vu Ces femmes, qui n'avoient ni goût ni délicatesse, s'accommodoient des moments qu'il pouvoit leur donner, & s'estimoient heureuses de passer furtivement quelques heures auprès de ce Prince. A l'exception de deux ou trois, qui formerent le dessein de me supplanter & de s'emparer de la faveur de Louis XV. les autres n'avoient aucun projet formé Le plaisir d'avoir le Roi pour amant, leur tenoit lieu de tout Cette idée, qui occupoit toute la capacité de leur ame, ne laissoit aucune place à l'ambition ainsi c'étoient des rivales peu dangereuses Je connoissois le Roi la possession le dégoûtoit toujours L'acte de jouissance étoit suivi du mépris, & c'est à quoi doivent s'attendre toutes les femmes qui ne savent employer d'autres moïens que la possession pour attacher les hommes

Les disputes du Clergé qui s'étoient renouvelées, malgré les soins que la cour
 avoit

avoit pris pour les éteindre, agitoient toujours l'état. Tous les Prélats, qui trou- bloient la Cour, devoient leur fortune au Roi; & c'est ce qui l'affligeoit d'avan- tage. Louis XV. m'a dit souvent que, de tous les vices, l'ingratitude étoit celui qui l'affligeoit le plus.

Il arriva dans cette querelle, comme il arrive dans la plûpart des autres, où l'on est presque toujours emporté au-delà de son objet. Il n'étoit question d'abord que d'une somme qu'on demandoit au Clergé pour subvenir aux besoins préîents; le ministere porta ses vuës plus loin, il ré- fléchit au désordre que ce corps occasio- noit dans les finances de l'état. Il fut calculé qu'il sortoit tous les siècles une somme considérable pour l'achat des Bulles, & que ce trésor du gouvernement politique, qui alloit en Italie, ne rentroit plus en France: que Rome à qui on don- noit beaucoup d'argent n'accordoit que des indulgences. De-là on passa aux moi-
ens

ens qu'il y auroit à emploïer pour se soustraire à cette domination spirituelle, qui ruine l'état temporel. Mais après avoir bien tout examiné, supputé, calculé, on laissa les choses comme elles étoient.

Monsieur le Chevalier de Belleisle m'avoit dit autrefois " Que le procès entre
 " la Cour de Rome & celle de Versailles
 " duroit depuis plusieurs siècles, & qu'il
 " ne finiroit que lorsqu'il naîtroit un Roi
 " de France aussi entreprenant que Henri
 " VIII. d'Angleterre. Il ajoutoit qu'en-
 " tre les pouvoirs que le ministère avoit
 " cherché à détruire, il avoit mal choisi,
 " qu'on avoit ôté à Rome le glaive des
 " excommunications, mais qu'on lui a-
 " voit laissé la puissance de dépouiller l'é-
 " tat, & qu'il auroit mieux valu se lais-
 " ser excommunier que réduire à la pau-
 " vreté."

Le corps général du Clergé n'avoit fait qu'occuper la Cour, un de ses membres vint inquiéter le Roi & troubler l'état.

L'Ar-

L'Archevêque de Paris deffendit de conférer les sacrements à un certain Abbé malade, qui demandoit d'être administré. On vouloit que l'Abbé infirme nommât son confesseur, & comme on favoit qu'il étoit Janséniste, on lui proposa d'accepter la constitution. J'ai déjà parlé de cette Constitution & des disputes qu'elle avoit causées dans le gouvernement. L'Abbé s'opiniâtra à ne pas accepter, & l'Archevêque insista à ce qu'il ne fut pas administré.

Louis XV. fut informé de ce débat, dont l'exemple pouvoit produire un schisme dans le roïaume. Je fus témoin de sa douleur : son inquiétude prenoit sa source dans son affection. Il aimoit ses sujets & il voïoit avec chagrin que des disputes d'école les privoient de la seule consolation qui leur restoit en mourant. Les princes de la Maison de Bourbon ont toujours été plus sensibles aux affaires de la religion qu'à celles de la politique.

La

La Bulle *Unigenitus* avoit fait mourir Louis XIV: du-moins de vieux courtisans m'ont-ils assuré que le Pere Le Tellier, à force de lui parler de la *constitution*, avoit abrégé ses jours. Le refus des sacrements étoit du ressort de la police générale, ainsi ce schisme dans le gouvernement spirituel avoit ce double inconvénient, qu'il pouvoit en produire un dans l'état politique.

Le Parlement de Paris qui, en saisissant toutes les occasions de réformer les abus, n'en laisse échapper aucune d'étendre ses prérogatives, ajourna le Curé, qui n'avoit commis d'autre crime que d'avoir obéi à son Evêque. Il le condamna à une amende qu'il auroit fallu faire païer au Prélat, & on lui défendit de récidiver sous peine de perdre son temporel. Le point principal étoit de savoir si le Curé devoit obéir au Parlement ou à son Evêque. Le cas n'eut pas été difficile à décider, ou si on avoit pris le clergé

pour juge, ou si on en eut appelé au gouvernement : mais la difficulté étoit de savoir quel devoit être le juge compétent dans cette instance. Permettre que l'Eglise décidât l'affaire, c'étoit prendre sur le temporel. Accorder la prérogative au Parlement, c'étoit usurper les droits du spirituel. Il y avoit encore un plus grand inconvénient, c'est que le Roi lui-même, selon le sentiment du clergé, étoit incompetent pour nommer des juges.

malade, mais ce parti avoit encore un inconvénient, car il falloit commander à des prêtres, & ceux-ci n'obéissent qu'à leurs Evêques.

Le Parlement auroit cru perdre ses droits si, dans cette occasion, il ne s'étoit pas opposé aux volontés de son Souverain. Il décréta les curés que Louis XV. vouloit seulement engager à remplir leur devoir. Sans ce décret l'affaire eut d'abord été assoupie, au-lieu qu'il porta beaucoup d'autres prêtres à refuser d'administrer.

J'ai souvent oui dire à Versailles “ Que
 “ le corps du Parlement, à force de vou-
 “ loir réformer les abus, est la source d'un
 “ grand nombre d'abus.” Un Prince du
 sang prétendoit qu'il faudroit abolir le
 Parlement, quand ce ne seroit que pour
 prévenir cet esprit de contention & d'o-
 pinietreté qu'il seme dans le roïaume.
 Mais ceux qui ont la réputation de juger
 sainement des choses, prétendent que c'est

ce même esprit de résistance aux volontés de la Cour qui soutient l'état.

Un Conseiller de la Grand-Chambre dit un jour en ma présence à un courtisan, qui se plaignoit hautement des remontrances répétées au Roi : *Monsieur, il se peut que nous manquions dans la forme : mais nous ne saurions faucher dans le sens, puisque nous plaçons toujours pour les privilégiés de la nation & le bonheur des peuples.*

“ que nous le faisons, au bonheur des
 “ peuples, nous substituerions la flatterie
 “ à la vérité, nous profiterions des graces
 “ de la cour, au-lieu que nous n’essuions
 “ d’elle que des refus.” Dans un autre
 voiage ou ce même Président ne fut pas
 reçu plus favorablement, il ajouta, en
 parlant des Conseillers d’état: “ Il est
 “ surprenant que des hommes éclairés ne
 “ voient pas la droiture de nos intentions,
 “ & que la prévention, qui ne devrait se
 “ trouver que dans le peuple, devienne
 “ le partage de ceux qui environnent le
 “ trône.”

Quoiqu’il en soit, ces gens-là m’indis-
 posoient, parcequ’ils mettoient le Roi de
 mauvaise humeur, & que chaque fois
 qu’ils se rendoient à Versailles pour lui
 faire des représentations, Louis XV. étoit
 plus sérieux qu’à son ordinaire.

L’affaire des billets de confession eut
 des suites. Jusques-là les membres du
 Parlement avoient parlé en orateurs, dans

cette occasion ils prirent le ton de prédicateurs. Leur remontrance au Roi ressembloit à un sermon. Il y étoit question de doctrine, du dogme, de la loi & du Pape. Lorsqu'une Compagnie sort de sa sphère, elle s'expose à la raillerie. Un plaisant de la Cour dit au Roi, " Sire, " nous pouvons à présent aller au pré " à la grand-chambre, les membres de vo- " tre Parlement savent faire des sermons."

Ces représentations à Louis XV. ayant été imprimées, chacun voulut les avoir : mais il n'y en eut pas pour tout le monde. Les discours de ces nouveaux missionnaires se vendoient plus cher que les sermons de Bourdaloue, & avoient plus de vogue. Je les rapporte ici, dans la crainte que cette savante production ne fût perdue pour la postérité.

“ votre couronne font également mena-
 “ cés. Un schisme fatal se déclare, moins
 “ redoutable par le feu de la division
 “ qu’il allume parmi vos sujets & par le
 “ coup qu’il porte aux loix fondamen-
 “ tales de la monarchie, que par le tort
 “ qu’il fait à la religion

“ Votre Majesté, frappée du trouble
 “ que caufoient dans son royaume les dis-
 “ putes qui renaissent tous les jours à
 “ l’occasion de la bulle *Unigenitus*, a senti
 “ dans tous les tems & plus que jamais
 “ en 1731 la nécessité de faire cesser une
 “ division si dangereuse & si contraire au
 “ bien commun de l’état & de la religion.

“ Nous nous servons des propres termes
 “ dans lesquels elle s’est expliquée alors,
 “ en déclarant ses volontés. Vous fîtes
 “ les deffenses les plus expressees à tous
 “ vos sujets, de quelque état ou condition
 “ qu’ils fussent, de rien faire ou écrire
 “ tendant à entretenir les disputes qui s’é-
 “ loient élevées au sujet de cette *Consti-*

“ *tution*, ou à en former de nouvelles.
 “ Vous leur défendîtes de s’attaquer ou
 “ de se provoquer les uns les autres par
 “ les termes injurieux de *Nécessaires, Illi-*
 “ *religieux, Schismatiques, Hérétiques, Semi-*
 “ *Pélagiens*, ou autres noms de parti, à
 “ peine, contre les contrevenants, d’être
 “ traités comme rébelles, désobéissans à
 “ vos ordres, séditions & perturbateurs
 “ du repos public. Enfin vous enjoî-
 “ gâtes à tous les Archevêques & Evê-
 “ ques de veiller, chacun de son côté,

“ osé, & cet attentat est demeuré impu-
 “ ni: leur zele passionné n’a plus connu de
 “ bornes, ils ont déclaré ceux qui n’étoi-
 “ ent pas dans leurs sentiments, rébelles
 “ à l’église, indignes comme tels de par-
 “ ticiper à ses biens, & ils leur ont inhu-
 “ mainement refusé les sacrements à l’ar-
 “ ticle de la mort. Ces abus se sont mul-
 “ tipliés de jour en jour; & combien la
 “ religion n’en a-t-elle pas souffert ?

“ L’impiété s’est servie des discussions
 “ qui régnoient entre les ministres de la
 “ religion, pour attaquer la religion-
 “ même.

“ L’incertitude qui s’introduisoit sur ce
 “ qui établit la légitimité de la foi, a été
 “ le moïen que l’impiété a emploïé pour
 “ insinuer dans les esprits son poison mor-
 “ tel. Quel avantage n’a-t-elle pas tiré
 “ de ces tristes circonstances où l’on a vu
 “ de saints prêtres, qui avoient passé leur
 “ vie dans les fonctions laborieuses du
 “ Ministère auquel ils s’étoient consacrés;

“ des docteurs éclairés encore plus recom-
“ mandables par leur piété que par leurs
“ lumières ; des filles pieuses qui, dans
“ le fonds de leur retraite, uniquement
“ occupées de Dieu & de leur salut, vi-
“ voient dans les œuvres les plus rigou-
“ reuses de pénitence, traités comme ré-
“ fractaires à l'église, privés avec igno-
“ minie des biens qu'elle dispense à ses
“ enfants ; sans qu'on pût savoir quelles
“ vérités décidées par l'église, ces enfants
“ refusoient de croire, ou qu'ils se faisoient
“ proscrire par l'église ils refusoient de

“ vu inondé d’une foule d’écrits infectés
 “ de ces détestables erreurs : & pour
 “ comble de malheur, elles se sont glissées
 “ insensiblement jusques dans ces écoles
 “ destinées à former des défenseurs par
 “ état de la foi & de la religion. Etrange
 “ calamité pour un Roi très Chrétien !
 “ Les erreurs se soutiennent & ne sont
 “ point relevées : les principaux Ministres
 “ de la religion ne s’occupoient qu’à exi-
 “ ger l’acceptation d’un Décret, qui ne
 “ présentant rien de certain, allarme les
 “ consciences timides par les conséquences
 “ qu’on en peut tirer contre la saine doc-
 “ trine, & tandis qu’ils poursuivent avec
 “ la dernière rigueur ceux qui, par un
 “ scrupule excusable quand il ne seroit
 “ pas légitime, refusent d’y souscrire : ils
 “ négligent l’essentiel & laissent ébranler
 “ la religion jusques dans ses fondements.

“ L’impie en devient plus téméraire,
 “ l’audace est portée à son comble ; & il
 “ étoit réservé à nos jours de voir foute-
 “ nir,

“ nir, sans réclamation, dans la première
“ Université du monde Chrétien, une
“ thèse publique, où l'on établit par ses
“ téme tous les faux principes de l'incrédulité ”.

“ Telles sont les plaies que, dès la
 “ naissance-même, le schisme qui s’élève a
 “ faites à la religion. Que ne doit-on
 “ pas craindre de ce qu’elle aura à souf-
 “ frir dans la suite ; & peut-on l’envisa-
 “ ger sans être pénétré de douleur ? Elle
 “ s’éteindra entièrement dans les uns, &
 “ si elle se conserve dans les autres, son
 “ esprit ne se conservera plus en eux.

“ La haine, l’animosité, la persécution
 “ s’emparant de leurs cœurs, ces carac-
 “ teres divins d’union & de charité qui
 “ distinguent l’église catholique, ne pou-
 “ ront plus se reconnoître, & la religion
 “ se trouvera détruite presque générale-
 “ ment ou dans l’esprit ou dans le cœur.

“ Mais, SIRE, si votre Parlement doit,
 “ ses premiers soins à l’intérêt de la reli-
 “ gion, il est également tenu, par la fidé-
 “ lité qu’il vous a jurée, de veiller à la
 “ conservation de ces grandes maximes
 “ qui constituent l’essence de votre sou-
 “ veraineté.

“ Et

“ Et comment ne s’opposeroit-il pas
“ de toutes ses forces au progrès que fait
“ ce projet formé par quelques uns des
“ Ministres de l’Eglise, d’ériger la Con-
“ stitution *Unigenitus* en *Règle de foi*. Cette
“ entreprise, autant qu’elle est préjudi-
“ ciable à la religion, autant est-elle con-
“ traire au principe du droit public, qui
“ fonde l’indépendance de votre autorité.
“ Lorsque cette *Bulle* vint en France, vo-
“ tre Parlement fit connaître à Louis

“ de leur couronne, sur la fidélité qui leur est
 “ due par leurs sujets, pourroient être anéan-
 “ ties ou du-moins suspendues dans l’esprit
 “ des peuples, par la seule impression que la
 “ menace d’une excommunication, quoiqu’ in-
 “ juste, pourroit faire sur eux.

“ Louis XIV. sentit l’importance de
 “ ces réflexions. La *Bulle* ne fut reçue
 “ qu’avec des modifications telles, que ce
 “ sont moins des modifications, que l’as-
 “ sertion absolue de la proposition con-
 “ damnée.

“ Ces sages précautions, remparts de
 “ nos libertés, jugées nécessaires par le
 “ feu Roi, confirmées par Votre Majesté
 “ en toutes les occasions, rappellées avec
 “ soin dans les Déclarations qu’elle a don-
 “ nées pour fixer l’autorité de la *Bulle*,
 “ conformes aux sentiments des Evêques
 “ qui donnerent leurs explications en
 “ 1744, & fortifiées de la décision for-
 “ melle de la Sorbonne, ainsi qu’elle l’a
 “ déclaré solennellement par la bouche

“ de son Indic en 1732 ; comment les
“ concilier avec le caractère éminent qu’on
“ veut donner aujourd’hui à cette *Bulle* en
“ l’érigeant en *règle de foi* ?

“ écrits qui ont paru, où l’on prétendoit
 “ l’annoncer à vos peuples en cette qua-
 “ lité, ont été proscrits par des jugements
 “ que vous avez vous-même rendus ; &
 “ lorsque votre Parlement vous exposa
 “ en 1733 ses inquiétudes sur la conduite
 “ de quelques ecclésiastiques dans plu-
 “ sieurs Diocèses, qui paroïssent suppo-
 “ ser ce caractère dans la *bulle*, Votre
 “ Majesté lui fit des reproches d’avoir
 “ prévu, qu’il pût arriver que l’autorité
 “ spirituelle voulût ériger en dogme de
 “ foi des propositions contraires aux ma-
 “ ximes les plus inviolables de la France.

“ Votre Majesté nous disoit qu’une
 “ telle entreprise ne révolteroit pas moins
 “ l’église de son roïaume que les Magi-
 “ strats, & qu’on auroit dû être rassuré
 “ par les précautions que les Evêques a-
 “ voient prises en 1714, pour la conser-
 “ vation des maximes, au sujet de la pro-
 “ position XCI. condamnée.

“ Mais,

“ Mais, SIRE, que servent ces précau-
“ tions prises par quelques Evêques de
“ votre royaume, si les autres n’y adhe-
“ rent point, s’ils exigent l’acceptation
“ pure & simple de la *Bulle*, s’ils regar-
“ dent comme hors de l’église ceux qui
“ ne s’y déclarent pas soumis sans aucune
“ restriction ni réserve, & s’ils prétendent
“ les exclure, sur ce fondement, de toute
“ participation aux sacrements ?

“ La condamnation, que la *constitution*
 “ a prononcée, de la proposition
 “ XCI. est manifestement contraire aux
 “ grandes maximes du royaume, & ne
 “ peut absolument compatir avec la
 “ conservation de ces maximes. Donc,
 “ voir des Ministres de l'Eglise, voir des
 “ Evêques tenir la *constitution* pour ré-
 “ gle de foi, c'est voir par une fatalité,
 “ que votre bonté, SIRE, n'avoit pu pré-
 “ sumer, qu'ils veulent ériger en dogmes
 “ de foi des opinions contraires aux ma-
 “ ximes les plus inviolables de la France.

“ En vain ils nous protestent de leur
 “ attachement à nos libertés. Leur con-
 “ duite dément la sincérité de leurs pa-
 “ roles. Ou, si ce n'est véritablement
 “ qu'un zele outré pour la *Bulle* qui les
 “ fait agir, ils nous apprennent combien
 “ il est dangereux qu'ils puissent décider
 “ arbitrairement des causes qui peuvent
 “ exclure de la participation aux sacre-
 “ ments. Leur prétendu zele devient

“ une

“ une passion qui les aveugle, la préven-
“ tion leur ferme les yeux sur les consé-
“ quences de leur conduite. Ajoutons
“ que cette tyrannie une fois introduite,
“ on la verroit bientôt, par un autre abus
“ plus grand encore, s’il étoit possible,
“ s’étendre jusques sur des matières abso-
“ lument étrangères au dogme & pure-
“ ment temporelles. Il ne seroit pas

“ clamer, à l'article de la mort, ces biens
 “ sacrés; dont la dispensation ne peut dé-
 “ pendre des motifs humains, & qui ap-
 “ partiennent de droit à tous les fideles ”.

“ Votre Parlement, SIRE, érrangement
 “ surpris de tant d'abus qui se commet-
 “ tent tous les jours sous ses yeux, en a
 “ senti encore bien plus le danger, lors
 “ qu'aïant envoié vers l'Archevêque de
 “ Paris, au sujet du nouveau refus de sa-
 “ crements fait par le Curé de St. Eti-
 “ enne-du-Mont, ce Prélat, dans sa ré-
 “ ponse, a déclaré impérieusement, que
 “ cela n'avoit été fait que par ses ordres.
 “ Que de réflexions ne s'offrent pas à l'es-
 “ prit sur cette déclaration ! Nous les
 “ supprimons par egard.

* A ce tableau, on a cru reconnoître visiblement
 feu M. le Duc d'Orléans à qui l'on assure que
 l'Archevêque avoit refusé les sacrements. Si cela
 est vrai, qui oseroit se croire digne d'aspirer à
 cette grace ?

« Il suffit de dire que votre Parlement
« a jugé qu'il étoit de son devoir indis-
« pensable d'agir rigoureusement contre
« ce Curé, pour apprendre aux Ministres
« inférieurs de l'Eglise, que quelques or-
« dres qu'ils aient reçus de leurs supé-
« rieurs, ils sont comptables de l'exécu-
« tion qu'ils en font, quand ces ordres
« vont à troubler la tranquillité publique,
« & surtout quand ils tendent à intro-
« duire ou à fomenter un schisme, dont
« les suites ne peuvent être envisagées
« qu'avec horreur.

“ tique à un mourant, & que l'exigence
 “ de ce billet n'est qu'un vain prétexte
 “ dont on se sert pour refuser les sacre-
 “ ments à ceux que l'on soupçonne de ne
 “ pas accepter la *constitution*

“ Qu'il nous soit permis de vous rap-
 “ peller les principes établis dans les re-
 “ présentations que votre parlement vous
 “ a faites précédemment en 1731 & 1733
 “ sur les premiers refus de sacrements
 “ qui vinrent à sa connoissance. La *Bulle*
 “ *Unigenitus* n'est point une *régle de foi*.
 “ L'église seule pouvoit lui donner ce su-
 “ prême caractère, & l'église ne le lui a
 “ point donné. Cette *Bulle* est même de
 “ nature à ne pouvoir être *régle de foi*.
 “ Elle ne présente rien de certain. Les
 “ qualifications différentes qu'elle donne
 “ aux propositions qu'elle condamne, &
 “ cette indetermination résistent absolu-
 “ ment à ce qu'elle puisse jamais être
 “ dogme de foi: ces maximes de la France
 “ qui fondent nos libertés se trouveroient
 “ bientôt anéanties.

“ Souf-

“ Souffrirez-vous donc, Sire, que ce
“ soit à l’occasion de l’acceptation qu’on
“ exige de cette *Bulle*, que le flambeau
“ du schisme s’allume dans le sein de vos
“ états. Il n’est rien de si menaçant pour
“ un empire, que la division en matière
“ de religion. Elle devient encore plus
“ funeste, quand la cause est injuste. Ne
“ la laissez pas introduire dans votre royaume, étouffez-la dès la naissance, et
“ pour y parvenir laissez agir vos Parle-
“ ments.eux seuls peuvent rétablir le
“ calme, par l’exercice vigilant de leur
“ institution. À chaque instant, le mon-
“arque peut recourir au *Mépris*, pour
“ rétablir les biens qui lui seroient relat-
“ tivement retirés.

“ C’est moins par la sévérité que par la
 “ promptitude, qu’on peut réprimer les
 “ entreprises qui voient le schisme.
 “ Craignez-en le progrès. Déjà s’élèvent
 “ des Prédicants qui cherchent à énou-
 “ voir les esprits, & qui font retentir nos
 “ églises de leurs sermons séditioneux. Si
 “ le feu s’accroît, il est à craindre que
 “ l’embrasement ne vienne au point que
 “ toute autorité se trouve impuissante
 “ pour l’arrêter.

“ Rappelons-nous, dans l’histoire des
 “ siècles passés, ces billets d’association,
 “ ces déclarations exigées dans le tribu-
 “ nal de la pénitence, ces sermons scan-
 “ daleux qui répandoient l’alarme dans
 “ les consciences timides, ces guerres
 “ sanglantes portées à un tel excès, què
 “ ce trône-même en fut ébranlé.

“ Saisis de crainte à la vue de si grands
 “ malheurs, nous ce cesserons, SIR, de
 “ nous élever contre tous faits tendants
 “ au schisme : & nous ne cesserons de

“ vous en représenter les affreuses consé-
“ quences. Pour nous empêcher d’agir,
“ pour étouffer nos voix, il faudroit nous
“ anéantir. Et si par un événement, que
“ nous nous croirions presque coupables
“ de prévoir, il arrivoit que notre con-
“ fiance à soutenir les droits de votre cou-
“ ronne, ceux de l’état & de la religion,
“ nous attirât la disgrâce de Votre Ma-
“ jesté, nous gémirions sans danger de
“ conduite.

“ Ce font-là, SIRE, les très humbles &
 “ très respectueuses remontrances qu’ont
 “ l’honneur de présenter à Votre Majesté
 “ les Gens tenant la Cour de Parlement.
 “ Fait en Parlement le 13 Avril 1752.”

Signé,

DE MAUPÉOU.

Ce beau discours écrit avec force n’é-
 toit pas une annonce de paix, mais au-
 contraire une déclaration de guerre. Fon-
 dé en apparence sur ce qu’exigeoient la
 police & la tranquillité de l’Etat, l’es-
 prit de parti étoit néanmoins le seul qui
 l’eut dicté. Le Parlement, presque tout
 Janséniste, vouloit détruire la cabale Mo-
 liniste. Chacun songeoit à servir ses pré-
 ventions particulières, & personne ne pen-
 soit à l’Etat.

Le Roi, en réponse de ses représenta-
 tions, déclara qu’il prenoit sur lui de pu-
 nir les prêtres qui causeroient du scandale
 dans l’état par les refus de sacrements, &
 défendit au Parlement de se mêler de

cette affaire : mais la Cour se garda bien d'obéir. Elle rendit au-contraire un arrêt tout exprès pour ordonner aux prêtres de ne pas demander de billets de confession aux malades, & de les administrer sans leur faire aucune interrogation à ce sujet. Comme dans les ordonnances on va presque toujours plus loin qu'on ne doit, ce corps devenu tout d'un coup théologique, profita de cette occasion pour défendre aux Prêcheurs d'employer certaines expressions, & il fixa les termes de leurs sermons.

heu de billet de confession Les gens à bons mots disoient “ Que le Parlement
 “ alloit établir un bureau de communion
 “ dans Paris, où les Jansénistes pouvoient
 “ se pourvoir de chaque sacrement, à
 “ raison de douze-sols tournois par arrêt ”

La Cour rendit encore une ordonnance en faveur de la *bulle unigenitus*, mais le Parlement, sans y avoir égard, continua à faire décréter les prêtres qui refusoient d'administrer Les deux-partis s'aigrissoient par la résistance qu'ils se faisoient réciproquement.

La maladie du Dauphin, qui survint dans le fort de cette dispute, y apporta quelque treve. Ce Prince se sentit attaqué le 1^o de May 1752 en se retirant le soir dans son appartement C'étoit la petite vérole qui s'annonçoit par ses symptômes ordinaires Il en fut heureusement délivré, & le Roi, qui en avoit d'abord été alarmé, ressentit une grande joie de sa guérison.

Louis XV. aime beaucoup ses enfans, & sur-tout Monsieur le Dauphin : jamais Pere n'a pris tant de part aux vicissitudes de sa famille. Il est d'une attention marquée pour ceux qui lui appartiennent. A la moindre indisposition de la Reine, il court dans son appartement, & n'en sort pas qu'il ne la voie en meilleur état.

BELLE-VUE, où j'avois prodigué ce que l'art a de plus recherché pour en faire un séjour agréable au Roi. Il faut que ces sortes de fêtes soient allégoriques, sans quoi elles n'exprimeroient pas le sujet de la réjouissance.

Ma décoration représentoit des antres environnés d'une pièce d'eau, au-milieu de laquelle on voioit un Dauphin lumineux. Plusieurs monstres l'attaquoient en vomissant contre lui des flammes, mais Apollon qui le protégeoit les foudroia du haut des airs, & une grande quantité de feux d'artifices acheva de les détruire ainsi que leur demeure. La scène changea tout à coup, elle devint le palais éclatant du soleil, où le Dauphin reparut dans toute sa splendeur, par une illumination magnifique, qui dura toute la nuit.

A peine le Dauphin fut il relevé de sa maladie, que le Parlement & les Evêques vinrent occuper de nouveau la Cour &

la ville. C'étoit la paix qui donnoit assez de loisir pour faire attention à ces disputes. En tems de guerre, on eut en autre chose à faire que de s'occuper des billets de confession. La Cour auroit méprisé cette affaire ; Et le Parlement eut défendu qu'on en parlât.

core mieux que Rameaux ne composoit. Il étoit unique pour donner de l'ame à l'expression & de l'agrément aux sons. J'ose dire que cet Acteur, par l'enjouement qu'il répandoit dans l'esprit du Roi, fut souvent le médiateur des plus grandes affaires de l'Etat.

On fait que c'est de la disposition actuelle de notre ame que dépendent toutes nos résolutions. Tel monarque qui refuse tout, quand une certaine mélancolie s'empare de son esprit, accorde tout quand cette vapeur est dissipée.

Cette disposition, suite ordinaire des crises secondes, & qui tire sa source d'un son harmonieux, d'un coup d'œil, & le plus souvent de l'air du tems, ne suit pas toujours l'ordre de l'équité. Il est malheureux pour les peuples d'être gouvernés par des mortels sujets à une machine susceptible de toutes sortes d'impressions. Il faudroit, pour le bonheur du genre humain, que les hommes fussent gouver-

Le Roi étoit bien é'oigné de leur accorder ce qu'ils exigeoient, puisqu'il ne pouvoit pas obtenir du Parlement ce qu'il lui demandoit. Il fallut encore ici donner des arrêts pour prévenir les écrits licentieux, & faire bruler des livres par la main du boureau. Tout cela étoit de nouveaux coups qui portoient sur le tempérament du Roi, & qui répandoient un noir sur son humeur déjà assez sombre.

De toute la maison roiale, il n'y avoit que le Roi qui prit cette affaire à cœur. La Reine avoit coutume de mettre au pied du crucifix toutes les vicissitudes de ce monde; Mesdames de France ne vouloient pas entendre parler de la *bulle unigenitus* : le Dauphin se contentoit de dire qu'il ne pouvoit pas parler; mais que, s'il étoit Roi, il sauroit ce qu'il auroit à faire; les Princes du Sang méprisoient ces disputes; les courtisans vouloient s'en mêler : mais ils n'y entendoient rien. La France fut heureuse que le vieux Maréchal

chal de Belleisle ne fut point Théologien; car il auroit embrouillé d'avantage les choses. Il mouroit d'envie de se mettre au fait de ces matieres; mais son âge & ses occupations ne lui permirent pas de faire un coup de grace efficace. Il traçait cependant sur la prédestination, pour faire semblant de savoir ce qu'il ignoroit.

Les deux-partis auroient bien voulu que je me fusse déclarée ouvertement: mais outre que je ne découvrois que de l'entêtement de part & d'autre, mon bonheur dépendoit de l'anéantissement de la *constitution*, parceque le repos du Roi y étoit attaché.

Je proposai à Louis XV. de descendre à tous ses sujets, tant ecclésiastiques que séculiers, de prononcer le mot de *bulle*, de Janséniste & de Moliniste, sous peine de sentence afflictive; & de condamner à une prison perpétuelle les prêtres qui seroient convaincus d'avoir refusé d'administrer

flrer

strer les sacrements. Mais la bonté de son cœur ne lui permettoit pas de mettre en usage aucun des moïens qui avoient un air de violence & de despotisme. Il auroit voulu être obéi : mais par les voies de la modération & de la douceur.

On cherchoit un moïen de terminer ces querelles, lorsqu'un courtisan dit au Roi. " SIRE, je ne vois qu'une ressource, " qui est de renouveler le vingtième & " la recherche des revenus ecclésiastiques : " les évêques oublieront *la bulle unigenitus*, " quand on les fera ressouvenir qu'ils doivent donner de l'argent à l'Etat." En effet cette nouvelle affaire fit diversion à l'autre.

L'arrivée de Madame l'Infante de Parme acheva de dissiper cette humeur sombre, que la *Constitution* avoit répandue à la Cour. On ne pensa qu'à y fêter cette Princesse. Je déterminai le Roi à lui donner le bal & l'opéra. Dans ces divertissements je cherchois plus à amuser le Roi

Roi qu'à divertir cette Princeſſe ſouveraine ſa fille.

Les Miniſtres d'Etat que je voïois ſouvent me diſoient qu'ils travailloient beaucoup. La guerre les avoit arriérés de dix-années. Le Roi avoit donné un Coadjuteur à M. D'Argenſon, qui avoit le département de la guerre. C'étoit M. le Marquis de Paulmi, homme capable & intelligent : mais à qui les arts & la littérature déroboient un tems qu'il auroit pu donner à l'Etat.

Il ſavoit plus de choſes qu'un ſavant n'en doit ſavoir, & il en ignoroit plus qu'un Miniſtre n'en doit ignorer. Le Roi l'avoit envoïé examiner l'état militaire de la France. Il venoit de viſiter les places méridionales, pour reconnoître les fortereſſes & les quartiers des troupes. Lorſqu'il en fit ſon rapport au Roi, il ajouta qu'il avoit vu les proteſtants du Languedoc, & que, dans le tems où on les ſouſçonnoit d'avoir pris les armes, ils étoient
aſſem-

assemblés pour faire des prières, afin de demander au Ciel le rétab'issement de M. le Dauphin Je vis le Roi pénétré de cette nouvelle Les Souverains arment que tous leurs sujets leur soient attachés C'est peut être l'endroit le plus sensible de l'amour-propre des Princes

Quoique le Roi, par un effet de cette bonté qui lui est si naturelle, sortit souvent de son caractère pour rendre notre société agréable, la tristesse faisoit des progrès sur moi. Il y avoit des moments où tout me devenoit insipide. J'éprouvai souvent, ce qu'avoit dit une fois Madame de Maintenon, que dans tous les états de la vie il y a un vuide affreux. Ce qui augmentoit ma peine, c'est qu'il falloit paroître gaie, dans le tems où une mélancolie affreuse me dévorait

Je le dirai ici, à la honte des grandeurs humaines, malgré ma faveur & l'éclat de ma fortune, j'eus plusieurs fois envie de quitter la Cour, c'est sans doute
l'am-

l'ambition qui me retint, car nous sacrifions toujours à la passion dominante. Ce fut cette même ambition qui, m'aïant élevée au faite des grandeurs, me fit passer des jours moins heureux que ceux que j'aurois pu couler, si j'eusse été dans un rang moins distingué. Tout le monde envioit mon sort & il n'y avoit personne qui n'imaginât que j'étois la femme la plus heureuse : mais il s'en falloit de beaucoup que ma félicité répondit à l'idée qu'on en avoit dans le monde.

Ceux qui aspirent à un rang plus élevé que celui où la vertu les a fait naître, s'imaginent que les richesses, les rangs, les titres & les grandeurs contribuent à la félicité ; & que c'est dans ces préendus avantages qu'est le bonheur. C'est une idée trompeuse, on s'accoutume dans toutes ces choses, dans peu elles ne touchent plus. L'idée qu'on s'en fait avant que d'en jouir est plus sensible que la possession elle-même. J'ai eu des palais superbes,

superbes, des meubles magnifiques & peut-être les plus beaux bijoux de l'Europe, sans que tout cela m'ait rendu plus heureuse.

· Monsieur le Comte de Maurepas, qui m'avoit forcée de demander au Roi son exil, témoigna à quelques personnes qui m'approchoient, qu'il souhaiteroit d'avoir la permission de faire son séjour ordinaire à Pontchartrain. Ce château est tout près de Versailles, & il lui avoit été expressément défendu, en quittant la Cour, de l'habiter. Je me chargeai volontiers de lui faire obtenir cette grace. Je la demandai au Roi qui me dit en me l'accordant ; en vérité, Madame, j'admire votre belle ame, Monsieur de Maurepas vous a grièvement offensée, & cependant vous vous intéressez pour lui.

Quand les amis du Comte virent que le Roi accorderoit si facilement ce qu'on lui demandoit à son sujet, ils me parlerent de son rappel à la Cour : mais j'e refusai d'employer

plôier mon crédit pour obtenir cette nouvelle grace. C'est la-seule chose sur laquelle Louis X.V. avoit une fermeté que rien ne pouvoit ébranler. Je ne fais si, avec toute la faveur dont m'honoroit ce Prince, j'aurois pu y réussir. L'épreuve auroit pu être dangereuse pour moi-même : on ne doit jamais s'exposer à un refus : c'est le premier degré qui conduit à l'indifférence.

On disoit dans le monde que ce Ministre devoit cette faveur au Cardinal de la *Roche-foucault* : & à Monsieur le Duc de *Nivernois* ses parents, qui dans ce tems-là étoient assez bien en Cour : mais le fait est que ni l'un ni l'autre n'y eut aucune part.

Le Roi étoit toujours obsédé par les remontrances de ses parlements. Je me plaignis aux gens de robe des désordres qu'ils causoient eux-mêmes dans l'État par leur obstination. Ils me répondirent toujours qu'ils travailloient pour la gloire
du

du Roi, le salut de l'Etat & le bonheur des peuples. C'est, selon moi, un grand abus de l'administration Françoisé, que de simples particuliers, nés dans l'obscurité, & presque toujours sans autre mérite que d'avoir financé une charge de deux ou trois-mille louis-d'or, se regardent comme les gens de la monarchie & luttent sans cesse contre l'autorité royale. Le Maréchal de Saxe, avant que de mourir, disoit au Roi, " SIRE, je conseille à votre Majesté de rem-
bourser le Parlement, car c'est de l'ar-
gent de leurs charges que ces gens là
tirent leur suffisance."

Ces disputes mettoient la religion en dérision. Un écrivain supposant que la bulle *unigenitus* étoit entièrement anéantie, depuis que le Parlement vouloit obliger les Curés d'administrer les malades suspects de Jansénisme, publia un écrit sous ce titre, *Oraison funebre de très haute & très puissante Princesse la Bulle UNIGENITUS.*

On

On a remarqué que ces livres corrompent plus les mœurs que l'hérésie elle-même. Le Parlement qui résistoit au Roi disoit qu'il s'opposoit au schisme. Les Jansénistes, à qui on refusoit l'administration des sacrements, crioient de toutes leurs forces qu'on leur fermoit les portes du ciel, en s'opposant aux volontés de Dieu : ce qui étoit une contradiction de leur propre doctrine, qui n'admet point de flexibilité dans la providence. Aussi Monsieur de Maillebois le Pere disoit-il, que les Jansénistes étoient des hérétiques de leur propre secte ; car ils vouloient forcer la prédestination, après avoir enseigné qu'elle est immuable.

Cette scène, qui continuoit depuis plusieurs années, donnoit la France en spectacle. Les protestants du royaume, à qui on avoit deffendu de parler, ne disoient rien : mais ceux qui étoient dans les pais étrangers vengeoient le silence de leurs freres, en publiant des satires atro-

ces contre ces disputes : sans faire attention que les mêmes principes entretenent entre eux la même division.

La peinture s'en mêla aussi ; on m'adressa une estampe dans laquelle la salle du Parlement de Paris représentoit l'école de Sorbonne. Tous les Présidents & Conseillers étoient habillés en docteurs ; ils instruisoient le Roi & les Evêques de France sur la religion, & ceux-ci y étoient peints en écoliers.

Toutes ces dérisions qui affligeoient le Roi, répandoient une amertume sur mes jours. J'en parlai au premier Président, je m'en plaignis aux Evêques, & fis venir même plusieurs Curés pour leur en parler : mais je n'obtins rien, parceque cette dispute donnoit une considération dans le monde à tous ces gens-là, qu'ils n'eussent pas eue sans elle.

Tandis qu'on cherchoit quelque tempérament pour appaiser ces troubles, le Clergé vint demander justice au Roi de
l'at-

l'attentat du Parlement. Ce corps avoit donné des arrêts sur des matieres qui tenoient plus à la théologie qu'à la politique.

Le Roi nomma une commission pour prendre connoissance de cette affaire. Les députés des Evêques exigèrent des préliminaires avant que d'entrer en négociation. Ils demandoient, 1°. la cassation d'un certain arrêt, comme attentatoire à l'autorité de l'église : 2°. l'établissement des billets de confession : 3°. une réparation d'honneur de la part du Parlement envers l'Archevêque de Paris, pour l'avoir accusé de favoriser le schisme. Le Roi accorda aux Députés une partie de ce qu'ils demandoient & leur refusa l'autre. Il cassa un arrêt, non seulement à cause qu'il bleffoit les droits du clergé ; mais parcequ'il attentoit à son autorité ;
“ attendu, *disoit la déclaration*, que le Par-
“ lement n'a pas le droit de faire des ré-
“ glements, & que, dans le cas où il y
-en

“ en auroit à faire, il falloit s'adresser au
 “ Roi pour lui en demander la permis-
 “ sion.”

“ Dans la même déclaration, 'il étoit dit
 qu'il ne pouvoit y avoir de cas où aucun
 prêtre fut éndroit de refuser les sacre-
 ments, ' par rapport à la *bulle unigenitus*.
 De plus il y étoit joint que, dans ce qui
 regarde “ l'administration spirituelle, les
 “ juges laïques n'étoient pas en droit d'en
 “ connoître; à moins que cela ne pût oc-
 “ casioner un procès.”

Toutes ces distinctions ne donnerent
 point la paix, la guerre continua. On se
 battit comme auparavant avec les armes
 des remontrances. Le parlement, qui
 , vouloit intervenir comme partie dans l'af-
 faire de l'administration des sacrements,
 ne vouloit pas se contenter de n'être que
 juge. De nouveaux écrits satiriques pa-
 rurent : ils déchiroient l'église & l'état, le
 Roi y étoit fort sensible. Je l'avois sou-
 vent prié de ne pas faire attention à ces

misérables brochures, dont les auteurs bas & obscurs étoient plus dignes de mépris que de chatiment. Mais je n'avois pas pu obtenir de lui cette vengeance, qui est la seule que les souverains devroient tirer de ces malheureux écrivains.

Pour le convaincre quelle forte de mortels étoient ces auteurs, j'en fis venir un dans mon appartement à Versailles, après l'avoir assuré du pardon de son livre & de ma protection. Le Roi le vit & lui parla pendant quelque tems, & au sortir de cet entretien, il me dit en haussant les épaules : *Madame, vous avez raison, ces gens-là méritent plus de pitié que de haine.*

Quoiqu'en 1753 l'Europe jouît d'une paix générale, ce fut un tems de troubles & de divisions pour la France.

La noblesse de Bretagne se montra aussi indocile que les évêques, le clergé & le parlement. Elle protesta hautement contre ce qui avoit été arrêté pen-

dant la tenuë des états. Elle n'avoit point ce droit. Cette assemblée en corps représente l'autorité roïale : ainsi ses délibérations sont au-dessus des protestations que peuvent faire les particuliers qui la composent. Louis XV. fit expédier plusieurs lettres de cachet qui exiloient les évêques dans leurs diocèses & les gentilshommes dans leurs terres.

Monsieur le maréchal de Belleisle disoit que " les lettres-de-cachet en France étoient le seul spécifique qui pût guérir la maladie de la désobéissance : mais qu'on en faisoit tant d'usage qu'il étoit à craindre qu'à la fin il ne produisît aucun effet : " mais ce remède n'est pas toujours employé par le Roi. Les ministres s'en servent plus que le prince : c'est ce qui rend l'administration Françoisise si odieuse aux étrangers. J'en ai cependant entendu louer l'usage par un homme de beaucoup d'esprit. Il prétendoit que de ce désordre naissoit un ordre.

“ On dit, *ajoutoit ce même homme*, que le
 “ Roi d’Angleterre n’a pas le droit de
 “ faire arrêter le dernier de ses sujets.
 “ Cela est fort bien pour l’Angleterre,
 “ où l’esprit républicain retient chacun
 “ dans les bornes qui lui sont prescrites
 “ par la constitution; mais en France où
 “ personne ne connoît les loix, où le cli-
 “ mat & la société excitent l’envie que
 “ tous les hommes ont de parler, tout se-
 “ roit perdu si l’administration n’avoit
 “ pas l’autorité d’arrêter cette impétuo-
 “ sité naturelle aux François &c. &c.

“ Cette autorité du souverain est
 “ peut-être nécessaire chez nous; sans
 “ elle les grands corps politiques pren-
 “ droient trop sur les droits de la cou-
 “ ronne. On a vu souvent en France le
 “ clergé, le tiers-état & les parlements
 “ vouloir l’emporter sur les droits du
 “ Roi. Si le souverain alors n’avoit pas
 “ eu le pouvoir d’arrêter les menées de
 “ ces corps, il n’y auroit plus d’état; car

“ il ne faut pas croire que ceux qui re-
 “ présentent l'église & le peuple veuillent
 “ dominer par esprit de modération & de
 “ patriotisme. Dans tous les états de la
 “ société les hommes ont de l'ambition,
 & la plus dangereuse est celle qui prend
 “ pour prétexte-la gloire de Dieu, & le
 “ bonheur des peuples.”

On vit un exemple de ceci dans la
 même année à l'égard du Parlement de
 Paris pour qui la cour avoit eu trop de
 déférence, & qui osa lui parler ainsi dans
 une de ses représentations.

“ Si les personnes qui abusent de la
 “ confiance de votre Majesté, prétendent
 “ nous réduire à l'alternative ou de man-
 “ quer à notre devoir, ou d'encourir vo-
 “ tre disgrâce, nous leur déclarons que
 “ nous nous sentons le courage de deve-
 “ nir les victimes de notre fidélité.”

Monsieur de Belleisle, qui assista en
 personne à cette dernière représentation,
 dit au Roi qu'il falloit, après ce coup d'éclat

clat casser le Parlement où lui laisser l'administration du royaume. Louis XV. le relégua à Pontoise : mais il n'en fut pas plus docile, le chatiment venoit trop tard ; il s'étoit accoutumé à se roidir contre le gouvernement. Du fonds de son exil il brava l'autorité du Roi, qui dans cette occasion montra moins de force que le parlement ne témoigna de faiblesse. On l'avoit exilé pour le punir de s'être mêlé des billets de confession, & il ne fut pas plutôt à Pontoise qu'il décréta de prise de corps un prêtre qui avoit refusé d'administrer les sacrements.

Deux-mariages vinrent faire quelque diversion à ces brouilleries parlementaires. Celui du Prince de Condé avec Mademoiselle de Soubise. Il y eut d'abord quelques difficultés à l'égard des titres de la maison de Soubise ; car c'étoit un tems épineux où l'on trouvoit des obstacles par tout : mais le Roi trouva un tempérament, en accordant aux maisons

de Bouillon & de Soubise; la qualité d'Alteſſes ſéréniffimes.

'Mademoiſelle de Soubiſe apportoit en dot au Prince de Condé cinq millions en fonds de terre, ſans compter ſes bijoux & ſes autres expectatives à la mort de ſon Pere. La Princeſſe qui épouſa Louis XIV. & celle qui ſe maria avec Louis XV. n'avoient pas été auſſi riches à beaucoup près.

« Le ſecond mariage fut celui du Duc de Guiſors, fils du Maréchal de Belleiſle avec Mademoiſelle de Nivernois. La cour eſt le païs des métamorphoſes : le Procureur Général Fouquet condamné à mort par neuf-juges, & banni de la France pour des malverſations dans les finances, n'auroit jamais imaginé que ſon petit-fils deviendroit un jour le beaupere de la fille d'un Duc de Nivernois.

Ce Duc étoit alors Ambaſſadeur à Rome ; je le vis beaucoup à ſon retour. C'étoit ſelon moi un des ſeigneurs de la

cour qui avoient le plus de mérite. Ordinairement les grands ont dans leur caractère un assortiment de qualités & de deffauts, qui fait qu'on les distingue moins par leurs vertus que par leurs vices. Celui-ci étoit exempt des foibleffes qui ternissent les beaux talents. Ministre actif, vigilant, infatigable, grand homme d'état, profond politique, joignant aux qualités sublimes du négociateur, toutes celles qui rendent aimable dans la société, bon mari, bon pere, bon ami, honnête homme. L'intérêt, cette passion qui avilit les grands, ne trouva jamais place dans son cœur. Je le comparerois volontiers au Prince Charles de Lorraine pour les vertus de l'ame; & à un des beaux génies qui fait le plus d'honneur à notre siècle pour les qualités de l'esprit: peut-être n'a-t-il pas autant de brillant, mais il a plus de solide.

Nous avons besoin de ces deux-mariages pour sortir de cet état de langueur

où les disputes lugubres avoient plongé la Cour. J'avois beau m'étudier à égayer le Roi, ces malheureuses affaires le traînoient toujours à lui-même. D'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, je n'avois plus moi-même cette gaieté & cet enjouement qui, avant mon séjour à Versailles, formoient mon caractère principal; & il est difficile de donner aux autres ce qu'on n'a plus soi-même.

Louis XV. qui, dans ses moments de bonne humeur, se plaisoit beaucoup à me faire des reproches sur ce changement, me dit un jour; *Il me semble, Madame, que depuis quelque tems vous mettez beaucoup de gravité dans votre maintien. Si cela continue, il faudra que je joue la comédie pour vous faire rire, & que je chante de petits couplets pour vous divertir.* C'étoit précisément le moïen que j'avois employé moi-même pour le tirer de cet état de langueur où je l'avois trouvé à mon arrivée à Versailles. Je sentis ce que

cela vouloit dire & je tachai d'être moins sérieuse.

Le Parlement continuoit d'être en disgrâce : le Prince de Conti entreprit de le faire rentrer en faveur. Il se donnoit beaucoup de mouvement pour cela. Ce Prince retiré de Versailles ne s'inquiétoit gueres des embarras de la Cour. Quand le Roi apprit ses soins, il dit ; *il est surprenant que le Prince de Conti, qui ne s'est jamais mêlé de rien, veuille se donner la peine de faire rentrer dans leur devoir des gens aussi entêtés.*

Sa peine fut inutile, la grand-chambre résista aux raisons de ce Prince qui dit à son retour à l'Isle-Adam. “ Si le Roi
“ m'avoit envoié son Plénipotentiaire
“ chez quelque Prince ennemi de la
“ France, j'aurois mis fin à la guerre :
“ mais je n'ai pu négocier entre lui &
“ son Parlement.

Le Roi partit pour Compiègne, & la Cour y fut très brillante. Tous les
Princes

Princes du sang & les grands du Roï-aumẽ y-étoient. L'usage veut qu'à Compiègne les sujets mangent avec le Roi. Plusieurs Seigneurs traitèrent en conséquence le Monarque. Parmi ceux qui donnerent des fêtes au Monarque, un Marquis Regnier de Guerchy Lieutenant Général & Colonel du Régiment du Roi se distingua le plus. Louis XV. me fit le récit de la fête qu'il lui donna. Je lui trouvai du goût & de l'intelligence: car il faut en avoir pour traiter un Roi de France avec splendeur & délicatesse. La table ordinaire de ce Colonel à Compiègne étoit de deux-cens couverts, & il arriva plus d'une fois dans ce voiage qu'il eut plus de trois-cents convives. On disoit de ce Lieutenant général qu'il avoit bien servi l'Etat, ce qui, selon moi, est le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un homme de guerre.

Quand le Roi étoit à Compiègne, il étoit moins occupé des disputes sur la r

ligion & le Parlement. La chasse & les campemens l'occupoient tout entier, ce qui lui donnoit un air de satisfaction, qu'il perdoit en arrivant à Versailles.

L'Année 1753 fut un tems de remontrances. Les Comédiens firent une affaire d'Etat de leur Spectacle. L'opéra de Paris, qui voit d'un œil chagrin la réussite des autres théâtres, s'appercevant que les François avoient la foule, s'avisa de leur deffendre d'exécuter des ballets. Les Comédiens s'adressèrent au gouvernement pour obtenir du Conseil un édit qui leur permit de danser. Leurs Remontrances au Roi avoient un je-ne-sais-quoi de comique; car il est difficile que des gens d'une profession destinée à faire rire, conservent assez de gravité pour mettre le sérieux qu'il faut dans une pièce adressée à un tribunal suprême. Un des Députés me dit; “ Madame, les
“ pièces modernes sont si mauvaises que,
“ sans les Ballets, la plupart tomberoient.

“ La

“ La Cabriole aide beaucoup à la déclai-
 “ mation. , Je vous préviens que, si on
 “ nous fait dans ce rôle-musé la
 “ rôle.”

Roi le fit rire.

Cependant ces mêmes François ferme-
 rent leur théâtre, & déclarèrent haute-
 ment qu'ils ne joueroient plus à moins
 qu'on ne leur permit de danser. Cette
 clôture qui paroissoit une bagatelle étoit
 réellement une affaire d'état. Les Théa-
 tres préviennent une infinité de vices que
 l'oisiveté faisoit naître.

Le Parlement, dont partie étoit tou-
 jours exilée, ayant interrompu ses foncti-
 ons, les affaires publiques en souffrirent.
 Le Roi lui ordonna de les reprendre: mais
 il n'obéit point. La Grand-chambre dé-
 puta encore à Versailles, elle représenta
 de nouveau & on s'en tint-là.

Heureusement pour la France, la Dau-
 phine accoucha, & on oublia aussitôt toutes
 ces disputes qui avoient répandu du noir,

à la Cour & à la ville. Les réjouissances publiques inspirèrent une gaîté qui dissipa ce morne répandu par tout. Il est rare que le François perde son enjouement longtems. Un mariage, ou une convalescence lui rend sa gaîté naturelle. Je ne fais si ce passage continuel du déplaisir à la joie ne vaut pas mieux que le caractère réfléchi des Anglois, qui leur donne une tristesse dont aucune cause seconde ne peut les faire sortir. Un Ambassadeur d'Espagne me disoit que *les François ont quelques moments de vie, mais que les Bretons sont dans un état continuel de mort.*

On donna au Prince nouveau né le nom de *Duc d'Aquitaine*. Le Roi oublia les affaires pour se livrer tout entier au plaisir que lui faisoit goûter cette naissance. J'y fus moi-même d'autant plus sensible qu'elle rendoit la gaîté à nos entretiens & nous inspiroit une satisfaction nouvelle. Les fêtes recommencerent à Versailles :

tous les grands de la Cour se signalèrent, & les courtisans témoignèrent dans cette occasion des transports de joie pour un événement qui dans le fonds leur devoit être fort indifférent.

Il nous falloit ces ressources pour nous tirer de cet état de langueur, où l'unité des amusements nous plongeoit. J'avois employé ce que l'art a de plus raffiné pour dissiper la mélancolie du Roi : mais tout s'use à la fin. La coutume a cet effet qu'elle détruit la nouveauté qui seule fait impression sur nos sens.

Le Duc de Richelieu, qui étoit souvent de nos parties dans les petits appartements, nous amusoit beaucoup. Il racontoit avec cet art qui sait s'insinuer, adroitement : mais son esprit découvroit trop le caractère du courtisan. On lisoit jusque dans ses regards l'envie qu'il avoit de parvenir : jamais mortel ne sacrifia plus à la fortune : il eut voulu s'emparer de la faveur & disposer de l'état en maître

tre absolu. Il disoit dans le monde qu'il avoit tout fait pour moi & que je n'avois rien fait pour lui. Mais, si je ne fis pas mieux, il devoit s'en prendre à son génie intrigant & à ses désirs ambitieux qu'il n'étoit pas toujours le maître de modérer. Il y eut souvent des plaintes contre lui que je calmai. Plusieurs courtisans, qui avoient résolu de le perdre, avoient indisposé Louis XV. & je le remis en grace. Mais je ne voulois pas qu'il vît souvent le Roi, car je savois que son projet étoit de gagner la confiance, & d'éloigner ensuite de la Cour tous ceux qui avoient trop d'ascendant sur lui.

Les évêques de France qui ne savoi-
ent comment s'y prendre pour insulter
personnellement le Parlement qui se mê-
loit, *disant* *ils*, de diriger l'Eglise ro-
maine, prirent l'occasion de la naissance
du Duc d'Aquitaine pour le rendre odie-
ux à la nation, en le comparant à celui
d'Ac-

d'Angleterre sous le règne de Charles premier.....

L'Evêque de Montauban, en invitant les diocésains à remercier le ciel d'avoir donné un petit-fils à la France, s'exprimoit ainsi dans son mandement. " L'esprit de parti & de faction domina en Angleterre, rien ne demeura fixe dans les loix divines & humaines ; & au milieu des épaisses ténèbres qui s'élevèrent de toutes parts, tout parut devenir incertain ou indifférent : excepté le dogme sacrilège de la suprématie dans le spirituel attribué à l'autorité séculière. C'est dans ces tems malheureux que les ennemis de l'Episcopat aiant prévalu, la véritable religion acheva d'être anéantie, & la dignité royale expira dans l'opprobre." On vit pour la première fois des sujets révoltés saisir à main armée, & traduire dans une honteuse prison un Roi, dont le crime étoit d'avoir supporté avec trop de pati-

“ patience leur première édition; un par-
“ lement secouant le joug de toute auto-
“ rité supérieure frapper d’une main les
“ Evêques, & lever l’autre sur la tête de
“ son souverain, l’accuser sans bienfaisance,
“ le calomnier sans pudeur, le condamner
“ sans justice, le conduire sur un échafaut
“ avec acharnement, l’exécuter avec in-

l'histoire d'Angleterre dans les prières publiques. C'étoit une satire des plus mordantes contre le Parlement qui annonçoit d'avance ce quel'Etat devoit craindre de ce corps : mais nous n'avions point de Cromwel en France ; & les Communes de Londres agissent par des principes differents de ceux du Parlement de Paris.

L'Ambassadeur d'Angleterre se plaignoit hautement de ce qu'il y avoit quelqu'un d'assez osé en France pour reproches à la nation qu'elle avoit fait mourir son Roi. Il en parla au Ministre, & le discours de l'Evêque fut supprimé. C'est toujours le tems qui décide du sort de ces sortes d'écrits. Si la France avoit été en guerre avec l'Angleterre, le mandement n'eut pas été supprimé ; mais la paix qui étoit alors entre les deux Couronnes ne permit pas qu'il passât.

Cependant l'exil du Parlement laissoit un vuide dans l'administration de la jus-

tice: les affaires languissoient. Un grand nombre de sujets s'adressoit à moi pour porter le Roi à créer de nouveaux juges. Louis XV. résista long-tems aux sollicitations: mais il s'y déterminâ à la fin. Il établit une chambre *des vacations*, qui devoit suppléer aux fonctions du Parlement: mais à peine cette nouvelle chambre fut-elle établie que les Messieurs du châtelet se déclarerent contre elle: car c'étoit un tems de divisions entre les Corps de Judicature. Il n'y en avoit aucun alors dans le royaume qui ne se déclarât indépendant d'un autre; ce qui fit dire à un homme d'esprit que la constitution turque valoit mieux que la nôtre, puisque le Divan seul mettoit l'ordre dans l'état, au-lieu que tous les parlements de France jettoient la confusion dans le royaume.

disgraces Ils refuserent de reconnoître la chambre *des vacations* il fallut encore ici exiler ; ce qui fit dire à un courufan “ que tout le monde s’en mêloit, & que “ bientôt le corps des huiffiers réfifteroit “ aux ordres de la Cour ” Les Ambafadeurs étrangers, qui étoient témoins de ces defordres, donnoient leur opinion relativement au fiftême de leur gouvernement Le Miniftre de Venife difoit qu’il falloit créer un fenat, dans lequel la fuprême puiffance refidât, & auquel aucun corps ne pût réfifter Celui d’Angleterre parloit d’une chambre des communes. L’Ambaffadeur d’Efpagne confeilloit d’établir l’inquifition en France

Le Parlement transféré à Soiffons, s’obftinant à ne pas vouloir reprendre fes fonctions, & la chambre *des vacations* augmentant plutôt le défordre que de rétablir la tranquillité publique, il fallut former une Chambre Roïale qui vaquât aux affaires du Parlement. M de Belleifle difoit

“ disoit qu’il souhaitoit que cette Cham-
 “ bre durât jusques à la consommation
 “ des siècles.”

Toute la France avoit les yeux ouverts sur l’exil du Parlement. On lui avoit substitué un autre tribunal, pour lequel il fallut créer de nouveaux édits contenant une nouvelle forme de Judicature. La cour & la Ville n’étoient occupées que de ces brouilleries. Sur quoi un Prince du sang dit qu’on étoit “ bien bon de s’embar-
 “ rasser l’esprit de semblables minucies,
 “ tandis que de grandes affaires exté-
 “ rieures devoient fixer l’attention du ca-
 “ binet.”

En effet le ministère se rallentit beaucoup pendant toutes ces querelles. Plusieurs membres de la grand-chambre tenoient à ceux qui occupoient les premières places dans le royaume. Le Parlement tenoit à la finance par ses alliances ; & plusieurs braves officiers étoient parents ou amis des exilés ; les Courtisans & ceux
 qui

qui attendoient leur fortune de la cour étoient pour le Roi. Je, ne dis rien du peuple parceque son parti ne compte pour rien en France : toutes les divisions de cette nature se passant dans une région, qui lui est totalement étrangere.

Tous ces différens partis mettoient une chaleur dans les disputes qui alloit souvent jusques à l'emportement. On se battit plusieurs fois dans Paris pour la cause de la grand-chambre.

Un Lieutenant-général, en se promenant aux champs-Elisées, aiant vu un officier qui se battoit contre le frere d'un conseiller, 'dit au Militaire en les séparant : " Monsieur, gardez votre bravoure
 " pour le service de l'Etat, nous en au-
 " rons'bientôt besoin, car on assure que
 " les Anglois vont déclarer la guerre à la
 " France."

Le Maréchal de Belleisle, qui vouloit être par-tout ; mais qui n'avoit pu entrer
 dans

absolu que Louis XIV. une guerre civile
 ent désolé la France : mais la bonté de son
 ame & la douceur de son caractère lui fi-
 rent préférer la paix générale à sa ven-
 geance particuliere. Il n'avoit qu'à par-
 ler pour exterminer ceux qui lui résis-
 toient.

Autrefois les Rois de France ne pou-
 voient presque rien ; mais, depuis qu'ils
 ont trois-cent-mille hommes à leurs or-
 dres qui n'attendent que leur commande-
 ment pour obéir à leur volonté, ils peu-
 vent tout. Un ordre de Louis XV. à
 deux ou trois-Régimens eut suffi pour
 faire rentrer le Parlement dans son devoir.
 Mais ce Prince étoit ennemi de tout ce
 qui portoit un caractère de violence. Il
 vouloit être obéi, mais par la douceur
 & la modération. Les Ministres, qui
 pour l'ordinaire sont plus jaloux de l'au-
 torité Roïale que le Roi lui-même, pré-
 tendoient que cette modération étoit elle-

Le Duc de Richelieu s'intriguoit toujours auprès du Roi ; il avoit pris l'ascendant sur lui. Ce courtisan cherchoit toutes les occasions d'entretenir le Prince en particulier. & de gagner ses bonnes grâces. Je m'étois opposée plusieurs fois à ses desseins ; & cela même l'avoit déterminé à faire un dernier effort pour obtenir entièrement la faveur. Cette conduite me déplut, & comme il revenoit toujours à la charge ; *Monsieur le Duc*, lui dis-je en présence du Roi, *J'ai reçu des Lettres du Languedoc, par lesquelles j'apprens que votre présence y est nécessaire. Je vous conseille de partir pour Montpellier qui est de votre département ; car sa Majesté ne veut à Paris ni Evêques ni Gouverneur de cette Province.* Le Courtisan sentit ce que cela vouloit dire. Il partit peu de jours après pour Bordeaux, & à son retour je le vis fort peu.

La Duchesse de Talard gouvernante des Enfans de France étant venue à mou-

gea la famille royale dans la tristesse : de la joie on passa aux pleurs : mais bientôt on n'y pensa plus. Sans la pompe funebre qui dura plusieurs jours on l'eut peut être oublié dès le premier. Le spectacle de sa mort fit verser des larmes , sans cet appareil on eut à peine parlé de son décès. On travailloit toujours à la Cour à réprimer les démarches du Parlement & celles du Châtelet. Cette affaire remplit l'Etat d'Edits. Un Politique disoit que, “ si le Gouvernement avoit
 “ porté la même attention aux autres
 “ branches de l'administration, la France
 “ eut été le Roiaume le mieux policé de
 “ l'Europe.”

Cette attention ne rétablit pourtant pas l'ordre. Aucun des partis ne voulut céder à l'autre.

Enfin cette grande affaire qui avoit tant agité la France, & donné si souvent à parler aux Nations étrangères, se termina comme elle devoit se terminer , c'est-à-dire,

1573. ~~_____~~ ciens, & ils se joignirent à eux. Le cahier dans lequel étoient exprimées leurs demandes, n'étoit signé à la vérité que de quatre ou cinq gentils hommes; mais les termes dans lesquels il étoit conçu, marquant une fermeté inébranlable dans un parti, qui sembloit tirer de nouvelles forces de ses pertes mêmes, la reine-mere en conçut un violent dépit. Le roi lui refusa alors son autorité, & tout ce qu'elle put faire, fut d'user de remises jusqu'à la mort de ce prince, qu'on voyoit bien n'être pas éloigné.

1574. Les Réformés pénétrèrent son intention; & pour n'être pas prévenus, ils parurent tout d'un coup en armes. C'est ce qu'on appella la prise d'armes du mardi-gras, parce qu'en ce jour-là ils se saisirent de plusieurs

Gabriel, (67) villes. Montgomery repassa comte de d'Angleterre en Normandie, où il Montgomery, le se fortifia. La reine-mere étoit alors même qui avec toute la cour à Saint-Germain-avoit blessé Henry II. en-Laye. Elle songea du moins à faire

(67) Fontenay, Lu, Ige, & autres places en signan, Melle, Pons, Poitou, en Langue-Tonnay - Charente, doc, en Dauphiné, Talmont, Rochefort, &c.
Oriol, Livron, Oran.

enforte que les princes ne lui échappassent point : ce qui ne l'embarrassoit pas médiocrement, à cause des entreprises qu'on faisoit chaque jour, pour les tirer de ses mains. Guirry (68) & Buhy s'approchèrent un jour de Saint-Germain à main armée, & pensèrent les enlever. L'alarme fut grande ; mais les conjurés n'ayant pas bien assuré leur coup, Catherine eut le tems de s'enfuir avec les princes à Paris, où elle fit couper la tête à Coconnas (69) & à la Mole, auteurs du complot, & emprisonner les maréchaux de Montmorency, & de Cossé. Après cela elle donna des gardes au roi de Navarre, & au duc d'Anjou. Elle envoya aussi des soldats à Amiens, pour arrêter & amener le prince de Condé, qui y étoit soigneusement observé. Il en fut averti,

1574.

(68) Jean de Chau-comte de Coconnas,

1574.

se déguisa, & trompant les surveillans il s'ensuit heureusement lui troisième en Allemagne, où il fut déclaré en arrivant généralissime des troupes de la religion en France.

La reine-mere ne balançoit pas à faire marcher contre les Huguenots toutes ses forces, divisées en trois armées. Matignon (70) conduisit la première en Normandie, où Montgommery n'ayant que trois ou quatre places (71) assez peu considéra-

(70) Jacques de Matignon, maréchal de France, mort en 1597. Ce seigneur mérite toutes les louanges que M. de Thou lui donne, par ses grandes qualités, sur-tout par son attachement inviolable à la personne du roi, qualité peu commune en ce tems-là. *De Thou, liv. 66.*

(71) Carantan, Valognes, Saint-Lo, Donfront : Il fut pris dans cette dernière, se battant en désespéré. Il me semble qu'on ne sauroit prendre de Juge moins suspect que d'Aubigné, qui étoit zélé Calviniste,

dans la question de la prétendue parole donnée au comte par ce maréchal. » La place fut rendue, dit-il, avec assurance de la vie à tous, hormis au comte, qui n'eut que des promesses captieuses, comme de n'être mis en autres mains que celles du roi, j'assure cela, quoiqu'ord ait écrit autrement : il n'y a eu que trop de perfidies en France sans en inventer. » &c. *tom. 2. l. 2. chap. 7.*

Montgommery reçut la mort en héros. *De Thou, ibid. Brant, &c.*

bles, fut bientôt défait, & obligé de se rendre entre les mains de ce maréchal, qui le fit conduire à Paris, où il eut la tête tranchée. La seconde sous M. le duc de (72) Montpensier, alla investir Fontenay, & ensuite Lusignan, qu'il prit malgré la belle détente du vicomte de Rohan. Le prince (73) dauphin, qui com-
 mandoit la troisième, prit aussi quelques petites places, en Dauphiné, & s'étant attaché à Livron, il en leva honteusement le siège. Tout fut suspendu, & une partie des généraux rappelés à la cour, à l'occasion de la mort du roi, qui arriva le jour de la Pentecôte de cette année. Ce prince mourut au château de Vincennes, dans les douleurs les plus aiguës & baigné dans son sang. En cet état, le malheureux jour de la Saint Barthelemy fut sans cesse présent à son esprit. Il marqua par ses transports & ses larmes le regret

1574.

René vi
 comte de
 Rohan,
 mort en
 1586.

(72) François de Bourbon Certebran
 che de Montpensier
 fort d'un Louis de
 Bourbon, second fils
 de Jean II. de Bour-
 bon,

(73) C'est le nom
 que portoit François
 de Bourbon, fils de
 M. le duc de Mont-
 pensier *Mem. de Brant.*
tom 1 p 306.

574.

(74) qu'il en ressentait. Le cardinal (75) de Lorraine, mourut aussi cette même année en terre papale, la surveille de Noel, jour remarquable

(74) » Il envoya plusieurs meurtrissures
 » chercher le roi de dans le corps. *De Thou*
 » Navarre, auquel *ibid.* Cependant il n'y
 » seul il avoit recon- a pas de preuves, quoi-
 » nu de l'honneur & qu'en dise l'auteur de
 » de la foi, & lui la légende de D.
 » recommanda tres- Claude de Guise, qu'il
 » affectueusement sa ait été empoisonné.
 » femme & sa fille. » La cause de sa mort
Peref. ibid. Il dit en vint des exercices vio-
 mourant, qu'il étoit lens qu'il faisoit, ou
 bien aise de ne point de la grande quantité
 laisser d'enfans, qui de bile qui lui ren-
 auroient été trop jeu- doit souvent les yeux
 nes pour gouverner tout jaunes. Il avoit
 dans des tems aussi la taille haute, mais
 difficiles. Montluc, peu droite, les épau-
De Thou, & presque les courbées, les jam-
 tous les historiens bes foibles & menues,
 conviennent, que s'il le visage pâle, les
 avoit vécu il eût été un yeux hagards, & la
 fort grand roi, Il avoit physionomie farou-
 beaucoup de courage, che. Voyez. *P. Ma-*
 de prudence, d'élo- *thieu, tom. 1. à la fin*
 quence, de pénétra- *du sixième Livre.* Et la
 tion, d'économie, vie de ce prince, que
 de sobriété: il aimoit Papire Masson a écri-
 les sçavans & les bel- te en latin.
 les - lettres: mais il (75) Charles, car-
 étoit colére & grand dinal de Lorraine, ar-
 jureur. Il n'avoit pas chévêque de Reims.
 encore vingt-cinq ans. Voyez son caractère
 On lui trouva plu- dans le troisième tom-
 des.

ble par une des plus effroyables tempêtes qu'on ait jamais vues.

1574.

Le roi de Pologne fut averti en treize jours de la mort du roi son frere , & dès la nuit suivante , il se déroba de la cour & s'enfuit. Il visita en passant l'empereur Maximilien , & le duc Charles de Savoye , & prit sa route (76) par Venise. On lui donna dans tous ces endroits le conseil également sage & conforme à ses intérêts , d'accorder aux Réformés la paix & le libre exercice de leur religion ; mais il en profita si peu , qu'il rompit d'abord en arrivant en France , la trêve qu'on avoit accordée aux Huguenots pour trois mois , & la changea , à la sollicitation de Catherine , en une déclaration de guerre contre tout le parti protestant , auquel s'étoit joint tout fraîchement grand nombre de Catholiques , par

des mémoires de Erant. éloge , tom. 1. liv. 7.
 » Il mourut en Avi- p. 407.
 » gnon , dit-il , em- (76) Consultez Ma-
 » poisonné , si nous thieu , tom. I. à com-
 » voulons croire la mencement du septième
 » légende de Saint livre , sur la sortie de
 » Nicaise. » p. 138 & Henri III. de Polo-
 » les-chrétiennement gne , & sur les parti-
 » au rapport de Ma- culiers de son voya-
 » hier qui fait son ge.

1574. affection pour le maréchal de (77) Danville, irrité de la prison de son frere. Le roi alla en personne mettre le siège pour la seconde fois devant Livron, qu'il fut aussi obligé de lever, ne remportant que la honte de voir & d'entendre, en se retirant, les femmes, & jusqu'aux enfans lui insulter du haut des murs, accabler la reine - mere des traits les plus satyriques, & les plus offensans. De ce moment, il commença à se montrer si prodigieusement différent de ce qu'il avoit été duc d'Anjou, qu'on peut dire que sa fuite honteuse à Avignon fut l'époque de son ignominie, des malheurs de son royaume & des siens propres. Dans le voyage de Rheims, qu'il fit aussi-tôt après pour se faire sacrer, il devint amoureux d'une des filles du comte (78) de Vaudemont, & l'épousa.

(77) Henry de Montmorency, duc de Montmorency, sa premiere femme. Mathieu du connétable Anne donne de grands éloges à la vertu de

(78) Louise de Lorraine, fille de Nicolas duc de Mercœur, mari, *tom. 2. liv. 3.* comte de Vaudemont, *pag. 438.*

Ce fut un bonheur pour lui, que pendant tout ce tems le duc d'Anjou se trouvât étroitement resserré; mais après le sacre de Henri, ce prince, qui avoit encore une fois quitté son nom, pour prendre celui de *Monsieur*, jouit aussi-bien que le roi de Navarre, d'un peu plus de liberté, qu'on retranchoit ou augmentoit suivant les nouvelles qu'on recevoit de leur correspondance avec les ennemis de la reine-mère (79). Un autre soin de Catherine étoit de travailler à désunir ces deux princes; ce qu'elle faisoit en leur promettant à tous deux séparément la lieutenance générale des armées de France, & en mettant en œuvre ces moyens

(79) Henri III. Guise qu'il aimoit : haïssoit fort Monsieur. *Notre homme est bien par lequel il s'imagi-* mal. Le duc de Guise
voit avoir été amant de la reine-mère.

de cette proposition. *Je vous entends. Non-*
Dans une maladie *sur*; & frappant le
qu'eut alors Henri pommeau de son épée:
III. & qui ne venoit *Voilà*, ajouta-t-il, *qui*
que d'un mal dans *est à votre service, tom.*
l'oreille, Henri IV. dit *s. liv. 7. p. 418. Ma-*
un jour au duc de *thieu.*

1575. qui manquerent si rarement de lui
réussir, je veux dire les intrigues de
galanterie, & les rivalités. Elle ne
put si bien faire, que Monsieur ne
lui échappât à la fin. Il trompa ses
gardes, & s'enfuit en se travestissant
le 17 Septembre au soir. Il n'eut pas
si-tôt gagné Dreux, qu'il se fit bien-
tôt une cour nombreuse, & un parti
puissant. Le prince de Condé avoit
travaillé si efficacement en Allema-
gne, que le prince Casimir se trouva
prêt à entrer en France avec une forte
armée. Catherine eut recours à un
autre manège. Elle chercha à rega-
gner Monsieur par les offres les plus
spécieuses. Elle le poursuivit de ville
en ville, toujours suivi de ce corté-
ge de filles galantes, sur lesquelles
elle comptoit encore davantage. En-
fin (80) elle fit si bien, qu'il tomba
à la fin dans le piège qu'elle lui ten-
doit.

Fils de l'é-
lecteur Pa-
atin du
Rhin.

Le roi de Navarre, qui avoit
donné de bonne foi dans le pan-
neau de la lieutenance générale, crut

(80) Ils s'abouché-|duc de Montpensier,
rent à Champigny-|sur les confins de la
sur-Vede, maison ap-|Touraine,
partenante à M. le

qu'elle ne pouvoit plus lui manquer, & se réjouit d'abord d'être enfin défait de Monsieur, qu'il regardoit toujours comme son rival; Carnavalet & de Sauves le tirèrent d'erreur, & lui firent comprendre que, si quelqu'un des deux devoit prétendre à cette belle charge, c'étoit Monsieur qui pouvoit en faire le prix de son raccommodement; mais que dans la vérité Catherine les jouoit tous deux, & que pour lui il ne devoit plus s'attendre qu'à une captivité encore plus dure. Ce prince ouvrit les yeux; & s'appliquant tout entier à recouvrer sa liberté, il en trouva le moyen. Un jour de Février qu'il étoit à la chasse vers Senlis (81), il sut écarter ses gardes, & vint d'une traite passer la Seine à Pouilly, gagna Neuf-Châtel en Tivernais, maison à lui, suivi seulement d'une trentaine de chevaux, prit quelque argent de ses Fermiers, & arriva à Alençon, dont le sieur de Hertray s'étoit saisi en son nom. Il s'y aboucha avec Monsieur & le prince de Condé, qui convin-

Château
Neuf.

René
S Denys
Hertray

(81) Voyez ce détail *Mathieu, tom. 2. liv. dans d'Albigné, tome 7. p. 420. C^c.*
2. liv. 2. chap. 18.

1575.

rent d'unir toutes leurs forces. D'Alençon le roi de Navarre passa à Tours, où il ne fut pas plutôt arrivé qu'il reprit publiquement l'exercice de la Religion protestante. Je fus un de ceux qui accompagnèrent ce prince dans sa fuite, & dans tout ce voyage. Il me renvoya de Tours avec Fervaques (82) redemander à la cour de France la princesse sa sœur. Elle nous fut accordée, & dès la seconde journée, cette princesse reprenant aussi sa religion, se trouva au prêche à Châteaudun, & rejoignit le roi qui l'attendoit à Parthenay.

elon d'autres, trente-cinq mille seulement.

Les trois princes après la jonction de leurs troupes, se trouverent à la tête de plus de cinquante mille hommes effectifs, & firent à leur tour trembler Catherine. Tout sembloit annoncer une guerre des plus sanglantes. Je me jettai dans l'infanterie, simple volontaire, en attendant l'occasion d'un emploi plus convenable; & je fis mon essai d'armes aux envi-

(82) Guillaume de Normandie, mort en Hauteмер, comte de 1613, âgé de soixante-Grancey, seigneur de quinze ans. Madame Fervaques, &c. maré- Catherine de Bourbonchal de France, & bon, depuis duchesse lieutenant général en de Bas.

rons de Tours, où il y eut plusieurs rencontres entre des détachemens de partis différens. Le roi de Navarre ayant appris que je m'y comportois avec plus de témérité que de courage, me fit appeler & me dit: « Rosny, ce n'est pas-
 « là où je veux que vous hasardiez vo-
 « tre vie. Je loue votre courage, mais
 « je desire vous le faire employer en
 « une meilleure occasion ». Cette oc-
 casion ne se trouva pas si proche que nous le croyions tous, parce que Catherine, qui ne se trouvoit pas la plus forte, eut recours à son manége ordinaire. Elle parla de paix. Elle offrit plus qu'on ne croyoit pouvoir demander. Les promesses ne coûtoient rien à cette artificieuse princesse. Enfin elle eut l'adresse de faire mettre bas les armes aux princes, & la paix fut arrêtée & signée trois mois après (83). C'est ce qu'on appella la paix de Monsieur,

(83) Par l'édit de l'amiral de Coligny soixante-trois articles, passé au couvent de Beaulieu, pres de Loches en Touraine, entre la reine-mère & les princes, on y rétablit la mémoire de l'amiral de Coligny & de autres chefs pro-estans: on y accorde les chambres mi-parties dans les principaux parlemens & plusieurs villes de sûreté, &c Monsieur se fit donner en parti-

1576.

parce qu'outre que l'objet principal de Catherine en la faisant étoit de regagner ce prince, il fut si bien la dupe de ses finesse, qu'à la fin il la souhaita, & la sollicita lui-même plus ardemment que personne. Il faut convenir qu'elle fut des plus avantageuses; cependant les princes ne firent jamais de faute plus irréparable, que lorsqu'ils y donnerent les mains. Monsieur y en ajouta bientôt une seconde, & aussi capitale, lorsqu'agissant contre son propre intérêt, il se sépara des Réformés (84): par ce contretems, il perdit tant du côté de la France que de l'Angleterre, les occasions de devenir peut-être l'un des plus puissans princes de l'Europe. Ainsi tout se tourna encore au gré de la reine-mère, qui n'avoit en vue; en faisant cette paix, que la désunion de ses ennemis.

culier un riche appa- sion le roi de Navai-
nage; & le prince Ca- re & les Huguenots à
simir, une somme ses intérêts, ou à sa
considérable en ar- politique. C'est dans
gent & en pierreries. les *Mém. de Nevers*,
De Thou, d'Aubigné, tom. 1. p. 90. & suiv.
etc. qu'il faut voir toutes

(84) Pour parler les démarches faites
plus juste: Monsieur de part & d'autre au
sacrifia en cette occa- sujet de ce traité,

Henri voyant la paix faite se retira à la Rochelle, dont les habitans, excepté qu'ils ne lui présentèrent point le dais, lui rendirent tous les honneurs, qu'ils auroient pu faire au roi. Ils ne firent pas un accueil si gracieux à tous les Catholiques, qui étoient à la suite du prince. Ils refuserent l'entrée de leur ville à Caumont, depuis duc d'Epéron (85), & à tous ceux qu'on put convaincre d'avoir ensanglanté leurs épées le 24 Août. Le séjour du roi de Navarre en cette ville ne fut pas long. A peine ouvroit-il la bouche pour demander l'accomplissement du traité, qu'il dut sentir toute la grandeur de sa faute. Catherine nia avoir rien promis aux Huguenots, qui furent obligés de reprendre les armes, avant même que l'année fut finie. Je quittai mon premier poste. M. de Lavardin mon parent, qui m'affectionnoit beaucoup, m'ayant fait prendre l'enseigne de sa compagnie colonelle, je fus nommé pour défendre Périgueux; & en-

Jean de
Beauma-
noir de La-
vardin, ou
Lavardin,
maréchal
de France.

(85) Jean-Louis de
Négaret de la Valet-
te, duc d'Epéron, il en sera parlé dans la suite.

576.

an Favas,
le capi-
ne Favas.

suite Villeneuve en Agénois, menacée de siège. Le roi de Navarre se proposa des entreprises considérables : mais l'occasion en étoit perdue. La plus grande partie des troupes sur lesquelles il avoit compté, lui manquèrent alors, & le reste se trouva si mauvais, qu'à peine put-il faire deux entreprises, l'une sur la Réole, & l'autre sur Saint Macary, dont encore la seconde manqua. Favas qui conduisoit celle de la Réole, me mit à la tête de cinquante soldats, qui y entrèrent sans presque aucun danger. Je demandai la même commission à Langoiran, qui conduisoit l'entreprise sur Saint Macary, il nous l'accorda à Béthune mon cousin, & à moi : mais Favas nous retint dans la seconde troupe ; ce que je rapporte, comme l'exemple du premier bonheur marqué que j'aie eu à la guerre, car les habitans de Saint Macary, qui avoient eu connoissance de notre dessein, nous tromperent si bien, qu'il ne revint pas un homme de la première troupe qui osa y entrer.

Je courus un danger plus réel au siège de Ville-Franche en Périgord, que fit ensuite Layardin. Etant monté

à l'assaut avec mon drapeau, je fus renversé par le choc des piques & des haliebardes dans le fossé, où je demurai enfoncé dans la boue, & embarrassé par mon drapeau, de maniere que sans le secours de mon valet de chambre, nommé la Trape, & de quelques soldats qui m'aiderent à remonter, j'y aurois péri infailliblement. La ville ayant été forcée, tandis qu'elle parlementoit, elle fut entièrement pillée, & j'y gagnai pour ma part une bourse de mille écus en or, qu'un vieillard, poursuivi par cinq ou six soldats, me donna pour lui sauver la vie. Le nom de Ville-Franche me rappelle une aventure singuliere, arrivée à peu près dans ce tems-là. Les bourgeois de cette ville ayant formé le complot de se saisir par surprise de Montpazier, autre petite ville voisine, ils choisirent pour cette exécution la même nuit que ceux de Montpazier, sans en rien sçavoir, avoient aussi prise pour essayer de s'emparer de Ville-Franche. Le hazard fit encore qu'ayant pris un chemin différent, les deux troupes ne se rencontrèrent point. Tout fut exécuté avec d'autant moins d'obstacle, que

Bourg en
Périgord,
sur les con-
fins du
Quercy,

1576.

de part & d'autre les murs étoient dé-
 meurés fans défense. On pillà, on se
 gorgea de butin, tout le monde se crut
 heureux, jusqu'à ce que le jour ayant
 paru, les deux villes connurent leur
 méprise. La composition fut que cha-
 cun s'en retourneroit chez soi, & que
 tout seroit remis en son premier état.
 Voilà une image de la guerre, comme
 elle se faisoit en ce tems-là. Elle ne
 consistoit gueres qu'à se saisir subtile-
 ment, ou d'emblée, des villes & des
 châteaux ennemis; ce qui ne se pas-
 soit pourtant pas sans des combats,
 souvent très-sanglans.

Je ne dissimulerai point que le roi
 de Navarre étoit fort mal servi. Son
 armée étoit presqu'également compo-
 sée de Catholiques & de Réformés;
 & il disoit quelquefois, qu'il avoit
 plus d'obligation aux premiers, parce
 qu'ils le servoient sans intérêt, & par
 un pur attachement à sa personne. Mais
 c'étoit ce mélange même qui nuisoit
 à ses affaires. Messieurs de Turenne,
 de Montgomery, de Guित्रy, de Lé-
 signan, de Favas, de Pardajllan, &
 autres principaux Protestans, avoient
 une aversion invincible pour Messieurs

Louis de
 Belais de
 signan.

de Lavardin, de Miossens, de Grammont, de Duras, de Sainte-Colombe, de Roquélaure, de Beholens, de Podins, & autres officiers catholiques. Elle se manifesta entr'autres occasions à mon sujet, dans une querelle que j'eus avec Frontenac. Cet officier m'ayant traité de jeune homme, ajouta avec mépris, que si on me tordoit le nez, il en sortiroit du lait; je lui répondis que je me trouvois assez fort pour lui tirer le sang du sien avec mon épée. Cette querelle éclata; & ce qu'il y eut de bien singulier, c'est que quoique mon agresseur fût Catholique, & moi Protestant, le vicomte de Turenne s'offrit à lui contre moi avec ses Réformés: ce que M. de Lavardin ayant sçu, il me fit offre de son secours, & de celui des Catholiques ses amis. Ce qui venoit de la haine que le vicomte avoit conçue contre moi, à l'occasion d'un démêlé survenu entre lui & Langoiran, où j'avois pris le parti de ce dernier auquel j'avois obligation. M. de Turenne prétendoit que Langoiran, devoit recevoir l'ordre de lui, comme de son général, par-tout où ils se trouveroient concou-

1576.

Henry
d'Albret,
baron, de
Miossens,

Henry de
la Tour, vi-
comte de
Turenne,
ensuite duc
de Bouil-
lon

576.

rir ensemble ; Langoiran , qui se croyoit d'aussi bonne maison que Turenne , se moqua de ses prétentions , & ajoutant quelques traits de railleries , il parla de M. de Turenne comme d'un bigot , qui n'avoit passé chez les Réformés , que parce que Bussy (86) l'avoit supplanté dans la faveur de Monsieur. Lorsque tout fut calmé , on me conseilla de rechercher le vicomte de Turenne , & j'y consentis ; mais il répondit si mal à mes avances , que je m'en tins-là , & nous demeurâmes plus froids qu'auparavant.

In Age-
ois , sur la
baronne.

De cette animosité de parti naissoit une opposition dans les conseils du roi de Navarre , qui fit échouer une partie de ses desseins , & en particulier celui sur Marmande. Lavardin l'ayant attaquée contre l'avis de La Noue , & même contre celui du roi , il fit avancer plusieurs gros , de cent arquebuziers chacun , pour s'emparer des che-

(86) Louis de Clermont , après , dans un ren-
mont de Bussy d'Am-
boise , fort renommé
pour sa bonne mine
& sa bravoure. Il fut
tué peu de tems
après , dans un ren-
dez-vous de galante-
rie avec la dame de
Montforeau , par le
mari aidé de ses do-
mestiques

ville. Il m'en donna un à connaître, avec lequel je vins me poster à deux cens pas de la place. J'y étois à-peine, que je fus assailli par un détachement des assiégés, trois fois supérieurs au mien. Je me retranchai & me défendis long-tems, à la faveur de quelques maisons, jusqu'à ce que le roi de Navarre, qui vit le danger auquel nous étions exposés, accourut, couvert d'une simple cuirasse, combattit tout le jour, & nous donna à tous le tems de nous saisir de ces postes. Mais cela nous servit peu, n'ayant pas assez de monde pour faire l'enceinte de la ville de tous côtés; & ce prince auroit eu le chagrin de ne s'être approché que pour lever honteusement le siège, si l'arrivée du maréchal de Biron, avec des propositions d'accommodement, ne lui eût fournie un prétexte honnête de retirer ses troupes.

On ne put convenir que d'une trêve, pendant laquelle le roi de Navarre alla en Béarn voir la princesse sa sœur, ou plutôt la jeune Ti-

1576.

ignonville (87), dont il étoit amoureux. Il me permit de l'accompagner. Je laissai mon équipage de guerre, & j'en pris un conforme au personnage que nous allions jouer. J'avois remis mon enseigne à M. de Lavardin, qui en gratifia le jeune Béthune mon cousin. Mes œconomies pendant trois ou quatre ans, jointes aux profits militaires, m'avoient fait un profit si considérable, que je me vis en état d'entretenir à ma solde plusieurs gentilshommes, avec lesquels je ne m'attachai plus qu'à la seule personne du roi. Comme je n'avois pas envie de décheoir de cet état, je mis un ordre si réglé dans mon domestique, & dans ma compagnie, que le roi de Navarré, attentif à la conduite de ses moindres officiers, m'avoua dans la suite que je devois la meilleure partie de l'estime dont il m'honora, à la sage œconomie qu'il avoit remarqué dans cet arrangement. Ma grande jeunesse étoit la

(87) Cette demoiselle étoit fille de madame de Tignonville, gouvernante de madame sœur du roi de Navarre; on l'appelloit ordinairement dans cette cour, Mademoiselle de Navarrogouvernante de madame: elle épousa dans la suite le baron de Pangeas.

seule chose qui pouvoit le rendre extraordinaire; mais j'ai senti de bonne heure de quelle utilité il est de mettre de l'ordre dans l'intérieur de sa maison. Cette disposition forme, à ce qu'il me semble, un préjugé avantageux, & pour l'homme de guerre & pour l'homme d'état.

Il ne fut question pendant tout le tems de notre séjour en Béarn, que de réjouissances & de galanterie. Le goût de Madame, sœur du roi, pour ces divertissemens, nous étoit d'une ressource inépuisable. J'appris auprès de cette princesse le métier de courtisan, dans lequel j'étois fort neuf. Elle eut la bonté de me mettre de toutes ses parties; & je me souviens qu'elle voulut bien m'apprendre elle-même le pas d'un ballet, qui fut exécuté avec beaucoup de magnificence.

Comme la trêve étoit prête d'expirer, le roi de Navarre apprit que la ville d'Eauze, soulevée par des mutins, avoit refusé de laisser entrer la garnison qu'il y envoyoit. Il nous ordonna de nous rendre, les armes cachées sous nos habits de chasse, dans un endroit de la campagne, où il nous

Ville de l'Armagnac.

1576.

attendoit lui-même. Il arriva aux portes de cette ville, avant qu'on eût pu être averti de sa marche, & y entra sans obstacle, à la tête de quinze ou seize qui le suivoient de plus près que le reste de la troupe : ce que les mutins ayant apperçu, ils crièrent qu'on abaissât promptement la herse, qui s'abattit en effet presque sur la croupe du cheval de Béthune & du mien, & nous sépara du gros qui demeura hors la ville. En même tems les rebelles sonnerent le tocsin, & s'étant armés en diligence, une troupe de cinquante soldats vint fondre sur nous. Nous distinguâmes parmi eux trois ou quatre voix qui crioient : « Tirez à cette » jupe d'écarlate, & à ce panache » blanc, car c'est le roi de Navarre ». Ce prince se tournant vers nous : » Mes » amis, dit-il, mes compagnons, c'est » ici qu'il faut montrer du courage & » de la résolution, car c'est de-là que » dépend notre salut ; que chacun » donc me suive, & fasse comme moi » sans tirer le coup de pistolet, qu'il » ne porte ». En achevant ces mots, il mit le pistolet à la main & marcha fièrement vers les mutins, qui ne purent

soutenir cet effort, & furent dissipés d'abord. Trois ou quatre autres pelotons semblables se présentèrent ensuite & furent enfoncés de même. Mais les ennemis s'étant rassemblés plus de deux cens, & nos forces diminuant, le danger devint extrême. Le roi se retira vers un portail qui facilitoit sa défense, & y tint ferme. Il eut la présence d'esprit d'ordonner à deux de nous de monter dans le clocher, pour faire signe à ceux des nôtres, qui étoient demeurés dans la campagne de se hâter & d'enfoncer la porte: ce qu'ils commencerent à faire avec d'autant moins de peine, qu'heureusement le pont n'avoit point été levé. Ceux des bourgeois qui étoient porté pour le roi, mais qui avoient été obligés de céder aux volontés des séditieux, voyant les soldats prêts à entrer dans la ville, attaquèrent de leur côté les mutins par derrière. Ils se défendirent bien, jusqu'à ce que la porte ayant été forcée, & la ville s'emplissant de soldats, ils alloient tous être passés au fil de l'épée, & la ville même abandonnée au pillage, si les principaux habitans, ayant leurs con-

1576. ~~_____~~ suls à leur tête, ne fussent venus se jeter aux pieds du roi, qui se laissa fléchir, & se contenta pour toute punition, de faire pendre quatre de ceux qui avoient tiré au panache blanc.

Ville du comté d'Armagnac. Le roi de Navarre (88) laissa Béthune gouverneur dans Eauze, & s'avança en diligence vers Mirande, sur l'avis qu'il reçut que Saint-Criq, gentilhomme catholique de son parti, s'en étoit emparé: mais que n'ayant pas assez de monde pour la garder, il avoit été obligé de se retirer dans une tour, où il étoit assiégé, & fort vivement pressé par les bourgeois, joints à la garnison de la place. En effet, quelque diligence que fît le roi, il ne pût prévenir le malheur de cet officier, qui venoit d'être forcé & brûlé avec toute sa troupe, lorsque le roi de Navarre se présenta devant Mirande. Les habitans qui vouloient le faire tomber dans le même piège, eurent soin de cacher ce qui étoit arrivé; & commencèrent à sonner les fanfares, comme eut pu faire Saint-Criq, pour témoigner sa joie du secours

(88) Voyez toutes militaires dans d'Au-
ces petites expéditions | bigné, l. 3. tom. 2.

qu'on lui amenoit. Un soldat huguenot de la ville vit le danger dans lequel le roi de Navarre alloit se précipiter, & où nous aurions tous péri infailliblement avec lui, vû la trop grande disproportion des forces. Il passa par-dessus la muraille, & vint nous avertir de l'embûche qu'on nous dressoit; après quoi le roi ne songea plus qu'à faire retraite. Comme il s'étoit extrêmement avancé, les habitans de Mirande, qui s'apperçurent dans le moment que leur dessein avoit été éventé, sortirent & l'attaquerent dans sa retraite. Nous nous trouvâmes, le jeune Béthune & moi engagés si avant, que nous fûmes enveloppés. Nous nous battîmes en désespérés, qui veulent du moins vendre chèrement leur vie; mais il auroit fallu succomber, l'extrême lassitude nous permettant à peine de soutenir nos armes. Heureusement pour nous, Lésignan & Béthune l'aîné, envoyés par le roi de Navarre à notre secours, firent une charge si rude, que nos attaquans plièrent, & nous donnerent moyen de nous retirer. Le sieur d'Yvetot, gentilhomme Normand, & La - Trape,

1576.

mon valet de chambre, me furent d'un grand secours en cette occasion. Le roi de Navarre voyant le jour baisser, fit cesser le combat, & se retira à Jégun, où deux jours après, les troupes royales, ayant à leur tête l'amiral de Villars, parurent en armes attirées par le bruit de l'attaque de Mirande. Il y auroit eu de la témérité à les attaquer. Nous nous tinmes renfermés, & nous tâchames seulement de les engager à entreprendre de nous forcer, ce qu'ils n'osèrent tenter. Les deux armées furent en présence jusqu'à la nuit. Un combat singulier de six contre six fut proposé entre Messieurs de Lavardin & de la Devèze : mais comme nous disputions à qui le sort tomberoit, le roi d'un côté, & le marquis de Villars de l'autre, vinrent faire retirer leurs troupes à l'entrée de la nuit.

Dans le
comté
d'Arma-
gnac.

Beaumont
de Loma-
gne, en Ar-
magnac.

Quelque tems après, le roi de Navarre, allant de Leictoure à Montauban, ordonna au comte de Meilles & à moi, de donner avec vingt-cinq chevaux sur un gros d'arquebusiers, que les habitans de Beaumont avoient posté dans les vignes & les

chemins creux, sur notre passage. Nous les menâmes battant jusqu'aux portes de la ville, d'où il sortit environ cent soldats à leur secours, dont une partie demeura sur la place, & l'autre se noya dans les fossés. Le roi qui vit que le rempart commençoit à se couvrir de soldats, ne jugea pas à-propos d'aller plus avant, & continua sa route. A son retour, il voulut éviter de passer sous cette ville, & prit plus bas, par un endroit, qu'on nomme, si je m'en souviens, Saint-Nicolas (89) près le Mas-de-Verdun. Nous en étions à peine éloignés d'une lieue, que nous entendîmes un bruit de tambours, & que nous découvrîmes un parti de trois cens arquebusiers, qui marchaient assez mal en ordre sous cinq enseignes. On tint conseil; les uns opinoient, que sans avoir égard à la supériorité des ennemis, nous les attaquassions; & les autres en dissuadoient. Le roi de Navarre n'ayant envie que de les tâter, fit avancer cinquante chevaux; & pendant ce tems-

(89) Saint-Nicolas Garnier, villes de
de la Grave: le Mas-l'Armagnac,
de Verdun, ou Mas-

1576.

là il nous rangea sur une ligne, ayant derrière nous nos domestiques : ce qui présenta aux ennemis un front qui leur cacha notre petit nombre. La blancheur éclatante de nos armes leur en imposa : ils s'enfuirent à travers les huissons, où nous les poursuivîmes jusqu'à ce que rencontrant une église, ils s'y barricaderent.

Cette église étoit grande, solidement bâtie, & pourvue de vivres, parce qu'elle étoit la retraite ordinaire des payfans, & il y en avoit un grand nombre en ce moment. Le roi de Navarre entreprit de les y forcer, & envoya chercher des soldats & des travailleurs à Montauban, Leictoure & autres villes voisines ; se doutant bien que Beaumont, Mirande, & les autres villes du parti catholique enverroient de leur côté au plutôt un puissant secours aux assiégés, si on leur en donnoit le tems. En attendant nous nous mîmes tous à sapper cette église, aidés de nos valets. La partie du chœur me tomba en partage. En douze heures j'y fis une ouverture, quoique le mur fût fort épais, & d'une pierre extrêmement

mement dure. Ensuite, par le moyen d'un échafaud élevé à la hauteur du trou, je fis jeter dans l'église quantité de grenades. Les assiégés manquoient d'eau, & paîtrissoient leur farine avec du vin; & ce qui les incommodoit encore davantage, c'est qu'ils n'avoient ni chirurgiens, ni linges, ni remèdes pour les blessures que faisoient les grenades qu'on commença à leur jeter de toutes parts. Ils capitulerent donc voyant un puissant renfort qui arrivoit de Montauban au roi de Navarre. Ce prince s'étoit contenté d'ordonner qu'on pendît sept ou huit des plus mutins; mais il fut obligé de les abandonner tous à la fureur des habitans de Montauban, qui venoient les arracher jusqu'entre nos bras, & les poignardoient sans miséricorde. On connut le motif dont ils étoient animés, aux reproches qu'ils firent à ces scélérats, d'avoir fait servir à la débauche la plus outrée six femmes & filles qu'ils avoient enlevées, & de les avoir ensuite fait mourir, en les remplissant de poudre à canon, à laquelle ils mitent le feu; horri-

1577. ble excès de brutalité & de cruauté!

Les états qui se tenoient alors à Blois, députerent vers le roi de Navarre l'archevêque de Vienne (90), M. le duc de Montpensier & Richelieu, que ce prince m'envoya avec Béthune recevoir jusqu'à Bergerac. Ils étoient chargés d'exhorter le roi de Navarre à embrasser la religion catholique, que les états avoient déclaré devoir être maintenue seule dans le royaume. Cette entrevue, qui avoit produit une suspension d'armes, n'ayant point eu d'autre effet, les députés s'en retournèrent, & les hostilités recommencèrent.

Castel-Jaloux, ou
Castel-Ge-
loux, près
d'Auch. L'amiral de (91) Villars fit quelques tentatives sur Castel-Jaloux, &

(90) Les trois députés envoyés par les états au roi de Navarre, sont Pierre de Villars, archevêque de Vienne, pour le clergé, André de Bourbon, sieur de Rubempré, pour la noblesse, Menager, général des finances de Touraine, pour le tiers-état. Il y a donc faute ici. Consultez *De Thou, d'Aubigné, &c.* de la tenue des états de Blois dans *Mathieu, Tom. 1. liv. 7. p. 438.* & surtout dans les *Mémoires de Nevers, Tom. 1. pag. 166. & suiv.*

(91) Honorat de Savoye, marquis de Villars : quoiqu'il eût été fait amiral par le roi, du vivant de l'amiral de Coligny, il n'eut véritablement cette charge qu'après sa mort.

sur Nérac; mais il trouva par-tout le 1577.
 roi de Navarre, qui déconcerta ses En Guyen-
 desseins. Ce prince s'exposoit comme ne capita-
 le moindre soldat, & fit devant Né- le du duché
 rac un coup d'une extrême hardiesse, d'Albret.
 lorsqu'un gros de cavalerie s'étant
 détaché pour venir le surprendre, il
 le repoussa presque seul. Nos prié-
 res ne furent point capables de l'en-
 gager à prendre plus de soin de sa vie;
 & son exemple nous animoit à notre
 tour, de manière que nous nous avan-
 çames cette même journée douze ou
 quinze, pour faire le coup de pisto-
 let, jusqu'à la portée de l'armée ca-
 tholique. Le roi qui le remarqua,
 dit à Béthune. » Allez à votre cousin
 » le baron de Rosny, il est étourdi Les uns et
 » comme un hanneton, retirez-le de Tous les uns
 » là, & les autres aussi; car l'ennemi mortal
 » nous voyant retirer, leur fera sans
 » doute une si rude charge, qu'ils se-
 » ront tous pris ou tués. » j'obéis à l'or-
 dre; & ce prince qui vit mon cheval blef-
 fé à l'épaule, me reprocha ma témérité,
 avec une colere qui n'avoit rien que
 d'obligeant. Il se proposa encore cette
 journée un combat de quatre contre
 quatre; mais il n'eut point lieu, l'amiral

577. ayant fait donner le signal de la retraite.

Le coup le plus important pour le roi eût été sans doute d'empêcher la prise de Brouage, assiégée par le duc de Mayenne (92). Il s'y achemina, laissant le vicomte de Turenne pour ramener ses troupes; mais outre que celui-ci ne put arriver assez promptement pour secourir cette ville, l'entrevue du roi de Navarre avec le prince de Condé à Pons, ayant achevé d'aigrir leur esprit, au point que le prince de Condé voulut se battre avec le vicomte de Turenne, qu'il accusoit d'être la cause de cette mésintelligence, le bien public souffrit de cette désunion. Le prince de Condé se sépara bien-tôt ouvertement du roi de Navarre.

Ville & Port en Saintonge.

En Saintonge.

La paix, qui suivit des événemens si peu favorables aux Réformés, fut uniquement l'ouvrage de Henry III. qui voulut donner cette mortification aux Guises. La guerre ne convenoit plus, ni à son inclination qui le portoit tout entier vers un genre

(92) Charles de Lorraine, duc de Mayenne, François de Lorraine, duc de Guise; il fut le second fils de général de la ligue.

de vie singulièrement varié (93) de devotion & de volupté, ni à ses desseins, qui tendoient tous à abaisser les princes de Lorraine, devenus trop puissans par la ligue. Quoique cette paix (94) ne fût pas aussi favorable aux Huguenots que celle de Monsieur, ils furent plus fidèles à en observer les clauses que les Catholiques, qui se saisirent en pleine paix d'Agen & de Villeneuve, dont il fut impossible de se faire rendre justice

Villeneuve
en Agenois
sur le Lot.

(93) Il n'y a rien, si religion prétendue réformée défendu à dix lieues autour de Paris; les cimetières ne fasse pour être moi- des Calvinistes ôtés ne, ni que je n'aye fait dans cette ville; la moi pour ne l'être liberté des mariages point. Il eut jusqu'à révoquée; les cham- cent cinquante valets bres mi-parties suppri- de la chambre, Mini- mées à Paris, Rouen.

116, entre le roi de Navarre & le maré observé ni d'une ni d'autre part; les C-

1577. L'effet d'une paix si mal observée fut une inaction pleine de soupçons, qui ressembloit bien plus à une longue suspension d'armes, qu'à une véritable paix. Ainsi se passa le reste de cette année, & une partie de la suivante.

Soit que la reine mère voulût travailler efficacement à pacifier l'état, ou qu'elle eût des desseins cachés qui l'obligeoient de rechercher le roi de Navarre, elle quitta Paris avec toute sa cour; & faisant le tour des provinces, elle s'aboucha avec ce prince à la Réolles & à Auch; & passa même un assez long-tems avec lui à plusieurs reprises, soit à Nérac (95) à Coutras, au Fleix,

Fleix en
Péigord.

(95) » Il y eut, dit-
» le Grain, à Nérac » dre en cette confé-
» conférence entr'elle » rence, en laquelle il
» & le roi de Navarre » y eut entr'eux plu-
» son gendre, en la- » sieurs propos gail-
» quelle quelques ar- » lards. La reine
» ticles furent éclair- » mere, dit-il encore
» cis, & non pas tous, » ailleurs, lui fit une
» car la bonne dame » infinité de caresses
» vouloit toujours te- » (à Saint Bris) jus-
» nir son geneft d'Es- » qu'à le chatouiller *tuke*
» pagne par la bride » par les côtés. Lui
» tant qu'elle pour- » s'avisant du dessein
» roit, néanmoins elle » de cette dame, qui
» careffa fort ce gen- » étoit de tâter s'il
» étoit couvert, tire

soit en d'autres endroits ; car l'année 1578 & une partie de 1579 se consumèrent en allées & venues , & en plaintes réciproques sur l'inexécution des traités , qu'on enfreignoit de part & d'autre sans beaucoup de scrupule. Le mélange de deux cours , qui ne cédoient en rien l'une à l'autre du côté de la galanterie , produisit l'effet qu'on devoit en attendre. On se livra aux plaisirs , aux festins , ballets & fêtes galantes : mais pendant que l'amour étoit devenu l'affaire la plus sérieuse de tous les courtisans , Catherine ne s'occupoit que de sa politique. Pour cette fois elle ne réussit point. Elle réconcilia à la vérité le roi de Navarre avec sa femme ,

« les boutons de son pourpoint , & lui montrant sa poitrine nue. Voyez, dit-il , madame , je ne sers personne à couvert. Et comme elle le conjura de ne plus faire la cour aux maires de la Rochelle, disant que c'étoit faire tort à sa grandeur, de se soumettre ainsi à

une populace , de laquelle il pouvoit être souvent éconduit : J'y fais, ce dit-il , ce que je veux, parce que je n'y veux rien que ce que je dois. *B. le Grain, Dec. de Henry le Grand, liv. 3. & 4. Henri IV. y devoit être amoureux des demoiselles d'Agelle & Folseuse.*

1578. alors très-mécontente des procédés du roi Henri III. son frere à son égard ; mais elle ne put , ni ramener ce prince à Paris , ni le porter par aucun motif à lui remettre les places de sûreté : ce qui étoit son grand objet. De cette bigarrure de politique & de galanterie, il y auroit de quoi grossir considérablement ces mémoires , mais j'avoue qu'à l'égard du premier de ces deux articles , ma jeunesse & d'autres soins plus conformes à mon âge , ne me permirent pas d'y entrer. Pour la galanterie , outre que j'en ai perdu le souvenir , il me semble que ce détail frivole d'intrigues , figureroit assez malici. Envie de plaire & de supplanter , voilà au fond à quoi tout se réduit. Je n'omettraipasdemêmequelquesaventures qui ont rapport à la guerre.

La reine mere auroit pu convenir avec le roi de Navarre d'une trêve , qui auroit eu lieu par tout le royaumê , jusqu'à ce qu'elle se fût séparée de ce prince. Mais soit qu'à la faveur de la guerre elle crût qu'il lui feroit facile de se saisir par surprise & par artifice de plusieurs villes , ou qu'elle trouvât cette voie plus propre

pour parvenir à ses fins, elle n'étoit pas fâchée qu'on oubliât de part & d'autre qu'on étoit en paix, & qu'on traitât ensemble sur le pied de guerre. On étoit seulement demeuré d'accord, qu'il y auroit trêve par tout où seroit la cour; & les limites ne s'étendoient pas plus loin ordinairement qu'à une lieue & demie ou deux lieues de l'endroit où la reine & les princes faisoient leur résidence: ce qui faisoit un contraste tout-à-fait nouveau. Ici on se combloit de politesses, & on se parloit avec la dernière familiarité. Se rencontroit-on hors de-là, on se battoit à outrance. Les deux cours étant à Auch, un jour qu'il se donnoit un bal, on vint donner avis au roi de Navarre que le gouverneur de la Réole, qui étoit un vieux gentilhomme, jusque-là zélé Huguenot, emporté par son amour pour une des filles de la reine mere, avoit trahi son devoir, & livré sa place aux Catholiques. Le roi de Navarre, qui ne voulut pas différer plus longtems à s'en venger, me fit avertir secrètement avec trois ou quatre autres de sortir de la salle du bal, & de le

Sur la Garonne, en Basadois.
Nommé Ullac.

1578. joindre dans la campagne, les armes cachées à l'ordinaire sous les habits de chasse. Nous mîmes de la partie le plus de gens que nous pûmes, prenant bien garde cependant que le bal ne s'en trouvât pas dérangé ; & nous nous rendîmes près du roi, avec lequel nous marchâmes toute la nuit, & arrivâmes le matin à portes ouvertes à Fleurance, dont nous nous faîmes sans aucun obstacle. La reine mere, qui auroit juré que le roi de Navarre avoit couché à Auch, fut bien surprise le lendemain matin en apprenant cette expédition, & prit le parti d'en rire la première. » Je vois » bien, dit-elle, que c'est la revanche » de La-Réole, & que le roi de Na- » varre a voulu faire chou pour chou : » « mais le mien est mieux pommé. »

Il arriva depuis une aventure toute pareille, la cour étant à Coutras.

Le roi de Navarre ayant résolu de se saisir de Saint-Emilion, nous en voya passer la nuit à Sainte-Foi qui n'étoit point compris dans la trêve, d'où nous marchâmes vers Saint-Emilion, avec un pétard en forme de saucisson, que nous attachâmes par

La Guyenne, proche Libourne. Sur la Dordogne, en Agenois.

deux embrasures à une grosse tour. Le fracas de cette machine fut si grand, que le bruit s'en fit entendre jusqu'à Coutras. La tour fut entr'ouverte, de manière qu'elle donnoit passage à deux hommes de front, & la ville fut prise par ce moyen. La reine mere se fâcha, & dit hautement qu'elle ne pouvoit regarder ce coup que comme une insulte méditée, Saint-Emilion étant dans les bornes de la trêve. La distance de Coutras à cette ville étoit telle qu'elle rendoit le cas douteux : mais le roi de Navarre, qui sçavoit que peu de jours auparavant, les bourgeois de Saint-Emilion avoient dépouillé un marchand de la Religion, que Catherine avoit déclaré de bonne prise, ne fit que rappeler ce fait, & on ne parla plus de rien. Souvent il arrivoit que les deux cours se séparoient, lorsqu'il s'étoit passé quelque chose qui donnoit à l'une des deux un sujet un peu fort de mécontentement ; mais on se rapprochoit bientôt par l'intérêt des plaisirs qui sans cela auroient languï. Le roi de Navarre mena la cour de la reine mere dans la province

1579.

de Foix , où entr'autres divertissemens , il voulut lui donner celui de la chasse aux ours. On en fit peur aux dames , & leur délicatesse ne s'accommoda pas de ce spectacle. En effet il y eut tel de ces animaux , qui démembra des chevaux , d'autres qui forcerent jusqu'à dix suisses & dix fusiliers. Un dernier blessé de plusieurs coups , & accullé sur le haut d'une roche , se précipita avec sept ou huit chasseurs qu'il tenoit embrassés , & les écrasa.

Enfin la reine mere se sépara du roi de Navarre , & continuant sa route par le Languedoc , la Provence & le Dauphiné , où elle vit le duc de Savoye , elle revint à Paris , laissant tout sur le même pied qu'elle l'avoit trouvé ; je veux dire , d'une paix qui ne fit qu'augmenter encore la défiance & les soupçons. Mais ce qu'elle n'oublia pas , fut de débaucher au roi de Navarre une partie de ses officiers catholiques. Lavaradin , Grammont (96) , & Duras furent de ce nombre. Un autre fruit

(96) Philibert de Grammont : Jean de Duresfort.

de sa présence fut d'avoir si parfaitement brouillé M. le prince avec le vicomte de Turenne, qu'il le fit appeller en duel. Turenne ne se trouva sur le pré, qu'après avoir fait toutes les soumissions qu'il devoit à la qualité de ce prince. Ce combat n'eut rien de funeste. Le vicomte de Turenne reçut plusieurs coups dans un second, qui lui fut proposé par Duras (97) & Rosan. On dit dans

2579.

vicomte de Turenne, les Duras. Le Maré-
chal de Damville, ap-
& Jean de Gontaut de pellé maréchal de
Biron baron de Sal-
gnac son second, à Montmorency, de-
puis la mort de son
Agnac sur la place du Gravier. Quoique les
deux freres fussent oncle, arrivée en ce
tems-là, consulté sur
maillés ils eurent de cette action, décida
désavantage; le vi- avec plusieurs autres,
comte permit à Rosan que sans plus exposer
de se relever, & Sal- sa vie, toutes les voies
gnac à Duras de chan de se venger étoient
et d'écouter Duras

qu'un de ces
& le laissèrent sur sa vie par Marsolier.
la place percé de De-Thou. Brantome
vingt-deux coups, dans le dixième tome
donc pourtant il ne de ses mémoires, tou-

1579. ce tems-là, qu'ils n'avoient obligation de l'avantage qu'ils avoient eu en cette occasion sur Turenne, qu'à une finesse peu permise.

Après le départ de la reine-mere, la cour de Navarre vint à Montauban, & de là à Nérac où l'on demeura quelque tems dans l'incertitude, s'il n'étoit pas plus à propos de recommencer tout de bon la guerre. Cette cour n'étant pas moins voluptueuse que celle de France, il ne fut encore question que de plaisirs & de galanterie.

On ne balançoit plus à reprendre les

1580. armes, si-tôt qu'on eut appris que les Catholiques s'étoient emparés par sur-

Ville du
Quercy sur
les confins
de l'Auver-
gne.

prise de la ville de Figéac, & tenoient le château assiégé. Le vicomte de Turenne, que le roi de Navarre chargea de faire lever le siège, me dit en parlant : « Monsieur, hé bien, ferez-vous des nôtres ? Oui, monsieur, lui répondis-je, je ferai toujours des vôtres, quand ce sera pour le service du

chant les Duels p. 114. | d'être rapporté, vû la
paroît douter que ce | réputation d'honneur
duel se soit passé de la | & de valeur où étoient
maniere dont il vient | les deux freres.

« roi, & en tout tems, quand vous
 « m'aimerez. » Les Catholiques sur-
 pris de la diligence des Réformés,
 abandonnerent Figéac. Les armes
 ayant été reprises de la part des Hugue-
 nots, ils firent plus de quarante entre-
 prises, dont trois (98) seulement réus-
 sirent; celles sur la Fère en Picardie,
 sur Montagu en Poitou, & sur Cahors.
 Je ne parlerai que de cette dernière,
 parce que c'est la seule à laquelle j'as-
 sistai; & de toutes les attaques de villes
 par le pétard & la sappe, il n'y en a
 point de si remarquable.

Cahors est une ville fort peuplée, Larivière
 vaste & environnée d'eau par trois cô- de Lot en
 tés. Nesins (99) en étoit gouverneur, arrole les
 & avoit à ses ordres plus de deux mille
 hommes, outre cent cavaliers bien
 montés, & la bourgeoisie qu'il faisoit
 tenir sous les armes. Il étoit sur ses
 gardes, comme un homme qui s'attend
 à être attaqué: ce qu'on reconnut par

(98) Voyez toutes les pages. On croit que s'il
 eût été plus tôt, on eût pu le faire.

Il est parlé au coin-joint du commencement de ce li-
 vre maître de la place.

1580.

un billet trouvé dans sa cassette, sur lequel il avoit mis de sa main ce peu de mots : *Nargue pour les Huguenots*. Le roi de Navarre, dont la petite armée étoit encore affoiblie par l'absence de Chouppes, & qui n'avoit pu s'ouvrir un passage par le pétard & la sappe, ne désespéra pas d'emporter cette ville. Il renforça sa troupe de tout ce qu'il trouva de gens de guerre dans Montauban, Négrepelisse, Saint Antonin, Cajare & Senevieres : ce qui ne lui donna en tout qu'environ quinze cens hommes avec lesquels il sortit de Montauban, & arriva à minuit à un quart de lieue de Cahors. Il nous fit arrêter dans un plan de noyers, où couloit une fontaine dont l'eau servit à nous désaltérer. Nous étions dans le mois de Juin, il faisoit un fort grand chaud & un tonnerre violent, mais sans pluie. Ce fut en cet endroit que le roi de Navarre disposa l'ordre de la marche, & de toute l'attaque. Deux pétardiers du vicomte de Gourdon, principal auteur de l'entreprise, secondés de dix soldats des plus déterminés des gardes du prince, marcherent avant nous, comme devant :

Villes de
Quercy.

N... de
Terride,
vicomte de
Gourdon.

nous ouvrir un passage dans la ville. 1580.

Ils étoient suivis de près par vingt autres fantassins, & trente cavaliers aussi des gardes du roi, conduits par Saint-Martin leur capitaine, quarante gentilshommes commandés par Ro-
 quelaure, & soixante soldats de la garde composèrent un autre corps, & marcherent ensuite : j'étois de cette brigade. Le roi de Navarre à la tête de deux cens hommes partagés en quatre bandes, venoit après nous. Le reste de sa petite armée, qui composoit un gros de mille à douze cens arquebusiers, en six pelotons, fermoit la marche.

Charles
le Clerc de
Saint-Mar-
tin, il y fut
tué.
Antoine
de Roque-
laure.

Il y avoit trois portes à forcer qu'on se hâta de renverser avec le pétard, après lequel on employoit la hache : les ouvertures se trouvant si étroites, que les premiers qui y entre-
 rent ne purent le faire qu'en ram-
 pant sur le ventre. Au bruit du pétard, quarante hommes armés, & environ deux cens arquebusiers presque nus, accoururent pour disputer l'entrée, pendant que les cloches sonnant l'a-
 larme, avertissoient tout le monde de se mettre en défense. En un moment les maisons furent couvertes de gens,

1580.

qui renversoient de grosses pièces de bois, les tuiles & les pierres, avec des cris redoublés de *charge, tue* : nous comprîmes qu'on s'étoit disposé de longue main à nous bien recevoir. Il fallut donc dès l'abord essuyer un choc qui dura plus d'un quart d'heure, & ne fut pas le moins terrible. J'y fus renversé par terre, d'une grosse pierre qui fut jettée par une fenêtre ; & je me relevai à l'aide du sieur de la Bertichere & de la Trape. Nous avancions fort peu, parce qu'en la place des pelotons que nous mettions hors de combat, il en succédoit d'autres frais dans le même moment ; en sorte qu'avant que d'avoir pu gagner la grande place, nous avions déjà livré plus de douze combats. Mes cuissarts s'étant détachés de la mêlée, je fus blessé à la cuisse gauche. Arrivés à la place, nous trouvâmes des barricades, qu'il fallut renverser avec une peine infinie, & exposés aux décharges continuelles de l'artillerie qu'on avoit mise en batterie. Le roi ne cessa point d'être à la tête pendant toutes ces attaques. Il y rompit deux peruisannes, & ses armes y furent mar-

quées de plusieurs coups de feu & de main. Nous en avions déjà assez fait pour une belle victoire, mais à voir tout ce qui restoit à faire, on pouvoit dire que nous n'avions pas encore commencé. La ville étant d'une fort grande enceinte, & pleine d'un si grand nombre de soldats, qu'en comparaison d'eux nous n'étions qu'une poignée, à chaque cartefour, c'étoit un combat à essuyer, à chaque maison de pierre, une escalade à faire; le terrain étoit si bien défendu que le roi de Navarre ayant sans cesse besoin de tout son monde, nous n'avions pas le tems de respirer.

On aura de la peine à croire qu'il se passa cinq jours & cinq nuits entières dans ce violent exercice. Pendant tout ce tems-là aucun de nous n'osa ni quitter ses armes pour un seul instant, ni s'écarter ni prendre de nourriture que les armes à la main, ni goûter aucun repos, si ce n'est en s'appuyant tout debout contre les boutiques pour quelques momens. A la fatigue, à l'épuisement, au poids des armes, & à l'excessive chaleur, se joignoient les blessures, qui achevoient de nous ôter

1580.

ce qui nous restoit de forces. Il n'y avoit personne qui n'eût les pieds si écorchés & si pleins de sang, qu'il nous étoit impossible de nous soutenir. Les bourgeois qui ne souffroient aucune de nos incommodités, & qui s'appercevoient de plus en plus de notre petit nombre, loin de parler de se rendre, ne songeoient qu'à faire durer le combat jusqu'à l'arrivée d'un secours, qu'on leur disoit être fort proche. Ils pouffoient de grands cris, & s'animoient par notre opiniâtreté. Quelque peu qu'ils se défendissent ils en faisoient toujours assez pour nous obliger à nous tenir sur nos gardes, ce qui étoit achever de nous accabler. Dans cette extrémité, les principaux officiers s'approcherent du roi, & lui conseillèrent de rassembler le plus qu'il pourroit de gens autour de sa personne, & de s'ouvrir une retraite. Ils redoublèrent leurs instances, sur le bruit qui se répandit, & qui étoit vrai, que le secours attendu par les habitans venoit d'arriver du côté de la Barre, & qu'il feroit dans la ville si-tôt qu'il auroit eu le tems de percer le mur. Mais ce brave prince que rien ne pouvoit ab-

battre , ni faire trembler , surmontant la douleur qu'il ressentoit de ses blessures , se tourna vers eux avec un visage riant , & un air d'assurance qui en inspiroit aux plus foibles , & se contenta de leur répondre : » Il est dit là-haut ce qui doit être fait de moi » en cette occasion. Souvenez-vous » que ma retraite hors de cette ville , » sans l'avoir assurée au parti , sera la , » retraite de ma vie hors de ce corps. » Il y va trop de mon honneur d'en » user autrement , ainsi qu'on ne me » parle plus que de combattre , de » vaincre ou de mourir. «

Ranimés par les paroles & l'exemple d'un si brave chef , nous recommençâmes à faire de nouveaux efforts ; mais il y a toute apparence que nous aurions tous succombé enfin , sans l'arrivée de Chouppes , que le roi avoit eu la précaution de mander avant l'attaque. Il apprit le danger du roi , & il se fit un passage dans la ville avec cinq ou six cens arquebusiers & cent chevaux , en marchant sur le ventre aux ennemis qui voulurent lui boucher le passage. Si-tôt qu'il se fut joint à nous , nous marchâmes ensemble vers la Barro ,

Pierre de
Chouppes.

1580.

par où le secours ennemi s'efforçoit d'entrer. Tout ce quartier qui tenoit encore, fut forcé, & quand nous nous fûmes rendus maîtres des tours & des parapets, il ne nous fut pas difficile d'obliger les ennemis du dehors à abandonner leur entreprise, & à se retirer : après quoi les habitans ne se trouvant pas les plus forts, ils mirent les armes bas. La ville fut entièrement pillée, ma bonne fortune fit tomber entre mes mains une petite boîte de fer, où je trouvai quatre mille écus en or. Dans le détail d'une action si chaude, si longue & si glorieuse au jeune prince (100) qui la conduisoit, je suis obligé de supprimer quantité de circonstances & d'actions particulieres, soit du roi, soit de ses officiers, qui paroïtroient presque des fables.

Le roi de Navarre s'en retourna à Montauban, après avoir laissé Ca-

(100) D'autres historiens conviennent que cette attaque dura cinq jours entiers, & que Henri IV. y eut un grand nombre de Soldats blessés, & soixante-dix seulement de tués. M. de Thou la rapporte un peu différemment : mais nos mémoires sont plus croyables sur ce fait.

brière (101) gouverneur de Cahors. 1580.

Il défit encore deux ou trois troupes de l'armée du maréchal de Biron, qui fut obligé de la tenir enfermée dans Marmande. Pour en être plus à portée le roi de Navarre vint loger à Tonneins, d'où s'ensuivit une infinité de petites attaques. Les soldats du maréchal de Biron faisant tous les jours des courses sur le pays ennemi, Henri fit un jour avancer Lésignan à la tête de vingt-cinq gentils-hommes des mieux montés, du nombre desquels j'étois, jusqu'aux portes de Marmande, comme pour faire un défi: ce qui n'étoit que trop ordinaire. Il nous fit suivre par cent arquebusiers, qui mirent ventre à terre sur le bord d'un ruisseau, à quelque distance de nous; & il se tint lui-même caché dans un petit bois un peu éloigné, avec trois cens chevaux, les deux compagnies de ses gardes. Notre ordre étoit de faire simplement le coup de pistolet, de chercher à prendre quelques soldats que nous trouverions hors des murs, & de nous retirer vers le gros d'arque-

En Agé-
nois, sur la
Garonne.

(101) Consultez d'Aubigné, *rom.* 2. pag. 4.
sur ces expéditions.

1580.

busiers, d'abord qu'on commenceroit à nous poursuivre, ce que nous exécutâmes aussi-tôt que nous eûmes vû cent chevaux sortir de la place pour venir à nous, quoique ces cavaliers nous criaissent d'une maniere assez insultante de les attendre. Un officier de notre troupe, nommé Quasy, qui s'entendit défier nommément, ne put s'empêcher de tourner bride vers celui qui lui faisoit ce défi, le renversa mort, y perdit lui-même son cheval, & regagnoit le gros de sa brigade à pied, lorsqu'il fut attaqué par le parti ennemi entier, irrités de la mort de leur camarade. Nous marchâmes à son secours, & il y eut bientôt une mêlée des plus chaudes, pendant laquelle un de nos valets saisi de frayeur s'enfuit, & porta l'alarme au roi de Navarre, en lui disant, que nous & les arquebusiers avions été tous passés au fil de l'épée : ce qui étoit sans aucun fondement. Au contraire, après quelques momens de combat, les ennemis ayant apperçu les arquebusiers, qui sortoient de leur embuscade pour venir nous seconder, craignirent quelque surprise; & croyant
que

que toute l'armée leur alloit tomber sur le corps, ils se retirèrent dans la ville. On eut bien de la peine à arrêter le courage d'Henri, qui vouloit fondre sur l'armée ennemie pour nous venger & périr glorieusement. Mais on lui fit de si fortes instances de se retirer, qu'il prit enfin ce parti à regret. Son étonnement fut grand lorsqu'il nous vit revenir, & sa douleur le fut encore davantage d'avoir ajouté soi à des conseillers trop timides, surtout lorsqu'il vit Lésignan se plaindre avec beaucoup d'aigreur, d'avoir été abandonné en cette occasion. Pour moi j'y perdis un cheval qui fut tué sous moi.

Des nouvelles bien plus fâcheuses ajoutèrent beaucoup au chagrin du roi de Navarre. Le prince de Condé, non content de lui avoir débanché une partie de ses troupes, & de s'être séparé de son parti d'une manière éclatante, avoit attiré dans le sien quelques villes du Dauphiné & du Languedoc, qu'il ôtoit à Henri pour s'en composer une souveraineté. Il avoit engagé au prince Casimir, Aiguemortes & Pécais, pour

Villes
Languedoc.

1580. promettoit. Et en dernier lieu il venoit de s'emparer de la Fere (102) en Picardie, dont la perte ne pouvoit être regardée du roi de Navarre d'un œil indifférent. Ce prince dont l'armée étoit déjà si inférieure à celle des Catholiques, fut encore obligé de la démembrer. Il fit partir le vicomte de Turenne qui déconcerta tous les projets du prince de Condé : pour lui, il ne put plus tenir la campagne devant le maréchal de Biron, & il se renferma dans Nérac, où étoient les dames & toute la cour de Navarre, toujours brillante malgré le mauvais état des affaires du roi.

Cette retraite donna encore une autre face à cette guerre. Sans qu'on pût l'appeller guerre de campagne, ni de siège, elle étoit l'une & l'autre ensemble. Biron jugeant que le siège de cette place étoit une entreprise au-dessus de ses forces, ne cherchoit qu'à y jeter l'alarme en tenant

(102) Elle fut reprise par le prince de Condé, par le maréchal de Matignon. On trouve dans les mémoires de la ligue, une lettre de la reine Catherine au prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la cour.

ses troupes aux environs ; & le roi de Navarre bloqué dans cette ville , ne laissoit pas de se répandre de tems en tems dans la campagne. Les portes de la ville ayant été fermées par son ordre , sa cavalerie lui devint inutile ; & notre seule ressource fut de nous attrouper , & de faire des sorties par les guichets qu'on tenoit ouverts , pour aller attaquer des détachemens séparés de l'armée des royalistes , quelquefois à la barbe de l'armée entière. Je repris mon premier métier de fantassin , & me mêlant avec le reste des officiers , je me trouvai à plusieurs de ces bravades , dans lesquelles il n'y a ni honneur ni gloire à acquérir : aussi étoient-elles sévèrement condamnées par le roi de Navarre. On lui vint dire un jour que je venois d'être blessé & pris par un parti ennemi. Malgré sa colère , il fit partir Deschamps & Dominge pour me dégager , s'il en étoit tems encore ; & il me défendit expressément de sortir de la ville sans son ordre , en me donnant les noms de téméraire & de présomptueux , que j'avoue que je ne méritois que

1580. trop; car il y a de la folie & de l'ex-
travagance à se précipiter dans un
danger dont on ne peut sortir que
par miracle. Le maréchal de Biron
fit démonstration d'assiéger Nérac;
mais tout se réduisit à quelques coups
de main, dont les dames furent quel-
que fois spectatrices de dessus les rem-
parts, où le général ennemi, sans
respect pour elles, fit tirer cinq ou six
volées de canon (103) à coup perdu.

Dans le
pays de
Foix, Le roi de Navarre ne laissa pas
pourtant de se saisir de Monfégur.
Le capitaine Milon enferma cinq
cens livres de poudre dans une fau-
cisse, qu'il trouva moyen d'introduire
dans un égout qui aboutissoit au fossé
de la place, entre les deux principales
portes. Le bout de la faucisse par le-
quel on devoit mettre le feu, demeura
caché dans les herbes. Tout étant dis-
posé pour faire jouer cette machine, le
roi nous permit d'en aller voir l'effet,
qui fut merveilleux. L'une des deux
portes fut jettée au milieu de la ville,

(103) Un coup de } Navarre. Elle fit ôter
canon donna contre } à la paix le gouver-
une des portes de la } nement de Guyenne
ville, derriere laquel- } à ce maréchal,
le étoit la reine de }

& l'autre cinquante pas avant dans la campagne. Toutes les voûtes furent ruinées, & le mur ayant laissé un passage à trois hommes de front, la ville fut prise. Les ennemis paroissant déterminés à la reprendre, le roi m'ordonna de m'enfermer dedans avec quarante gentilshommes. Nous ne songeâmes qu'à bien fortifier la place de palissades & de retranchemens, qui pussent nous tenir lieu de ceux que la poudre avoit ruinés : ce que nous fîmes sans interruption, malgré la coqueluche, espèce de (104) maladie courante, dont nous sûmes tous fort incommodés, & moi plus que tous les autres. Nous mîmes enfin la place en état de n'avoir rien à craindre des ennemis ; après quoi je retournai vers le roi de Navarre, qui voulut m'apprendre en cette occasion, par les caresses dont il me combla, à faire une juste différence entre les actions militaires que le devoir autorise,

*two jaunc
cough.*

(104) Elle prenoit encore que ce mal fut dans les reins, la tête, comme l'avant-coureur d'une peste, qui & sur-tout la poitrine. La saignée & la purgation emporta quarante millions étoient mortelles le hommes dans Paris. dans cette maladie *Liv. 73.*
De - Thou remarque

1580.

& celles où l'on n'écoute qu'un mouvement fougueux & bouillant. Je voyois avec plaisir que le cœur de ce prince de jour en jour se déclaroit en ma faveur; & qu'il donnoit à un penchant naturel ce qu'il croyoit n'accorder qu'à la seule recommandation que lui avoit faite en mourant la reine sa mere, de ma personne & de ma fortune. Il récompensa quelques services légers que je lui avois rendus cette année, par une charge de conseiller de Navarre, & de chambellan ordinaire, avec deux mille livres d'appointemens: il n'y en avoit point en ce tems-là de plus considérable; & je n'avois que dix-neuf ans. Mais le feu de la jeunesse me fit commettre une faute, qui devoit me faire perdre pour toujours les bonnes grâces de ce prince.

Je soupois avec Beauvais, fils du gouverneur du roi de Navarre, & un officier nommé Usséau, qui prirent querelle ensemble, & résolus de se battre, me prièrent de leur en faciliter les moyens & de tenir leur dessein secret. Au lieu d'aller incontinent en avertir le roi, dont toute l'attention étoit d'empêcher ces com-

blets, qu'il n'y a point d'honneur ren- 1580.
 doit en ce temps-là si communs, j'eus
 l'honneur de la requerrre l'un
 & l'autre; & ayant inutilement
 de la solliciter, je les menai moi-
 même sur le pré, où ils se firent tous
 les deux une large et se blessure. Le
 roi de Navarre qui aimoit Beaulieu,
 fut extrêmement irrité de la part que
 j'eus à cette affaire; & m'ayant en-
 voyé chercher, il me dit avec indigna-
 tion que j'étois le plus digne d'être
 puni dans le monde, & que s'il me ren-
 doit justice, je n'étois qu'il me fit
 mourir même. J'allois effrayé par sa suite
 par un simple aveu; j'en joignis une
 seconde plus grande. Par quel de la me-
 rite du prince, je lui répondis que je
 n'étois que son sujet, ni
 son vassal. Je le menaçai à mon tour
 de quitter son service; & ce prince
 n'ayant répondu à mon insolence que
 par un je ne sais, j'allai en ce mo-
 ment me retirer, & peut-être pour-
 rois-je, de la personne de ce bon
 prince, si les princesses n'eussent en-
 trepris de faire ma paix auprès du roi,
 qui étoit le maître qu'il avoit pour
 moi, & le contenta de me faire sa-

1580. la grandeur de ma faute , en me recevant pendant quelque tems avec beaucoup de froideur. Enfin lorsqu'il se fut convaincu que le regret que je lui témoignois étoit sincere , il reprit pour moi ses premiers sentimens. Ce trait de bonté me faisant connoître combien ce prince si doux méritoit d'être servi , je m'attachai plus fortement à lui ; & je résolus de cet instant de n'avoir jamais d'autre maître. Mais je m'en vis éloigné pour quelque tems , par une promesse assez imprudente , que j'avois faite au duc d'Alençon.

Fin du premier Livre.





MEMOIRES

DE

SULLY.

LIVRE SECOND.



À reine-mère fertile en projets pour la grandeur de sa maison, (1) & plus encore pour ses desseins particuliers, ayant perdu l'esperance de marier le dernier de ses fils avec la

1580.

(1) Ce mariage fut célébré le 15 Mars 1580.

le duc d'Angoulême fut marié pour ce prin-

tre, le faire souverain | re dont on lui assu-
roit la possession, &
voit envoyé à Paris | roit la possession, &
seign de Nouilles de- | on eut donné au roi

1580. reine d'Angleterre , avoit tourné toutes ses vues vers la Flandre , dont elle avoit entrepris de le rendre souverain. Elle avoit fait au commencement plusieurs tentatives inutiles auprès des Flamands , qui croyant pouvoir appaiser les ressentimens de l'Espagne , (2) en se donnant pour maître du moins un prince de la maison d'Autriche , déférèrent cet honneur à l'archiduc Mathias , malgré la puissante brigue de Catherine. L'archiduc étoit un prince foible , absolument destitué des qualités nécessaires à un souverain , sur-tout en cette occasion , où il s'agissoit de payer de sa personne. On conçut du mépris pour lui ; & il acheva de se rendre odieux à la noblesse , en préférant hautement à tous les seigneurs , le prince d'Orange , qu'il déclara lieutenant

de Nassau ,
prince d'Orange.

de Navarre pour équivalant de ses droits sur ce royaume , d'autres biens en France. (2) La révolte des Provinces-Unies contre l'Espagne , dont on verra toutes les suites dans ces mémoires , paroit avoir com-

mencé par un soulèvement , & une consécration qui s'y firent en l'an 1566 , dont l'objet étoit d'empêcher l'établissement de l'inquisition dans tout ce pays. *Mss. de la Bibliothèque du roi , Vol. coté 2981.*

général de ses armées. Les Flamands dégoûtés de ce nouveau maître, ne songèrent plus qu'à s'en défaire. Ils jetterent les yeux sur Monsieur, comme sur un prince capable de les soutenir par lui-même, & par la puissante protection de la France.

1580.

Il étoit à Couras lorsque les députés des Provinces-Unies vinrent lui faire leur offre. Il l'accepta avec joie, & il ne différa de passer dans les Pays-Bas, que jusqu'à ce qu'il pût y paroître avec un cortége convenable à sa naissance. Dans cette vûe, il commença à solliciter fortement tout ce qu'il y avoit de seigneurs & de gentilshommes distingués à la suite du roi de Navarre. La plupart des Catholiques s'attachèrent à lui, & l'espérance d'une paix solide & durable, dont la reine-mere avoit soin d'entretenir les Protestans, fit aussi que plusieurs de ceux-ci lui promirent de le suivre. Fervaques & la Rochepot, tous deux mes parens, s'engagerent avec lui, & pour me mettre de la partie, ils me représentèrent qu'après le malheur qui venoit de m'arriver de perdre mon pere, je devois prendre le soin de recueillir

Antoine
de Sully.
seigneur de la
Rochepot.

1580.

la succession du vicomte (3) de Gand, qui m'avoit deshérité pour cause de Religion, & de chercher à rentrer en possession de plusieurs autres biens, que ma famille pouvoit prétendre en Flandre, & que la protection du nouveau souverain pouvoit seule me procurer. A ces motifs ils ajoûtèrent de la part de Monsieur, une promesse de douze mille écus pour me mettre en équipage. Je me rendis à leurs sollicitations, & je donnai ma parole. Il se passa depuis, par les différenres conjonctures; une espace de tems assez considérable, avant que Monsieur pût aller en Flandre. Enfin tous les obstacles ayant été levés (4) & les Flamands redou-

(3) Hugues de Melun, vicomte de Gand, grand-pere maternel de M. de Sully, duc d'Anjou la souhaitoit ardemment pour l'exécution de ses desseins dans les Pays-Bas.

(4) Par la paix conclue au Fleix, château sur la Dordogne, entre le roi de Navarre & le duc d'Anjou. Les Protestans auxquels la dernière guerre n'avoit pas été favorable, y consentirent sans peine. Le duc d'Anjou la fit au mois de Novembre. Les articles en demeurèrent secrets, & apparemment furent peu importans. Les villes de sûretés restèrent aux Calvinistes par une prolongation de six ans.

blant leurs instances, ce prince nous fit ressouvenir de notre engagement, & nous manda de nous rendre auprès de lui. 1580.

J'allai prendre congé du roi de Navarre ; & j'eus avec ce prince, sur mon départ & sur le sujet de mon voyage, une longue conversation, à laquelle je n'ai jamais pensé depuis, sans être pénétré des sentimens de générosité & d'affection qu'il me témoigna, & sans admirer la pénétration de son esprit & la justesse de ses conjectures. » C'est à » ce coup, me dit-il, aussi-tôt que je » lui eus parlé de le quitter, que nous » allons vous perdre tout-à-fait ; vous » allez devenir Flamand & Papiste. « Je l'assurai que je ne serois ni l'un ni l'autre ; mais que j'aurois un reproche éternel à me faire, si faute de cultiver mes parens, & pour éviter un peu de peine, je me voyois frustré des grands biens qui pouvoient me revenir des maisons de Béthune, de Melun & de Horn. (5) Que ce motif seul me portoit à suivre Monsieur,

(5) Anne de Melun, vicomte de Melun, mere de l'auteur, étoit fille de Hugues, vicomte de Gand, & de Jeanne d'Horn.

1580. & seulement pour un tems ; après lequel je lui jurois que rien ne seroit plus capable de m'empêcher de suivre mon inclination, en m'attachant à sa seule personne ; & que pour peu qu'il eût besoin de moi , je quitterois la Flandre à son premier ordre. Ensuite il m'entretint des prédictions qui lui avoient été faites , qu'il seroit un jour roi de France ; & je lui dis à mon tour, qu'on m'avoit prédit une grande fortune. J'ai eu long-tems le foible d'ajôûter quelque foi à ces prétendues prophéties. Pour le roi de Navarre qui croyoit que la Religion doit nous inspirer du mépris pour tous ces *méchans pronostiqueurs*, c'est ainsi qu'il les appelloit , il avoit au-dedans de lui-même un oracle bien plus sûr ; c'est une connoissance parfaite du caractère & de la personne de Monsieur, & une sagacité qui lui dévoiloit presque l'avenir. » Il me trompera , dit-il , » s'il remplit jamais l'attente qu'on » conçoit de lui ; il a si peu de courage, le cœur si double & si malin, le corps si mal bâti , si peu de grace dans son maintien, tant d'inhabileté a toutes sortes d'exer-

cices, que je ne saurois me persuader qu'il fasse jamais rien de grand.

Le roi de Navarre avoit eu le tems de connoître à fond ce prince, lorsqu'ils étoient retenus prisonniers ensemble. Sa mémoire lui rappelant en ce moment une infinité de traits qui lui donnoient lieu de conjecturer qu'infailiblement il échoueroit dans un dessein si noble & si hazardeux, il me raconta qu'il étoit arrivé à Monsieur de heurter contre le pilier en courant la bague, & en maniant son cheval, de se laisser tomber si lourdement, que son écuyer ne put lui sauver la honte d'une chute si mal adroite, qu'en coupant promptement & subtilement les rênes de son cheval; qu'il ne réussissoit pas mieux à la danse, à la chasse, & à tous les autres exercices; & qu'au lieu de se rendre justice sur ces défauts naturels, & de les effacer en quelque manière par beaucoup de modestie & d'ingénuité, sa haine s'allumoit d'abord secrètement, contre tous ceux qui étoient plus favorisés que lui de la nature. Le roi de Navarre étoit en état d'en rendre de bons

1580.

témoignages. La préférence que les dames lui donnoient en tout sur le frere du roi , ses rivalités avec ce prince au sujet de madame (6) de Sauves , d'autres démêlés de cour semblables , l'avoient rendu l'objet de la jalousie de Monsieur. Toutes ces particularités dont il m'entretint , peu considérables en soi , ont cessé de me paroître telles , lorsque j'ai

(6) N... de Beau-
ne de Samblançay ,
mariée à Simon de Fi-
zes , baron de Sau-
ves , conseiller d'état ,
& premier secretaire
des commandemens ,
mort le 27 Novembre
1579. Elle a rendu ce
nom fort connu par
ses galanteries. Elle
se remaria en secon-
des nôces au marquis
de Noirmoutier. » Un
soir , dit l'historien
Mathieu , que le
duc d'Alençon étoit
auprès d'elle , le roi
de Navarre lui dres-
sa un tour de page ,
de sorte qu'en se re-
tirant , il heurta
quelque chose si ru-
dement , qu'il en
eut l'œil tout meur-
tri. Le lendemain ,
de loin que le roi de
Navarre le rencon-
tra , il s'écria : Eh !
qu'est cela , mon
Dieu ? à l'œil ! à
l'œil ! quel accident.
Le duc lui répondit.
brusquement : Ce
n'est rien ; peu de
chose vous étonne.
L'autre continue de
le plaindre ; le duc
piqué d'ailleurs , s'a-
vance , & feignant
de ne penser qu'à ri-
re , lui dir à l'oreil-
le : quiconque dira
que je l'ai pris où
vous pensez , je le
ferai mentir. Sou-
vray & Du-Guast.
les empêchèrent de
se battre. « Tom. 1.
liv. 7. p. 409.

songé que toutes les vues du roi de Navarre avoient été parfaitement justifiées par l'événement. Il finit par me dire qu'il s'appercevoit bien, que Catherine avoit un dessein formé d'exterminer le parti Protestant, & que dans peu il auroit besoin de ses fidèles serviteurs. Il m'embrassa en achevant ces paroles, & me souhaila un voyage plus heureux, qu'il ne devoit l'être pour notre chef. Je tombai à ses genoux, & je lui protestai en lui baisant la main, que j'étois prêt de verser tout mon sang pour lui. J'allai aussi saluer les reines; ensuite je pris la poste & me rendis à Rosny.

J'envoyai à Paris Maignan mon écuyer, m'acheter des chevaux. Je n'en ai point eu depuis de pareils à deux qui me furent amenés : l'un étoit un cheval d'Espagne, noir, qui n'avoit pour toute marque qu'une tache blanche à la fesse droite : le second étoit un cheval de Sardaigne, à qui la nature avoit donné l'instinct de défendre celui qui le montoit; il rouloit les yeux, & se jettoit la bouche béante sur l'ennemi, qu'il ne quittoit qu'après l'avoir terrassé. Com-

1580. me une partie des domaines de Monsieur s'étendoit aux environs de Rosny, je trouvai l'occasion de profiter de l'offre que ce prince m'avoit fait, dans un reste de bois dont je lui demandai à traiter à mon profit; ce qui me produisit une somme de quarante mille francs, avec laquelle je mis en quinze jours toute ma troupe en pied. Elle étoit composée de plus de quatre-vingt gentilshommes, dont quelques-uns me suivoient volontairement, & les autres recevoient de moi une pension de deux cent livres au plus. Avec ce cortége j'allai joindre Monsieur; qui nous attendoit dans son château de la Fère en Tartenois, d'où après quelques chasses de daims, nous marchâmes vers Saint-Quentin, lorsque toutes les troupes furent rassemblées.

Alexandre-Farnese,
duc de Parme.

Le prince de Parme étoit avec toute son armée aux environs de Cambrai, qu'il tenoit bloquée. C'étoit une occasion à tous les braves de notre armée de se signaler, & chacun souhaitoit de commander le premier parti qu'on enverroit à la découverte. Cet honneur m'échut par l'ordre que Fervaques, grand maré-

Guillaume
de Haute-
mer de Fer-
vaques.

chal des logis, mon parent & mon ami, 1580.
avoit mis dans l'armée; mais il me fut
inutile. J'en revins sans avoir fait aucun
prisonnier; il ne sortit personne des
lignes des assiégeans, quoique j'en pas-
sasse assez près pour essuyer plusieurs
décharges. Le vicomte de Turenne
en sentit une secrète joye, parce que
j'avois refusé l'offre qu'il m'avoit faite
de se joindre à moi, si je voulois atten-
dre jusqu'au lendemain. Il prit cent
gentilshommes d'élite, avec lesquels
il s'avança vers Cambrai, se flattant
de ne pas faire une démarche inutile.
L'ennemi n'y répondit pas. Cette belle
troupe eut le malheur d'être défaite
par quatre-vingt ou cent hommes de la
compagnie de M. De Roubais, (7) de
la maison de Melun, qui servoit dans

1581. l'armée ennemie: dix ou douze des nôtres furent faits prisonniers, entre autres, (8) Vantadour & le vicomte de Turenne lui-même.

Monsieur s'avançoit cependant ; dans l'intention de livrer bataille au général ennemi : mais celui-ci s'étoit posté si avantageusement, qu'on n'entreprit pas de le forcer ; & dès la nuit suivante il leva le blocus, & se retira vers Valenciennes sans perdre un soldat, & laissant encore derrière lui les passages si bien gardés, qu'il ne craignoit pas d'être joint. Monsieur entra dans Cambrai, & fut reçu avec magnificence par le gouverneur, qui étoit d'Inchy. Câteau-Cambresis refusa de se rendre, & fut emporté d'assaut. Monsieur qui vouloit dans ce commencement donner des marques de douceur qui le fissent aimer, défendit sous de très-grandes peines les violences contre le sexe, qui sont les malheureux droits de la guerre ; & craignant que ces ordres ne fussent pas plus capables

Charles
de Gaure,
sieur d'In-
chy.

(8) Anne de Levis, gouverneur du Limosin, depuis duc de Vantadour, chevalier des ordres du roi, gouverneur du Languedoc, mort en 1622.

de mettre un frein à la brutalité du soldat que la peste dont ce fort étoit infecté, il donna les églises pour asyle, & y mit des sauve gardes. Une jeune fille fort belle, vint se jeter entre mes bras comme je me promenois dans les rues, & me tenoit serré, en me conjurant de la garantir de quelques soldats, qui s'étoient cachés, disoit-elle, lorsqu'ils m'avoient apperçu. Je la rassurai, & m'offris de la conduire dans la premiere église. Elle me répondit qu'elle s'y étoit présentée, mais qu'on n'avoit pas voulu la recevoir, parce qu'on sçavoit qu'elle avoit la peste. Je devins froid comme un marbre à cette déclaration, & la colere me redonnant des forces, je repoussai d'entre mes bras cette fille qui m'exposoit à la mort, lorsqu'elle avoit une raison de se faire respecter qui me paroïssoit sans réplique; & je m'ensuis m'attendant à tout moment d'être saisi de la peste.

Monsieur ayant attaqué les passages d'Arleux (9) & de l'Ecluse, j'y fis

(9) On peut voir le détail de toute cette expédition de Monsieur en Flandre dans plusieurs historiens, qu'il seroit trop long de nommer.

1581.

quelques prisonniers, que je renvoyai sans rançon, lorsque je scus qu'ils appartenoient au marquis de Roubaix mon cousin. Roubaix qui n'ignoroit pas les droits que j'avois sur les biens du vicomte de Gand, qu'il avoit usurpés, reçut mal cette générosité ; » Par-
 » dieu, dit-il, ces civilités sont belles
 » & bonnes, mais s'il étoit pris il
 » porte sa rançon avec lui. « Ce malheur, que j'avois lieu de craindre, me seroit pourtant arrivé deux jours après à l'attaque d'une chaussée, si Sesseval n'eût fait à propos une charge, qui me tira d'un sort grand danger.

Le prince de Parme ayant séparé son armée dans les Pays-Bas, Monsieur revint à Cambrai, où il usa envers d'Inchy d'une perfidie bien peu digne d'un grand prince, dont toutes les paroles doivent être si inviolables, qu'on n'ait pas seulement la pensée de le soupçonner sur le chapitre de la bonne foi. Il se pria à dîner chez ce gouverneur, qui fit une dépense excessive pour le recevoir dans la citadelle, d'une manière convenable à son rang. Il nous invita plus de soixante à faire compagnie

au prince, qu'il traita avec autant de grandeur que de magnificence. On lui vint dire pendant le repas, qu'il se présentoit des gardes de Monsieur pour entrer. D'Inchy auroit cru manquer à une partie essentielle à la réception, s'il les avoit renvoyés. Il donna ordre qu'on laissât entrer tout ce qui viendrait de là part de Monsieur, qui étoit ainsi il . . .

le ch
pense
tres, & encore d'autres, jusqu'à ce que la partie se trouvant la plus forte, ces gardes de Monsieur déarmèrent ceux de M. d'Inchy, & se saisirent du château. Tout cet arrangement étoit de l'invention de Monsieur, qui comptoit de la part de ce gouverneur sur une sincérité, que lui-même ne connoissoit pas. Lorsque d'Inchy ne put plus douter de son malheur, il fit des plaintes amères à Monsieur, qui pour toute réponse le paya d'un rire insultant sur son accent Picard, & le fit sortir du château qu'il donna à (10) Ba-

(10) Jean de Mont-luc, fils naturel de Jean de Montluc, évêque de Valence; il en sera parlé dans la suite.

1581. lagny. Il crut avoir assez dédommagé d'Inchy, par le don de la ville & du duché de Château-Tierry : mais ce gentilhomme, qui vit la différence de ce qu'on lui donnoit avec ce qu'on lui ôtoit, se livra au désespoir & chercha la mort qu'il trouva peu après dans une escarmouche.

Ensuite Monsieur repassa en France, malgré les prières des habitans du pays, qui l'assuroient qu'après la prise de cinq ou six places, les seules qui fussent de quelque conséquence, toute la Flandre serendrait à lui. C'étoit pour se préparer au voyage d'Angleterre, qu'il fit en effet très-peu de tems après. Toutes les histoires ont parlé de la réception que lui fit la reine (11) Elizabeth,

(11) On sçait que la reine d'Angleterre laissa de cette manière une partie des princes de l'Europe se flatter de l'espérance de l'épouser, & qu'elle n'en vint jamais jusqu'à la conclusion, soit par politique, soit par des raisons purement naturelles : c'est une question qui n'est pas encore décidée. Monsieur y passa l'hiver de 1581. & repassa en Flandre au printems de 1582. Voyez le détail de ce voyage & celui de toutes les négociations pour ce mariage, fort au long dans les mémoires de Nevers, tom. 1. pag. 474. 603.

& de l'espèce d'engagement qu'il contracta avec elle. Je n'en dirai rien, quoique j'aye été de ce voyage.

D'... ..

Zélar

péran

Fort sur
l'Escaut.

vers, où il fut couronné duc de Brabant par le prince d'Orange, assisté du prince Dauphin, & de toute la noblesse du pays, qui faisoit éclater sa joie en mille manières. Cette affection des Flamands pour Monsieur eut un terme bien court. Le prince d'Orange, le seul qui fut encore plus aimé que lui du peuple, ayant été manqué d'un coup de pistolet (12) dans sa chambre à Anvers, la populace qui crut ne pouvoir accuser de ce coup que les François, se souleva, & voulut faire main-basse sur eux. Monsieur ne trouva de sûreté, qu'en se réfugiant chez le blessé. Lorsque la véritable

François,
de Bour-
bon, fils du
duc de
Montpen-
sier.

(12) Le 18 Mars 1582, par Jean de Jaureguy Basque de nation, le coup lui perça la mâchoire de part en part. Le meurtrier fut tué par les gens du prince d'Orange, qui vinrent au bruit, dans le tems qu'il tiroit un poignard pour l'achever.

Chron. Piasecki.

1582.

cause de cet (13) assassinat eut été découverte, il n'y eut point d'excuses ni de satisfactions que les bourgeois ne fissent à Monsieur, de l'injustice de leurs soupçons, & de la révolte qu'ils avoient causée. Mais cet outrage étoit demeuré trop fortement imprimé dans le cœur de Monsieur. Il se promit bien à lui-même, qu'il s'en vengeroit d'une manière éclatante. Le prince d'Orange n'étoit pas un homme qu'on trompât aisément; dès ce moment il commença à être sur ses gardes, parce qu'il lut dans le cœur du prince son ressentiment, & la haine envenimée qu'il portoit à tous les Protestans en général.

Pour moi j'en avois déjà eu personnellement des preuves qui jointes aux autres sujets de plainte que me donna Monsieur, me dégoûtèrent totalement de son service. Je m'étois au commencement attaché uniquement à sa per-

(13) On connut par d'Aubery du Maurier. les papiers qu'il avoit le peuple crioit dans dans ses poches, qu'il les rue : » Voici des étoit Espagnol : ce qui » nôtces de Paris : Al- appaisa le peuple prêt » lons tuer ces mas- à faire main-basse sur » sacreurs. « Math, les François. Mémoires, tom. 1. l. 7. à la fin.

sonne, & pour lui plaite je n'épargnai ni soin ni dépense. Je crus pouvoir lui parler de mes prétentions à la succession du vicomte de Gand, qu'il dépendoit de lui de me faire tomber. Il fit le froid à cette proposition; il usa de remises, & enfin prenant son parti un jour que je redoublois mes instances, il me dit tout-à-fait cavalierement qu'il ne pouvoit pas en gratifier deux personnes à la fois, & que le prince d'Epinoÿ (14) mon cousin, avoit obtenu sans peine ce qui me coûtoit tant d'assiduités. Il y avoit dans cette réponse quelque chose de bien plus piquant que le refus; j'en fus vivement frappé, & peu de jours après je sçus au juste quelle part ses officiers Protestans & moi avions dans son cœur, lorsque je lui entendis dire publiquement, qu'il vènoit de chasser de son conseil d'Avantigny le dernier des Huguenots, à qui il confioit ses secrets, & que cela le mettoit fort à son aise.

Dès-lors je songeai à quitter ce prince ingrat. Et en attendant l'occasion de re-

(14) Robert de Meffils du Marquis de lun, prince d'Epinoÿ, Richebourg

1583.

Philippe
Marnix ,
sieur de
Sainte-
Aldegon-
de.

passer en France , je m'attachai au prince d'Orange , dans lequel je trou-
vai tout ce qui manquoit à Monsieur. Je
me souviens que peu de jours avant la
trahison d'Anvers , étant chez ce prin-
ce avec Sainte Aldegonde , & un Mi-
nistre nommé Villers, il nous dit en par-
lant de Monsieur , & des Catholiques
qui le gouvernoient : » Ces gens ont
» des desseins pernicioeux , & pour eux
» & pour nous , où , à mon avis , ils ne
» trouveront pas leur compte. Je vous
» prie, Monsieur, ajoûta-t'il, en se tour-
» nant vers moi , de ne vous pas éloi-
» gner de mon logis. « Il pensoit juste,
& sa diligence achevant ce que sa pre-
voyance avoit commencé , Monsieur
eut la double honte d'une (15) trahison
manquée. Ayant fait assembler son
armée dans la plaine , il sortit d'An-
vers un jour du mois de Février , sous

(15) On tentoit au
même tems , par or-
dre de Monsieur , la
même chose sur les
principales villes de
Flandre. Le projet
réussit sur Dunkerque,
Dixmude , & Den-
dermonde , & man-
qua sur Bruges , Of-
tende , Nieupor , &c.
De Thou , liv. 77. M.
le duc de Montpen-
sier & le Maréchal de
Biron , firent inutile-
ment tous leurs ef-
forts pour détourner
Monsieur de cette en-
treprise. *Math. ibid.*

prétexte d'en faire la revue , & ordonna à ses soldats de rentrer dans la ville par les portes qu'il avoit à sa disposition , & de s'en rendre les maîtres à main armée. En effet tous ces soldats se jetterent dans Anvers , comme dans une ville emportée d'assaut , en criant *tue , tue , ville gagnée , vive la Messe* : mais le triomphe fut de courte durée. Le prince d'Orange qui veilloit sur toutes les démarches de Monsieur , donna si bon ordre par-tout , ou plutôt fit si bien exécuter ceux qu'il y avoit mis de longue main , que les soldats de Monsieur furent repoussés , taillés en pièces , ou précipités presque tous ; car la frayeur s'étant mise parmi eux , ceux qui ne purent sortir par les portes , que la grande quantité de cadavres avoir bouchées , se jetterent du haut des murailles.

J'étois monré à cheval sur les deux heures après midi , pour aller joindre Monsieur dans la campagne. Je n'étois pas encore sorti de la ville , lorsque j'entendis les premiers cris des aggresseurs , & que presque aussitôt après je reneontrai le prince d'Orange , qui me dit , & à quelques gentilshommes

1583.

françois de la religion qui étoient avec moi , de nous retirer chez lui. Comme françois , il n'y avoit que du danger à courir pour nous dans la ville en ce moment ; comme huguenots , il n'y en avoit pas moins de la part de l'armée françoise , si elle fût demeurée en possession de la ville. Nous suivîmes son conseil , & nous ne le revîmes qu'après qu'il eut rétabli parfaitement le calme dans la ville. Tous les soins qu'il se donna pour appaiser les Flamands , & pour leur faire oublier une démarche si inexcusable , sont autant de preuves qu'il ne se porta qu'à regret , & à son corps défendant , à une action qu'aucun françois ne désaprouva. Il ne tint pas à lui que le parti Protestant en Flandre ne se raccommodât avec Monsieur : & pour nous , après avoir sçu que notre intention étoit de joindre ce prince , il nous mit tous en état de le faire sans risque.

Nous le trouvâmes fort embarrassé dans les environs de Malines , dont les habitans en lâchant leurs écluses , avoient fait un grand marais. Il y périt bien quatre ou cinq mille hommes

de son armée, & autant de chevaux, de faim & de froid, dans une saison aussi rigoureuse. Monsieur ne laissa pas de demeurer encore cinq ou six mois en Flandre depuis cette funeste entreprise; mais son armée avoit été si considérablement diminuée, le reste étoit si délabré, les villes étoient si bien sur leurs gardes, & pour comble de malheur, le prince de Parme revenoit si supérieur, que Monsieur fut enfin obligé de repasser en France, avec M. le duc de Montpensier & le maréchal de Biron, ne laissant de lui dans tous les Pays-bas, que la mémoire d'un nom justement détesté. Malheur à tout prince assez imprudent, pour ne pas pouvoir cacher sa haine contre ceux dont le service lui devient nécessaire. Mais disons tout d'un coup à l'avantage de la vertu, qu'elle est, tout bien considéré, ce qui assure de la manière la plus infailible, le succès aux grandes entreprises. La sagesse, l'équité, la bonne discipline, l'ordre, le courage, le bonheur, toutes choses que la vertu fait naître dans l'ordre qu'elles sont marquées ici; voilà tout l'enchaînement des actions des hommes vérita-

1583.

blement grands. La marche de ceux qui se parent injustement de ce beau nom, n'offre au contraire que témérité & opiniâtreté, compagne de l'aveugle ambition, qu'yvresse de leur puissance, vaine confiance en leurs talens, prélompion de leur bonne fortune; tous effets de la flatterie, qui pour l'ordinaire, ne subjugué si impérieusement personne que ces prétendus Héros, qui se croient nés pour subjuguier tout le monde.

Claude
de Barlay-
mont sieur
de Haute-
penné.

Je ne voulus pas quitter la Flandre sans voir les lieux qui avoient donné naissance à mes ancêtres. Je pris un passeport du comte de Barlaymont, & je vins à la Bassée chez madame de Mastin ma tante. Elle me reçut comme un neveu qu'elle avoit deshérité, parce qu'il ne croit ni en Dieu, ni en ses saints, & qu'il n'adore que le diable; c'est l'idée que le pere Silvestre, cordelier, grand prédicateur & directeur de cette dame, avoit jugé à propos de lui donner de tout Protestant, & elle le croyoit sur sa parole. Elle me mena voir une abbaye qu'elle avoit fondée; & en me montrant les tombeaux de quelques-uns de mes ayeux, qu'elle y,

avoit fait placer, elle prit de là occasion de me parler de ma croyance. Si je fus surpris de lui entendre débiter les rêveries que le pere Silvestre lui avoit mises dans la tête, elle ne le fut pas moins lorsque pour la détromper je lui récitai le symbole, & toutes les prieres qui nous sont communes avec les Catholiques romains. Les sentimens de la nature se réveillèrent dans l'esprit de cette dame avec ceux de la raison ; elle n'avoit manqué à mon égard que par sa grande simplicité. Elle m'embrassa les larmes aux yeux, & me promit que non-seulement elle m'assureroit tous ses biens, mais encore qu'elle me feroit rendre ceux du vicomte de Gand. Elle parloit sincèrement ; sans doute que le pere Sylvestre trouva des raisons encore meilleures, pour détourner l'effet de ses bonnes intentions, car rien de tout ce qu'elle m'avoit promis ne s'exécuta.

J'avois sur-tout une envie particulière de voir la ville de Béthune, patrie & ancien domaine de mes ancêtres, qui y possédèrent long-tems des biens considérables. La trahison dont Monsieur avoit usé avec la ville

1583.

d'Anvers tenoit en soupçon toutes les autres villes des Pays-bas. On ne me laissa entrer dans Béthune, qu'après que j'eus montré mon passeport, déclaré mon nom, & fait voir que je venois de chez madame de Mastin : ce qui produisit un effet auquel je ne m'attendois pas. Je prenois le chemin de l'hôtellerie où pend pour enseigne l'écu de la maison de Béthune, lorsque je vis venir à moi un peloton de gens armés, qui me causa quelque appréhension. C'étoit les bourgeois de la ville, qui pleins de respect pour le sang de leurs anciens Seigneurs, n'avoient pas plutôt sçu qui j'étois, qu'ils avoient jugé à propos de me faire tous les honneurs possibles, & m'apportoient un présent en vin, en pâtisseries & en confitures. Je ne partis de cette ville qu'après l'avoir visitée exactement, & avoir examiné avec un secret plaisir tous les monumens publics & particuliers, qui conservent à la postérité la mémoire des bienfaits de mes peres pour cette ville, & celle de sa reconnoissance.

La Flandre n'ayant plus rien qui m'arrêtât, je revins en France, pre-

nant le droit chemin de Rosny, où je ne-fis presque que passer. Je me remis en marche pour la Guyenne, plein de joie de rejoindre, après une si longue absence, le roi de Navarre. Ce prince me reçut d'une manière qui ne me permit pas de douter qu'il ne fût sensible à mon retour. Il voulut que je lui contaſſe toutes mes aventures & celles de Monsieur. » Eh bien ! medit-il ensuite, » n'est-ce pas là l'accomplissement de » tout ce que je vous dis de ce prince » à Coutras ? Mais le vicomte de Turenne que je dissuadai autant qu'il me fut possible de le suivre, y a encore plus mal fait ses affaires que vous. »

L'expédition de Monsieur dans les Pays-bas avoit irrité l'Espagne, au point de lui faire songer à rechercher l'amitié du roi de Navarre, & de lui offrir ses secours pour recommencer la guerre contre les Royalistes de France. Il en reçut la proposition à Hagemau, où il étoit allé voir la comtesse de (16) Guiche : car il étoit alors dans le fort de

Dans l'E-
vêché d'Ai-
re en Gas-
cogne.

(16) Dianne Dan-|de Philibert, com-
dons, vicomtesse de|te de Grammont. Il
Louvigny : &c. épou-|est marqué dans les
se & enfante veuve|observations sur les

1583.

sa passion pour cette dame. La défiance qu'avoit Henri de tout ce qui lui venoit d'Espagne, & sa haine naturelle pour cette cour, l'empêcherent d'y ajouter foi. Je ne voudrois pas être caution de la sincérité des Espagnols, toutes les fois qu'ils firent faire à ce prince des offres par Bernardin de Mandoce, le chevalier Moreau & Calderon, en différens tems. Je crois pourtant qu'il y a eu des momens, où le roi d'Espagne agit de bonne foi avec le roi de Navarre; (17) & celui-ci pourroit être du nombre. Quoiqu'il

amours du grand Alcandre, que cette dame envoyoit à Henri IV. des levées de vingt-trois & vingt-quatre mille Gascons, qu'elle faisoit à ses dépens. On y voit aussi qu'elle eut un fils nommé Antonin, que ce prince offrit de reconnoître pour sien, mais que ce jeune homme répondit qu'il aimoit mieux être gentilhomme que bâtard de roi. *Journal du règne de Henri III. pag. 270.*

le croire, c'est qu'à cette lettre du roi d'Espagne, présentée au roi de Navarre par le chevalier Moreau, ou le commandeur Morée, comme l'appelle *Davila, liv. 11.* fut jointe une offre de cinquante mille écus par mois, faite par le même chevalier au vicomte de Chaux sur la frontiere de Béarn, pour l'entretien de l'armée du roi de Navarre, s'il vouloit faire la guerre à la France. *Mém. de la Ligue*

(17) Ce qui porte à tom. 5.

en soit, le roi de Navarre n'y répon- 1583.
dit point, & ne s'en servit que pour
convaincre le roi & la reine mere de
la pureté de ses intentions. Il m'en-
voya à Paris les informer de cette
démarche de l'Espagne.

On ne parloit presque plus au roi.
Ce prince retiré à Vincennes, étoit
inaccessible à tout autre qu'à ses mi-
gnons, & aux ministres de ses plai-
sirs. Je crus pouvoir trouver le moyen
de l'aborder par la reine de Navarre :
car cette princesse, dont l'humeur ne
pouvoit sympathiser avec celle du roi
son mari, l'avoit encore quitté (18)
pour retourner à la cour de France.
Mais madame de Béthune m'apprit
qu'elle n'étoit pas en meilleure intelli-
gence avec la reine sa mere, & le roi
son frere. J'eus recours à madame de

(18) Depuis ce| quelques lettres du
tems-là ils vécutent| roi assez piquantes :
toujours séparés l'un| » Le roi, dit-il, par
de l'autre, malgré les| » toutes ses lettres me
remarques, &c. &c.

quelques autres dont parlent| dernières, n'is de
l'Étoile. Un jour que| » P. . . . »
ce dernier avoit reçu|

1583.

Sauves, qui me ménagea une audience de Catherine. La chose lui parut de conséquence ; elle en parla au roi ; il y eut un commencement de négociation entamée : j'obtins même de la main de sa majesté une lettre de créance pour le roi de Navarre. Mais quel fond peut-on faire sur les résolutions d'une cour, où il semble qu'on ne prît jamais le bon parti qu'on ne s'en repentît aussi-tôt. La reine-mère jugea à propos de ne se servir de cette confiance du roi de Navarre, que pour renouer plus étroitement avec l'Espagne, comme ce prince le reconnut par les reproches que lui fit faire la roi d'Espagne d'avoir trahi son secret.

Une suite de ce raccommodement avec l'Espagne, fut que le roi reçut si mal Monsieur à son retour de Flandre, que ce prince se retira accablé de chagrin à Château-Thierry. Comme je me trouvois oisif chez moi, où je m'étois retiré après avoir vu échouer ma députation, un mouvement de curiosité me porta à aller voir Monsieur à Château-Thierry. Je crus que sa mauvaise fortune l'auroit peut être

rendu plus sage : elle l'avoit seulement
rendu moins orgueilleux. Il me reçut
avec tant de caresses , que jugeant
qu'elles ne pouvoient venir que d'un
fond d'intérêt, j'en conclus d'abord
qu'il avoit encore en tête de grands
desseins ; & je n'en doutai plus , lorf-
que j'entendis les offres magnifiques
que me fit , de la part de ce prince ,
Aurilly qui m'avoit procuré l'honneur
de lui baiser la main. Au travers de
projets (19) dont Monsieur s'en-
vyroit , je découvris au fond de son
cœur une mélancolie , & une amer-
tume secrète qui le dévorait , & dont
rien ne pouvoit le distraire : c'étoit le
commencement de cette langueur ,
qui quelque tems après arrêta par

(19) Monsieur pre-
noit les titres de fils
de France , par la gra-
Zulphen , du Maine ,
du Perche , de M. de
Meulan & de la Roche-
Yvon.

1583. sa mort (20) ses projets ambitieux.

De retour à Paris, je reçus un ordre du roi de Navarre de me rendre auprès de lui pour des affaires importantes. Il s'agissoit de déconcerter, s'il étoit possible, toutes les entreprises de la ligue, dont cet habile prince avoit d'abord saisi le grand objet. Il avoit besoin d'un homme de confiance à la cour, qui en étudiât tous les mouvemens; c'étoit pour me charger de cet emploi qu'il m'avoit fait revenir. Il me communiqua ses réflexions; me donna toutes les instructions dont j'avois besoin, & m'embrassa plusieurs fois lorsque j'allai prendre congé de lui, il me dit: » Mon ami, souvenez-vous que la principale partie d'un grand courage & d'un homme de bien, c'est de se rendre inviolable en sa parole, je ne manquerai jamais à celle que je vous ai donné. « Je

(20) Presqu'aucun Historien ne doute qu'il ne soit mort empoisonné. Le sang lui coula par tous les pores, comme s'il eût eu toutes les veines rompues. De - Thou, *liv. 78.* » Ce fut, disent les Mémoires de Nevers, pour avoir couché avec la.... qui lui fit sentir un bouquet empoisonné. « *Ibid. p. 163.* Busbeq, *Epist. 33. 35.*

n'eus point besoin de chercher de prétexte, qui autorisât ce second voyage que je faisois à Paris. La faveur où j'avois laissé me deux (21) jeunes freres à la cour, y donnoit assez de vraisemblance. Ils commençoient à donner de la jalousie aux mignons. Le roi les mettoit déjà de ses parties de dévotion, c'étoit un pas pour arriver bientôt à la plus grande familiarité. Cependant j'appris en arrivant qu'ils étoient disgraciés. Je n'en scus la raison que long-tems après, & elle est du nombre des choses (22) qu'il est bon de couvrir du silence. Cela ne m'empêcha pas de commencer ma nouvelle fonction à Paris & à la cour. Je donnois des avis exacts au roi de Navarre de tout ce qui s'y passoit, afin que ce prince pût prendre les mesures les plus

(21) Selon le style de l'époque, les deux frères sont le duc de Nemours et le duc de Montpensier.

(22) Il s'agit de la disgrâce de Montpensier et de Nemours, qui fut causée par leur proximité avec le roi de Navarre.

fut gouverneur de

Mante : le second a (23) Ceux qui sont formé la branche des curieux de le sçavoir, comtes de Selles & n'ont qu'à consulter le de Charost. En s'atta- chapitre 7. de la con- chant au parti & à la session de Sancy.

1583.

convenables à l'état de ses affaires.

Engagé dans ce nouveau genre de vie , qui m'obligeoit par la nature même des occupations dont j'étois chargé , à fréquenter la cour , à me mêler dans les compagnies les plus brillantes de la ville , à prendre part à leurs plaisirs , à leurs amusemens , à leur oisiveté , dans la fleur & la force de mon âge , on entendra sans étonnement que je payai à l'amour le tribut ordinaire. Je devins éperduement amoureux de la fille du président de Saint-Mesmin , une des plus belles personnes de France. Je me livrai d'abord à une passion , dont les commencemens sont si délicieux , & lorsque je voulus la combattre ensuite par la réflexion que cette alliance ne me convenoit point , je trouvai cette réflexion bien foible contre les égards qu'avoit pour moi toute cette famille , contre l'amitié d'un père respectable , & plus encore contre les charmes d'une maîtresse qui méritoit d'être aimée. J'aurois eu bien de la peine à rompre seul cette chaîne. La-Fond (23) me

(23) La-fond étoit bre ; il en sera encore son valet de cham-parlé.

propofa pour faire diversion , de voir mademoifelle de Courtenay, (24) dont il fouhaitoit que je fiffe la recherche , comme d'un parti qui me convenoit mieux à tous égards. Je la vis , & j'approuvai intérieurement ce choix ; mais mademoifelle de Saint-Mefmin détruifoit bien-tôt toutes ces fages réflexions.

Je vins un jour coucher à Nogent-sur-Seine, ayant avec moi ce même La-Fond, & quelques autres personnes. Le hazard y avoit conduit singulièrement mademoiselle de Saint-Mesmin, & une autre demoiselle, toutes deux des plus délicates ; & je jugeai qu'il n'y avoit pas moyen d'en sortir qu'en rompant pour toujours avec celle des deux demoiselles, à laquelle je refuserois mes soins & ma première visite. Il n'y a ni ménagement ni adresse qui puisse en pareille cas, satisfaire deux femmes à la fois. La jeune sœur de la Saint-Mesmin descendit en ce mo-

(24) Anne de Courtenay, fille puînée de François de Courtenay, seigneur de Bontin.

1583. ment, & me trouva rêveur comme un homme qui cherche à accorder la raison avec l'amour. Elle s'en aperçut ; & mon embarras donnant un beau champ à la vivacité de son esprit, elle alloit m'entraîner aux pieds de sa sœur, lorsque La-Fond s'approchant de mon oreille : « Tournez à droite ,
« Monsieur, me dit-il, vous trouverez
« des biens, une extraction royale, &
« bien autant de beauté lorsqu'elle sera en âge de perfection. » Ces deux mots lâchés à propos rappellèrent ma raison, & fixerent mon irrésolution. Je convins que La-Fond me donnoit un bon conseil, & que la seule différence pour la beauté entre mademoiselle de Courtenay & sa rivale, étoit que l'une tenoit du côté des charmes, ce que l'autre ne faisoit que promettre dans un ou deux ans au plus tard. Je m'excusai d'aller voir mademoiselle de Saint-Mesmin, ce qui m'attira de grands reproches, mais je soutins l'affaut ; & de ce pas je me rendis à l'appartement de mademoiselle de Courtenay, à qui l'on fit valoir ce sacrifice bien au-delà de son prix. Elle me sçut gré de la préférence, je m'en applau-

dis moi-même, lorsque j'eus considéré plus attentivement ma nouvelle maîtresse, & que quelques visites de plus, m'eurent fait connoître son caractère. Elle agréa mes soins, & peu de tems après cette aventure, je l'épousai (25).

Ce qu'on doit de tendresse à une épouse aimable me retint chez moi à Rosny pendant cette année 1584. entière dans les occupations, les exercices & les divertissemens de la campagne: autre genre de vie, qui ne m'étoit pas moins nouveau. Pour tous ceux à qui la vie de la cour & celle de la guerre ont passé en habitude, la campagne est ordinairement une occasion de dépenser doublement: mais elle fournit bien des ressources à qui sçait qu'une bonne économie peut suppléer aux grandes richesses. Le goût des beaux chevaux que je n'avois cultivé que par le seul plaisir, trouva utilement sa place dans cette économie domestique. J'entretenois des Ecuyers qui alloient me chercher des chevaux dans les pays

(25) Guy de Béchu-de Rosny, avoit aussi ne, fils d'Alpin de Bé-épousé une François
chune, bisayeul de M. de Courtenay Bontin

1584.

étrangers où ils étoient à vil prix; je les envoyois vendre en Gascogne à la cour du roi de Navarre où je ne manquois pas d'en tirer de fort grosses sommes. Je me souviens d'avoir vendu entr'autres au vicomte de Chartres, six cens écus, un cheval rouan, fleur de pêcher, qui ne m'en avoit coûté que quarante. La tapisserie des travaux d'Hercule qui pare la salle de Sully, me vient de M. de Nemours de La-Garnache, qui me paya en cette monnoie, un fort beau cheval d'Espagne, que je lui avois vendu douze cens écus.

Sur la fin de l'année, (26) une let-

(26) La paix n'ayant	» Un jour, dit-il,
été rompue que l'an-	» chassant ès Forêts
née suivante, les Mé-	» d'Ailas, il avise à
moires de celle-ci	» ses talons le capi-
comme des précéden-	» taine Michau, bien
tes, nous apprennent	» monté, ayant une
peu de choses du roi	» couple de pistolets à
de Navarre. Le-Grain	» canons bandés &
rapporte l'aventure	» amorcés, le roi
qui lui arriva avec le	» seul, & mal assisté,
capitaine Michau,	» comme c'est l'ordi-
qui avoit feint de quit-	» naire des chasseurs
ter le service de l'Espa-	» de s'écarter.... Le
gne, & de passer à ce-	» roi le voyant ap-
lui de ce prince, pour	» procher, lui dit,
trouver les moyens de	» d'une façon hardie
le tuer en trahison.	» & assurée; Capitaine

tre du roi de Navarre me tira de cette vie oisive. Il me mandoit que le tems qu'il avoit prévu étoit arrivé, où il avoit besoin de ses serviteurs ; que l'état & la religion étoient menacés du dernier malheur, si l'on ne travailloit promptement à le détourner, & qu'il alloit avoir incessamment sur les bras une guerre des plus

Michau, mets pied qui résidoit alors à Pa-
à terre, je veux es- ris, en qualité d'am-
sayer ton cheval, bassadeur de l'Empe-
s'il est si bon que tu reur Rodolphe II.
dis. Le capitaine Mi- nous assure encore
chau obéit, & met dans ses lettres, qu'un
pied à terre. Le roi homme aposté (il ne
monte sur son che- marque pas par qui)
val, & prenant les empoisonna en ce
deux pistolets: veux- tems-là le roi de
tu, ce dit-il sur Na-
vous m'avez fait

1999
 2000
 2001
 2002
 2003
 2004

« Un instant cela, tira les que ce même homme
« deux pistolets en le manqua ensuite
« l'air. Qui commença. — — — — —

20 (

20 -

20 /

20 (

20 :

nd
Déc.
Gra

1585.

ment les deux rois, se fut tourné contre lui seul, par la foiblesse d'Henri III. qui prit la loi de ses propres ennemis, & conduisit lui-même la

mier tome des mémoires de la Ligue, interceptés par les Huguenots, furent ce qui leur en donna la première certitude. Quelques personnes ont douté si cet avocat, qui mourut en allant à Rome, ou selon d'autres, en en revenant, n'agissoit point auprès du pape de son mouvement, & selon ses propres idées, ce qui n'a guères de vraisemblance. Pour Henri III. il mérite assurément tous les reproches que lui fait ici le duc de Sully. Il avoit des preuves évidentes du dessein des ennemis de l'autorité royale, lui qui, en rompant l'édit de pacification de 1577, dit hautement ces paroles :
 » j'ai grand peur
 » qu'en voulant per-
 » dre le préche, nous
 » ne hazardions fort
 » la Messe. « On assure que tous les secrets de la ligue lui avoient été découverts par un gentilhomme, nommé la Rochete, qui en étoit chargé, & qui se laissa prendre exprès, afin de pouvoir tout révéler sans risque. Enfin il est encore certain qu'en 1584 & 85, que le duc de Guise commença à faire lever l'étendard au parti, il étoit encore si foible, qu'il ne pouvoit compter au plus que sur quatre mille hommes d'infanterie, & mille chevaux. Aussi Beauvais-Nangis (& c'est Nangis lui-même qui le dit dans ses mémoires) lui demandant un jour ce qu'il prétendoit faire si le roi venoit l'attaquer :
 » me retirer, lui répondit le duc, au
 » plus vite en Allemagne en attendant
 » une occasion plus favorable. «

main qui cherchoit à renverser son autorité.

1585.

Henri III. voyant que la ligue arboroit publiquement l'étendard de la révolte, se réveilla un peu de la létargie où il étoit plongé; & jugea à propos de faire partir le duc de Joyeuse, (28) pour l'opposer en Normandie au Duc d'Elbœuf qui y tenoit une armée, dont la ligue s'étoit servie à extorquer le fameux édit de Juillet, (29) par lequel il étoit ordonné à tout Huguenot d'al-

Claude de Lorraine.

(28) Anne duc de Joyeuse, l'ainé des sept fils de Guillaume de Joyeuse.

(29) Ce traité en faveur de la ligue fut signé le 10 septembre 1585, par lequel il excommu-

nié tout Huguenot qui se joindroit à la ligue.

Il fut aussi ordonné que tout Huguenot qui se joindroit à la ligue, seroit puni de mort.

Le duc d'Elbœuf fut nommé chef de la ligue.

Le duc de Joyeuse fut nommé chef de la ligue.

Le duc de Joyeuse fut nommé chef de la ligue.

Le duc de Joyeuse fut nommé chef de la ligue.

Le duc de Joyeuse fut nommé chef de la ligue.

Le duc de Joyeuse fut nommé chef de la ligue.

Le duc de Joyeuse fut nommé chef de la ligue.

Le duc de Joyeuse fut nommé chef de la ligue.

Le duc de Joyeuse fut nommé chef de la ligue.

Le duc de Joyeuse fut nommé chef de la ligue.

Le duc de Joyeuse fut nommé chef de la ligue.

Le duc de Joyeuse fut nommé chef de la ligue.

Le duc de Joyeuse fut nommé chef de la ligue.

Le duc de Joyeuse fut nommé chef de la ligue.

Le duc de Joyeuse fut nommé chef de la ligue.

Le duc de Joyeuse fut nommé chef de la ligue.

1585. ler à la messe, ou sortir du royaume dans six mois. Joyeuse qui avoit mes deux freres dans son armée, passa par Rosny & m'engagea sans peine à aller avec lui : en attaquant la ligue on entroit dans les véritables intérêts du roi de Navarre. Je lui fis la meilleure réception qu'il me fut possible : mais rien ne le charma tant que la beauté de mes chevaux. Lavardin prit aussi son chemin par Rosny, & alla loger à l'extrémité du bourg. Chicot (30) qui voulut don-

(30) » Chicot étoit	» le trouvât mauvais.
» un Gascon, brave,	» Quand le duc de
» riche, & bouffon. Il	» Parme vint en Fran-
» blessa à la cuisse	» ce, Chicot dit au roi
» Henri de Lorraine	» devant tout le mon-
» comte de Chaligny	» de : Monsieur mon
» (pendant le siège	» amis, je vois bien
» de Rouen) & l'ayant	» que tout ce que tu
» fait prisonnier, le	» fais ne te servira de
» présenta au roi	» rien, si tu ne te fais,
» Henri IV. en lui	» ou contrefais Ca-
» disant, tiens, voilà	» tholique. Une autre
» ce que je te donne.	» fois : de moi je tiens
» Le comte fâché de	» tout assuré que tu
» se voir pris par un	» donnerois en un be-
» fou, lui donna du	» soin les Papistes &
» pommeau de son	» Huguenots aux pro-
» épée sur la tête, & il	» tonotaires de luci-
» mourut du coup. Il	» fer, & que tu fusses
» disoit au roi tout	» paisible roi de Fran-
» ce qu'il vouloit,	» ce ; aussi-bien dit-
» sans que sa majesté	» on que vous autres

ner carrière à son humeur enjouée aux dépens de Lavardin, qu'il n'appelloit que *la folle*, lui envoya dire avec mystère que ce diable d'Huguenot, c'étoit moi dont il vouloit parler, avoit retenu prisonnier le *sourdaut*: autre surnom qu'il donnoit au duc de Joyeuse. Lavardin sans songer que son entreprise eût été très-inutile, quand elle n'auroit pas été ridicule, s'arma promptement avec tous ses domestiques, & vint faire une bravade devant ma maison, où les railleries de toute la compagnie ne lui furent pas épargnées.

On ne croira pas aisément ce que je vais dire. A peine étions-nous

» rois n'avez de re-	» mon ami, gardez-
» ligious qu'en appa-	» vous de tomber en-
» rence. Je ne m'ébr-	» tre les mains des li-
» his pas, dit-il enco-	» gueurs, car vous
» re à sa majesté, s'il	» pourriez tomber en-
» y a tant de gens qui	» tre celles de tel qui
» abboient après etre	» vous pendroit com-
» rois, le métier en	» me une andouille,
» est bon car en tra-	» & puis seroit écrire
» vaillant une beure	» sur votre potence &
» de jour, il y a	» l'écu de France &
» moyen de vivre le	» de Navarre, c'éans
» reste de la semaine	» bon logis pour y
» & se passer de ses	» rester « <i>Mém pour</i>
» voisins, mais pour	» <i>l'hist de France, tem.</i>
» Dieu, " Monsieur	» p 72

Lij

1585. partis tous ensemble qu'en arrivant à Verneuil, le duc de Joyeuse reçoit un paquet de la cour, par lequel on lui fait sçavoir que le Roi a fait la paix avec la ligue & que son intention est qu'il mene contre le roi de Navarre, l'armée qui n'étoit partie que depuis deux jours seulement pour le soutenir contre la ligue. (31) Joyeuse me l'apprit, en me disant : » Hé bien, M. » le baron de Rosny, c'est à ce coup » que j'aurai vos beaux chevaux à bon » marché, car la guerre est déclarée » contre ceux de la religion : mais je » m'affure que vous ne setai pas » si sot que d'aller trouver le roi de

(31) Les ligueurs dans le conseil l'occafion de réunir les Pays-
assemblés à Châlons y obligèrent le roi ; Bas à la couronne, en
qui s'en excusa secret- renvoyant sans répon-
tement au roi de Na- se les députés de ces
varre sur la nécessité. provinces, qui étoient
Ce prince & la reine venus offrir au roi
sa mere se laisserent cette souveraineté,
effiayer mal à propos s'il vouloit faire mar-
par les menaces de la cher ses troupes de ce
ligue, dont on leur côté-là ; & qui paroîs-
exagera les forces, soient souhaiter ar-
quoiqu'il fût très-fa- demment qu'il l'ac-
cile de la détruire dans ceprât. Voilà deux
ses commencemens. grandes fautes à la
On manqua encore fois. *De Thou, liv. 81.*

» Navarre, & vous embarquer dans
 » un parti qui fera infailliblement rui-
 » né, & vous feroit perdre vôte belle
 « terre de Rosny. » Le duc de Joyeu-
 se auroit pû parler encore long-tems
 sans que je l'eusse interrompu. Je con-
 noissois assez la cour, pour que rien
 dût me surprendre de sa part. Mais je
 pensois avec étonnement, par com-
 bien de traverses la fortune se plaisoit
 à faire passer le roi de Navarre, avant
 qu'il arrivât à la grandeur qu'elle lui
 destinoit : car j'en étois toujours inté-
 rieurement persuadé, & les prédic-

après cela je le quittai brusquement.
 L'écart dut lui paroître un peu fort ;
 & j'ai sçu qu'il avoit dit à ceux qui
 étoient à côté de lui : « Voilà un
 » maître fou ! mais il pourroit bien
 » s'abuser avec son forcier »

Je revins chez moi, d'où je repar-
 tis incontinent, après avoir pris quel-
 ques nouvelles mesures conformes au
 changement subit qui venoit d'arri-
 ver, & je passai promptement en
 Guyenne où étoit le roi de Navarre.

1585. Je demeurai près de lui pendant quatre ou cinq mois, qu'il employa à se préparer contre l'orage. Il me mena à Montauban, où il se tenoit de fréquentes conférences entre les Protestans, sur le parti qu'on devoit prendre dans cette conjoncture. Le malheur est que dans une occasion où il y alloit de tout pour les Réformés, ils n'entendoient pas assez leur véritable intérêt, pour se tenir du moins parfaitement unis & pour concourir de bonne foi dans les mêmes vues. Une partie des principaux chefs songeoient dès ce tems-là, plutôt à leur agrandissement particulier qu'à celui du roi, sans faire réflexion que leur fortune tenoit si bien à la sienne, qu'il étoit impossible qu'ils réussissent, s'il échouoit. Chacun se bâtoit à lui-même sa fortune hors du plan général. Dans une conférence plus particulière qui fut tenue à S. Paul de Lamiate; on donna audience à un ministre docteur, envoyé de l'électeur Palatin; nommé Butrick, où parut avec plus d'éclat cette désunion des esprits. Le vicomte de Turenne y donna les premières marques de cet esprit inquiet,

Dans l'é-
véché de
Castres.

double & ambitieux, qui formoit son caractère. Il avoit projeté, de concert avec ce Buttrick, un nouveau système (32) de gouvernement, dans lequel ils avoient entraîné messieurs de Constans, d'Aubigné, de Saint Germain-Beaupré, de Saint Germain-de-Clan; de Brezolles & autres. Ils vouloient faire de la France calviniste, une espèce d'état républicain, sous la protection de l'électeur Palatin, qui tiendrait en son nom, cinq ou six lieutenans dans les différentes provinces.

En examinant ce projet, on couviendra aisément que le roi de Navarre étoit quitte de toute reconnoissance envers ces messieurs; puisque par ce plan, on confondoit tous les princes du sang avec les officiers du parti religieux, & qu'on les ré-

(32) L'historien & très-capable de qui nous a donné la vie du duc de Bouillon, ne disconvient pas que ce ne fût là l'objet de ce seigneur calviniste. Il étoit très-habile politique, très-ambitieux, très-passionné pour la qualité de chef des Calvinistes de France, & très-capable de remplir cette place; voilà tout ce qu'on peut dire en adoucissant les termes un peu trop forts, dont M. de Sully se sert fréquemment dans ces mémoires, lorsqu'il parle du duc de Bouillon.

1585.

duisoit à la qualité de simples lieutenans d'un petit prince étranger. Ce n'est pas là la seule fois que le roi de Navarre a trouvé des ennemis secrets dans son conseil, parmi ses créatures & ses serviteurs, en apparence les plus zélés, parmi ses amis même & ses parens. Il faut s'attendre à tout de la part des hommes. Ils ne tiennent pour la plupart à leurs devoirs, à la société, à la parenté, que par leurs espérances & leurs succès, non par les bienfaits, la bonne foi & la vertu. Mais comment ces habiles politiques prétendoient-ils maintenir l'union & la concorde dans leur prétendue république, eux qui lui donnoient tant de têtes, & de têtes aussi indépendantes les unes des autres, que peu soumises à un protecteur trop foible pour se faire obéir? On apperçoit d'abord quel est leur objet. Ils vouloient devenir chacun dans leur district autant de souverains; & ils ne voyoient pas que par là, ils n'auroient fait que se livrer les uns les autres à la discrétion de la ligue & de l'Espagne, qui les auroient détruits faci-

lement en les attaquant séparément. 1585.

Ces menées des principaux officiers du parti réformé avec l'étranger, qui se faisoient d'une manière assez cachées, n'empêchèrent pas heureusement que le meilleur parti ne prévalût dans les assemblées. Le duc de Montmorency (33) opina, que dans le danger présent tout le monde se tint uni, & se mit efficacement sur la défensive. J'insistai dans tous les conseils sur la nécessité de reconnoître l'autorité d'un chef unique, & de ne pas dissiper le pouvoir à force de le partager. Au sortir de l'un de ces conseils, le roi de Navarre me tira à quartier; & me dit :
 » M. le Baron de Rosny, ce n'est
 » pas tout que de bien dire, il faut
 » encore mieux faire. N'êtes-vous
 » pas résolu que nous mourions en-
 » semble ? Ils n'est plus tems d'être
 » bon ménager. Il faut que tous les
 » gens d'honneur & ceux qui ont de
 » la conscience, employent la moitié
 » de leurs biens pour sauver l'autre.

(33) C'est Henri, devenu duc de Montmaréchal de Danville, morency.

1585.

„ Je m'affure que vous ferez des pre-
 „ miers à m'affister , auffi je vous
 „ promets que fi j'ai jamais bonne
 „ fortune , vous y participerez. Non,
 „ non , Sire , lui répondis-je , je
 „ ne veux point que nous mourions
 „ enfemble , mais que nous vivions ;
 „ & que nous caſſions la tête à tous
 „ nos ennemis. Mon bon ménage
 „ n'y nuira pas. J'ai encore pour
 „ cent mille francs de bois à ven-
 „ dre que j'employerai à cela. Vous
 „ m'en donnerai un jour davantage ,
 „ lorsque vous ferez bien riche.
 „ Cela arriva. J'ai eu un précep-
 „ teur qui avoit le diable au corps ,
 „ qui me l'a prédit. « Le roi de Na-
 „ varre ne put s'empêcher de rire de
 „ cette faillie. » Or bien , mon bon
 „ ami , me dit-il , en m'embrassant
 „ étroitement , retournez - vous - en
 „ chez vous , faites diligence , & me
 „ venez retrouver au plûtôt avec le
 „ plus de vos mis que vous pourrez ;
 „ & n'oubliez pas vos bois de haute-
 „ futaye. « Il me communiqua ensuite
 „ le deſſein qu'il avoit d'approcher la
 „ guerre de Paris , ou du moins de la
 „ Loire ; c'étoit en effet le ſeul moyen

de réussir. Il m'apprit qu'il avoit pra-
 mit plus d'obstacles que les Catholi-
 ques. La suite fera voir s'il pensoit
 juste. Il me promit de m'instruire de
 tout ce qui se passeroit ; & me congé-
 dia après mille témoignages d'affec-
 tion que je n'oublierai jamais.

J'arrivai à Bergerac presque au mê-
 me moment qu'y arrivoient aussi le
 cardinal de Lénoncourt, (34) M.
 de Sillery & de Poigny, députés de
 la cour vers le roi de Navarre ,
 pour lui faire une dernière représen-
 tation sur la nécessité de se soumet-
 tre aux volontés du roi, & de chan-
 ger de religion. (35) Poigny vint

(34)
 Lénor
 nal &
 Reim.
 lery, depuis chancelier, dit l'auteur.

3. une conversation¹ le roi de Navarre &

1585. me trouver le lendemain, & en m'exposant le sujet de sa commission, il me demanda ce que je pensois sur le but de son voyage. Je l'assurai qu'il

» le duc de Guise, » croiroient jamais en
 » lorsque ces deux » sûreté tant que le
 » princes étoient à la » roi de Navarre vi-
 » cour; que ce der- » vroit; que celui-ci
 » nier avoit fait tou- » de son côté étoit per-
 » tes les avancés par » suadé, qu'il ne pour-
 » ses soins, ses servi- » roit faire valoir son
 » ces, & par ses assi- » droit à la succession
 » duités, pour ga- » à la couronne pen-
 » gner l'amitié du roi » dant la vie du duc.
 » de Navarre: mais » Pour la religion,
 » qu'ayant reconnu » ajouta-t'il, dont tous
 » qu'il le jouoit, & » les deux sont para-
 » qu'après toutes ses » de, c'est un beau
 » démarches, n'ayant » prétexte pour se fai-
 » trouvé en lui qu'un » re suivre par ceux
 » ennemi implacable, » de son parti: mais
 » il avoit eu recours à » la religion ne les
 » la guerre, comme » touche ni l'un ni
 » à la dernière res- » l'autre. La crainte
 » source, qui pût dé- » d'être abandonné
 » fendre l'honneur de » des Protestans em-
 » sa maison; que l'ai- » pêche seule le roi
 » greur de ces deux » de Navarre de ren-
 » esprits étoit le prin- » trer dans la reli-
 » cipe d'une guerre, » gion de ses peres; &
 » qu'on voyoit au- » le duc ne s'éloigne-
 » jourd'hui si allumée; » roit point de la con-
 » que la mort seule de » fession d'Ausbourg,
 » l'un ou de l'autre » que son oncle Char-
 » pouvoit la faire finir » les cardinal de Lor-
 » que le duc, ni ceux » raine lui a fait goû-
 » de sa maison ne se » ter, s'il pouvoit la

prenoit une peine inutile, & qu'il fal-
loit autre chose que des paroles au-
près du roi de Navarre dans une oc-
casion où la religion, l'état & l'auto-
rité royale étoient en si grand dan-
ger. Il haussa les épaules, soupira
de ma réponse, & au lieu de répli-
quer : « Je crois, me dit-il, qu'une
» messe est de difficile conquête en
» cette ville. » Je l'y conduisis moi-
même avec les autres députés ; tâ-
chant à leur persuader par cette liberté
qu'on donnoit aux Catholiques dans
une ville dont les Réformés étoient
les maîtres, que ceux-ci n'étoient pas
les véritables ennemis du roi.

Il arriva de cette députation ce
que j'avois prédit aux députés. Pour
moi, je continuai mon voyage à Pa-
ris, où en arrivant je trouvai qu'on
ne parloit que de ruiner de fond en
comble le roi de Navarre, & d'ex-
terminer les Huguenots. Tout s'y
passoit au gré de la ligue, qui com-
mandoit souverainement depuis la

» suivre sans préjudice } » reconnus dans ces
lorsqu'il se
leurs al-

1585.

honteuse démarche du roi ; & il falloit que tout ce qui restoit de bons François se cachassent pour gémir des malheurs que la foiblesse du roi attiroit sur le royaume. Ce fut vers ceux-là que je me tournai , & j'eus quelques conférences avec M M. de Rambouillet, (36) de Montbazou l'ainé , d'Aumont , de La-Rocheguyon , des-Arpentis , & quelques autres. Ils me donnerent assurance , que si une fois le roi paroïssoit aux environs de la Loire , il verroit bien-tôt marcher à sa suite un nombre considérable de bons François. Je les affermis autant que je pus dans ces bonnes (37) résolutions ; & après avoir acheté des chevaux à Paris , je me hâtai d'amasser les sommes d'argent que j'avois promises au roi.

J'appris par le bruit public ce qui venoit d'arriver à Angers. Pour

(36) Nicolas d'An-Arpentis, maître de
gennes, marquis de la garderobe du roi ,
Rambouillet. Louis de la gouverneur de Tou-
Rohan , fait duc de raine.
Montbazou en 1588. (37) Il est parlé dans
Jean d'Aumont, ma- M. De Thou, liv. 52.
réchal de France, N... de cette négociation
de Sully, comte de la de M. de Rosny au-
Roche-guyon. Louis du près d'Henri III.
Bois , seigneur des-1

en être informé, il faut reprendre la chose d'un peu plus haut. Brissac, qui étoit gouverneur du château de cette ville, y avoit mis en son absence un lieutenant, nommé le capitaine Grec avec vingt Soldats sur lesquels il comptoit. Deux de ces soldats qui avoient été de la Religion, se laissè-

1585.

Charles
de Condé,
comte de
Brissac.

château. qui emportoit la reddition de la ville. Lorsqu'on apprit à Angers que Henri III. s'unissoit avec le roi de Navarre contre la ligue, il se forma un troisième parti en faveur du premier, conduit par Du-Hallot (38) qui rechercha Rochemorte & Fresne; c'est ainsi que s'appelloient les deux soldats. La chose n'ayant pas demeuré long-tems en cette situation, les deux soldats pressés par le prince de Condé, surprirent le capitaine Grec, & le tuerent avec quelques-uns de ses soldats: après quoi ils se saisirent du château, sans que Du Hallot qui

(38) Michel Bour-Rochemorte. Leon
rouge Du-Hallot de Fresne.
Louis Boucherau de

1585.

n'étoit point au fait du changement arrivé à la cour, s'en mît en peine : au contraire il contint le peuple, en représentant que c'étoit par ordre du roi que les deux soldats avoient agi, & il demeura dans son erreur jusqu'à ce que s'étant présenté pour entrer dans le château, il éprouva lui-même la perfidie de Rochemorte & de Fresne. Sa méprise lui fit perdre (39) la vie sur une roue. Jusques-là tout alloit bien pour le parti du roi de Navarre & du prince de Condé ; mais ils eurent aussi leurs revers. Rochemorte s'étant laissé attirer au-delà du pont, par les Catholiques qui tenoient le château investi, s'apperçoit qu'on ne cherche qu'à surprendre la place, & à le prendre lui-même. Il veut rentrer. Dans ce tumulte, ceux du dedans ne songent qu'à lever promptement le pont. Rochemorte s'attache aux chaînes qui lui échappent. Il tombe dans le fossé, où un cerf qu'on y nourrissoit achève de le mettre en pièces. Il ne resta plus que Fresne. Deux jours

(39) Le roi crai- | nent l'entreprise de
gnoit si fort la ligue, | Du-Hallot.
qu'il désavoua haute-

après, comme il étoit endormi sur le parapet du mur, où il se croyoit fort en sûreté, un coup de carabine tiré de l'autre côté de la rivière, c'est-à-dire, de plus de cinq cens pas, le renversa mort : après quoi les Catholiques chassent le reste des Huguenots de la ville & du château, avec la même facilité qu'ils s'en étoient emparés. Tout cela ne seroit point arrivé, si le roi de Navarre avoit conduit seul l'entreprise, parce qu'il n'auroit fait agir les deux conjurés, que lorsqu'il auroit été à portée de les appuyer avec toute son armée.

Cette entreprise si mal concertée produisit plus d'un mal. Le prince de Condé étoit occupé à assiéger Brétage, lorsqu'on lui vint annoncer que son parti avoit surpris Angers. Il ne balança pas à quitter le siège, pour venir seconder ses créatures, & étant arrivé trop tard, il manqua l'un & l'autre. Elle fut cause de plus que toutes les troupes catholiques, qui étoient encore dispersées & dans l'inaction, se rassemblèrent aux environs d'Angers : ce qui acheva d'ôter tous les moyens de s'en

1585.

resaisir, précipita les actions de la campagne & mit le prince de Condé lui-même, comme on le verra bien-tôt, dans un danger dont il n'échappa que par un insigne bonheur.

Après ce premier acte d'hostilité de la part des Réformés, je jugeai qu'on ne les ménageroit plus; & je me trouvai dans un fort grand embarras. Si je voyois du risque en demeurant à Rosny, la campagne étant couverte de Royalistes, je n'en trouvois pas moins à vouloir pénétrer jusqu'où étoit le roi de Navarre. Je pris pourtant ce parti, persuadé qu'il n'avoit jamais eu plus besoin de secours que dans la conjoncture présente; & que si je n'avois reçu aucunes nouvelles de sa part, comme il me l'avoit promis, la seule difficulté de les faire passer au travers d'une armée ennemie, en étoit la cause. Messieurs de Mouy, (40) de Feuquieres, & de Morinville à qui je fis part de ma résolution, la trouverent trop hasardeuse, & refusèrent de s'embarquer avec moi. Je ne laissai pas de me mettre

(40) Isaac Voulté, ou Vaudray, sieur de Mouy. N..... de P. de Feuquieres.

en chemin, avec six gentilshommes pour toute escorte, & mes domestiques, dont deux portoient dans un portemanteau chacun six mille écus en or.

Je vins coucher à Nonancourt, & la seconde journée à Châteaudun. Jusques là il ne m'arriva aucune mauvaise rencontre, parce que, quoique tout fût plein de soldats catholiques, on s'imagina par tout que j'allois joindre aussi bien qu'eux le gros de l'armée du duc de Joyeuse, avec qui, me dit un soldat nommé la Mothepotin, il s'attendoit à me voir. Châteaudun est une ville de la province de France, dans le pays Chartrain.

Dans le
Perche.
Dans le
pays Char-
train.

Benchart (41) je fis passer Boisbreuil, l'un des gentilshommes de ma suite, pour le maître de la troupe, & je montai avec les domestiques sur un des porte malles. On fit plusieurs questions au plus apparent de la compagnie : il répondit juste, & on nous laissa passer. Nous traversâmes toute la ville afin de venir loger dans le fauxbourg le plus reculé. Benchart qui

(41) Jacques d'Mailly de Benchart, gouverneur de Ven-
dôme.

1585. nous prit pour des Catholiques; comme nous l'en assurons, nous envoya dire fort obligeamment, qu'il nous conseilloit de rentrer dans la ville, parce que l'armée de M. le prince qui avoit été repoussée de devant Angers, étant dispersée par toute la campagne, & faisant des courses jusqu'aux portes de la ville, cela rendoit le séjour du fauxbourg dangereux. Nous aurions regardé comme un grand bonheur ce qu'il nous représentoit comme un malheur: mais il falloit bien se donner de garde d'en rien témoigner. Le prétendu maître de l'équipage feignant d'ajouter foi à cet avis, cria qu'on eût à recharger promptement les malles, & à rentrer dans la ville: ce fut à moi qui faisois le domestique à y mettre sous-main tant d'empêchement, que la nuit vint. Le tumulte causé par l'embarras de tous ceux qui délogoient, car tout le monde en avoit reçu l'ordre, servit à couvrir notre seinte. Nous fîmes à la fin comme les autres, mais après que nos chevaux se furent repus & délassés, la nuit étant à demi passée, nous remontâmes à cheval; mais au lieu de rentrer dans la ville,

nous enfilâmes une rue détournée que j'avois fait reconnoître, & qui nous mit dans la campagoe, du côté où je croyois que pouvoit être l'armée du prince de Condé.

Le mal étoit que la feinte qui nous avoit si bien réussi jusques-là, pouvoit causer notre perte, par l'impossibilité de connoître assez promptement de quel parti étoient ceux que nous rencontrerions. Il y alloit de la vie pour une pareille méprise. Mais n'y ayant à cela aucun remède, nous continuâmes notre marche avec assez d'inquiétude, & nous crûmes que nous ne devions rien changer à notre réponse ordinaire. En effet la premiere troupe que nous rencontrâmes fut la compagnie des chevaux-légers de Flandre. Au *qui vive*, nous répondîmes; *Vive le roi*: & Flandre qui n'examina pas la chose plus à fond, nous conseilla de nous joindre à lui, dans la crainte de rencontrer la petite armée du prince de Condé, qu'il nous assûra n'être pas éloignée, & dont nous pouvions, si nous ne le croyons pas, tirer de plus grandes lumières de deux ou trois compagnies

1585. d'Argoulets (42) qui venoient, disoit-il, après lui. Ces dernières paroles nous fournirent un prétexte pour éluder son embarrassante civilité. Nous feignîmes d'avoir des raisons pour ne pas suivre la même route que lui, & d'attendre à prendre nos mesures sur la réponse que nous feroient ces Argoulets. Intérieurement nous n'appréhendions pas moins cette autre rencontre, mais nous nous y disposâmes comptant sur le bonheur d'échapper encore à la faveur du déguisement. Nous ne manquâmes pas au *qui vive*, que nous fit la première compagnie qui se présenta; de répondre avec beaucoup d'assurance, *vive le roi*, persuadés que nous avions en tête ces Argoulets Royalistes qu'on nous avoit annoncés. Nous nous trouvâmes fort mal d'avoir raisonné si juste. Les Argoulets ayant apperçu de loin des troupes du prince de Condé, s'é-

(42) Ainsi appelés, quelques-uns furent devenus ar- dont ils furent en usage, on les rent d'abord ar- appella, arquebasi- Ils servoient à pied & à cheval, & ce der- à cheval, comme font hier nous est employé aujour- d'hui les dra- clats communément gens. Lorsque les ar- dans ces mémoires.

toient écartés du chemin & s'étoient jettés dans le bois ; au lieu d'eux , c'étoient quatre compagnies du prince , à qui nous avions affaire ; ce que nous comprîmes sans peine , voyant que toute la troupe fondeoit sur nous , en nous couchant en joue , & nous crioit de nous rendre. Je distinguai fort bien en ce moment trois capitaines de ma connoissance , dont il ne m'eût pas été difficile en toute autre situation de me faire reconnoître ; mais je fis réflexion que dans ces sortes de rencontres, la première patole , le premier mouvement que l'on fait pour s'expliquer , sont ordinairement pris pour un refus de se rendre , suivi d'une décharge à bout portant. Au lieu donc de me nommer & d'appeller ces officiers, je fis la démonstration d'un homme qui se rend prisonnier. Je descendis, laissai prendre mes chevaux & marchai à la suite, jusqu'à ce que je fusse proche de Messieurs de Clermont & de Saint-Gelais, que je surpris fort en les embrassant. Ils me firent rendre mon équipage, & jusqu'aux malles où étoit mon or.

George de
Clermont
d'Amboise,
marquis de
Galerande.

Le prince de Condé suivoit de

1585.

Claude,
duc de la
Trimouil-
le.

près ces quatre compagnies. Il ne pou-
voit croire ce qu'il voyoit, tant il trou-
voit mon entreprise hardie. Nous cou-
châmes dans cet endroit, après avoir
soupé très-frugalement dans des
écuelles de bois; & lorsque le mo-
ment de nous séparer fut arrivé, ce
prince qui étoit si mal accompagné,
qu'il n'étoit nullement en état de te-
nir contre une armée royale, ou même
contre un détachement un peu fort,
& dans un canton où on le cherchoit de
toutes parts, voulut m'engager à le re-
cevoir dans ma troupe comme un sim-
ple gentilhomme. Il étoit trop connu;
c'eût été le perdre & me perdre avec
lui; je le priai de m'en dispenser. Je fis
le même compliment au duc de la Tri-
mouille, & je ne me chargeai que de
Messieurs de Fors, du Plessis, de Vê-
rac & d'Oradour. Le prince de Condé
resta extrêmement embarrassé, &
trouvant encore plus de risque à de-
meurer au milieu de ses douze cens
chevaux, qu'à marcher à petit bruit,
il les partagea tous en pelotons, dont
le plus considérable n'étoit que de
vingt cavaliers, leur fit prendre de
petites routes détournées, & mar-

chant lui-même par de semblables chemins, il échappa lui douzième à la poursuite de ses ennemis, avec un bonheur dont on voit peu d'exemples.

Le mien ne fut guerre moins grand. Aux ruses dont je m'étois servi, j'en joignis une autre qui fit merveilles. Je pris le nom d'un de mes freres, après avoir coupé ma barbe & mes moustaches pour paroître plus jeune : ce qui ne me déguisoit pas si bien, que je n'entendisse dire à mes côtés par tout où je passois, que je ressemblois parfaitement à mon frere le huguenot. Pour éluder les questions qu'on pouvoit me faire, je prenois le ton d'un zélé ligueur. Je répandois le bruit de la désaire de M. le Prince, & de la déroute des Protestans par le duc de Joyeuse. Je vins de cette manière coucher à Château-

En Tour-
raine.

Renaud La grande difficulté étoit de passer la Loire J'en serois venu difficilement à bout sans M. des Arpentis, qui me rendit en cette occasion un vrai service d'ami. M. de Montbazon m'en rendit un autre. Il m'envoya, comme je mettois pied à terre à Montbazon, du vin & des

1585.

poires de bon chrétien ; & je reçus tant d'autres bons traitemens de sa part , que quoique connu dans cet endroit , je cédai à la priere qu'il me fit d'y séjourner trois jours. Nous en avions besoin , nos chevaux commençant à être fatigués. La mort en enlevant peu de tems après. M. de Montbazon(43), m'a privé des occasions de montrer ma gratitude à un homme dont tous les sentimens se portoient au bien de l'état.

Sur les
confins de
Poitou & de
Saintonge.

A la faveur de mon nouveau déguisement , je traversai Châtelleraud & Poitiers. Je rencontrai à Ville-Fagnan un régiment Suisse , qui se rendoit à l'armée du maréchal de Matignon. Je tirai parti de cette rencontre. Les Suisses prirent pour bon tout ce que je voulus leur dire , parce que j'eus soin de leur donner à déjeuner tous les matins ; & à la fin je crois que j'aurois pu compter sur eux , même sous mon nom véritable. Je fis quatre journées de chemin avec ces Suisses , & ne m'en séparerai que le plus tard que je pus. Je les avois à peine quittés , que je fus reconnu par Puiferret , au passage de

(43) il fut tué à la journée d'Arques.

la riviere à Saint-Marfaud. Il s'avan- 1585.
ça avec sa compagnie jusque sur le Village en
bord de la riviere : heureusement j'é- Saintonge.
tois déjà sur l'autre bord ; & ayant
de l'avance , je gagnai la maison de
M. de Neufvy. (44) A' Marton je En An-
descendis à mon ordinaire dans le goumois,
fauxbourg , & aussi-tôt , je ne sçais
par quel pressentiment , je rentrai
dans la ville. J'appris le lendemain
que pendant la nuit on avoit fait
sauter avec un pétard la porte de l'é-
curie où l'on croyoit qu'étoient mes
chevaux. Je faisois sur cet accident
mes réflexions, sans que cela m'em-
pêchât de donner les ordres du dé-
part , lorsque je fus abordé par un in-
connu , qui me dit : « Monsieur, je
« ne veux point m'informer qui vous
« êtes , mais si vous êtes Huguenot ,
« & que vous partiez d'ici , vous êtes
« perdu. Il y a une embuscade à cinq
« mille pas d'ici de cinquante cava-
« liers bien armés , qui à mon avis
« vous attendent. » Je remerciai cet

(44) Il s'appelle
de Melc
de Neuf.

1585. homme de bonne volonté, sans paroître troublé de ce qu'il m'avoit dit. Je lui répondis froidement, que quoique je ne fusse point Huguenot, il me sembloit toujours dangereux de tomber dans une embuscade. Je rentrai dans mon auberge, où prétextant qu'un de mes plus beaux chevaux avoit été encloué, je les fis déseller tous. Pour m'éclaircir de la vérité de ce que je venois d'entendre, je fis déguiser en paysan périgordin un de mes valets, qui en imitoit parfaitement le jargon, & après l'avoir instruit de ce qu'il avoit à faire, je le fis avancer dans la campagne, du côté où l'on m'avoit dit qu'étoit postée l'embuscade.

Il rencontra ces cinquante cavaliers à qui il apprit, en répondant aux questions qu'ils lui faisoient sur les nouvelles de la ville, que mon départ étoit différé au lendemain. Il les suivit jusqu'à un bourg à deux lieues de là, où ils se retirèrent bien fâchés d'avoir manqué leur coup, & dans la résolution de se rendre le lendemain au même endroit; & il revint aussi-tôt sur ses pas me faire son rapport. Je pris ce moment pour par-

tir. J'arrivai après quelques autres petites aventures semblables chez M. de Longa, & de cet endroit à Bergérac, où étoit le roi de Navarre. Ce prince avec qui rien de tout ce qu'on faisoit pour lui n'étoit jamais perdu, me tint long-tems embrassé, & se montra sensible à tous les risques que mon attachement pour lui m'avoit fait essuyer. Il voulut sçavoir jusqu'aux moindres particularités de mon voyage, & principalement la rencontre que j'avois faite du prince de Condé, & le pas glissant où je l'avois laissé.

Rien ne peut exprimer l'embarras où ce prince se trouvoit alors. Sans troupes, sans argent, sans secours, il voyoit marcher contre lui trois puissantes armées; celles du duc de Maïenne & de Joyeuse s'avançoient à grandes journées; & actuellement il avoit en tête celle du maréchal de Matignon. Les quarante mille francs que j'avois apportés vinrent fort à propos pour ce prince, qui n'en auroit pas pu trouver autant dans toute la cour. Nous marchâmes du côté de Castillon & de Mont-

Villes de
Gascogne,
dans l'évé-
ché d'Aire.

1585. vouloir assiéger. Il se rabattit tout d'un coup sur Castets, ce qui nous obligea à tourner de ce côté. Après une longue marche, & par un très-grand froid, car c'étoit au mois de février, nous y arrivâmes assez à tems pour faire lever ce siège.

Mais lorsqu'on apprit que l'armée du duc de Maienne étoit proche, ce fut alors qu'on n'imagina plus de moyens de pouvoir résister à l'effort de deux armées si supérieures, & l'épouvante fut extrême. On ne sçavoit de quel côté se tourner, ni quel parti prendre. L'un opinoit que le prince se retirât dans le fond du Languedoc, l'autre plus loin encore; un troisième vouloit qu'il passât en Angleterre; d'où après s'être assuré d'un puissant secours, il iroit se mettre à la tête de celui qu'on lui faisoit espérer d'Allemagne. Tous convenoient en un point, que le prince devoit s'éloigner de la Guyenne. Je vis avec regret qu'un sentiment qui alloit mettre en France le parti protestant sans remède, étoit prêt de prévaloir; & le roi de Navarre m'ayant demandé le mien, je représentai: Que l'extrémité n'étoit

pas assez pressante, pour laisser les choses ainsi à l'abandon ; qu'il seroit assez tems d'en venir là, lorsqu'on auroit encore essayé de faire tête partout ; ce qui ne me paroïssoit pas absolument impossible, en laissant par exemple le vicomte de Turenne sur la défensive, en Guyenne avec un petit corps de troupes, tel qu'on pourroit le rassembler, tandis que le duc de Montmorency, faisant la même chose en Languedoc, & Lesdiguières en Dauphiné, le roi se réserveroit la Rochelle & les environs à conserver, jusqu'à ce que les troupes étrangères qui ne pouvoient tarder beaucoup à arriver, eussent mis des deux côtés un peu d'égalité. Le roi de Navarre goûta cet avis, & déclara qu'il le suivroit : « Mais, ajoûta t'il, le duc de Maïenne n'est pas si mauvais garçon, » qu'il ne me permette de me promener encore quelque tems dans la Guyenne. » Il donna donc quelques ordres avant que de s'acheminer vers la Rochelle ; & fit en Béarn un voyage que la conjoncture présente rendoit indispensable.

Il n'y fut que huit jours ; & pen-

1585.

Ville de la
principauté
d'Albret.

Ville de
Guyenne,
sur la Dor-
dogne.

Autre vil-
le de la
Guyenne.

dant cette intervalle les deux armées Catholiques s'étant jointes, & ayant faisi tous les passages par lesquels on croyoit que le roi de Navarre pouvoit se rendre en Poitou, il se vit sur le point de ne pouvoir sortir de Nérac. Dans cette fâcheuse conjoncture, ce prince résolut de tout tenter pour s'assurer un passage. (45) Il partit de Nérac suivi de deux cens chevaux; avec lesquels il marcha vers Castel-Geloux: mais au lieu d'aller jusques-là, il sépara toute sa troupe à moitié chemin, ne garda que ceux de nous qu'il trouva les mieux montés, & au nombre de vingt seulement, avec pareil nombre de ses gardes, marqua à tout le reste de Sainte-Foi pour rendez-vous, puis tournant tout court, il prit un chemin au milieu des bois & des bruyères, qu'il connoissoit pour y avoir été souvent à la chasse, & arriva à Caumont, où il dormit trois heures. Nous passâmes la rivière après soleil

(45) Voyez ce passage dans d'Aubigné; l'âge du roi de Navarre, & toutes les expéditions militaires de part & d'autre dans d'Aubigné, tom. 3. Martheu, tom. 1. liv. 18. Cayet, liv. 1. & autres historiens.

couché, & marchâmes toute la nuit au travers des quartiers ennemis, & jusques sur les fossés de Marmande. Après quoi faisant encore un détour par la Sauvetat, nous arrivâmes deux heures avant le jour à Sainte-Foi, où se rendirent aussi par différens endroits tous les gens, qu'il avoit séparés en petits pelotons, sans la moindre perte, pas même du bagage. Le duc de Maienne piqué de se voir ainsi trompé dans ses espérances, alla décharger sa colère sur Montinac-le-Comte, où le capitaine Roux & le sergent More firent une si belle défense contre toute cette armée, qu'elle ne put les obliger à se rendre qu'en leur accordant les conditions les plus honorables.

Ce général trouva moins de résistance dans Saint-Bazille. Le gouverneur de cette petite place étoit Despeuilles, de la maison de Courtenay, & réputé très-brave homme, ce qui me fit naître l'envie de m'y enfermer avec lui, contre l'avis de plusieurs de mes parens & amis, qui sans doute le connoissoient mieux que moi. Le roi de Navarre me refusa long-tems la permission que je lui demandois; en

Ville de
Périgord,
sur la Vé-
sère.

Ville du
Bazadois,
sur la Dor-
dogne.

1586. fin vaincu par mon importunité, il me donna trente hommes, avec lesquels je me jettai dans Sainte-Bazille. Je trouvai que la place étoit par elle-même fort mauvaise, sans remparts, n'ayant que des maisons de boue, que le canon traversoit de part en part. Cependant on auroit pu y tenir du moins quelque tems: mais la peur saisit Despeuilles; il n'écouta aucun de nos avis; & la tête lui tourna au point, qu'il alla se remettre lui-même entre les mains des ennemis qui traitèrent la ville comme ils jugèrent à propos. Le roi de Navarre qui n'apprit d'abord cette nouvelle que fort confusément, s'en prit à nous tous. Lorsqu'il fut instruit de la vérité, toute sa colère se tourna contre Despeuilles. Ce qui le fâcha le plus, c'est que ce lâche gouverneur s'étant présenté devant lui pour se disculper, avança fort imprudemment, que quand le prince lui-même y auroit été, il n'auroit pas pu agir autrement. Le roi de Navarre le fit mettre aux arrêts, d'où il sortit au bout de huit jours à notre sollicitation.

Le roi de Navarre n'abandonna la campagne qu'à la dernière extré-

mité, & après avoir disputé le terrain pied à pied. En le retirant il jetta ce qui lui restoit de monde dans Montségur, Castillon & Sainte Foi. Je lui prêtai encore six mille livres pour fortifier Mont-flanquin, où commandoit Béthune. Enfin craignant quelque événement fâcheux du côté de la Rochelle, il laissa le vicomte de Turenne avec quelques troupes en Guyenne, & prit le chemin de cette ville par Pons & Saint Jean d'Angely.

1586.

Sur la Dordogne.

Florestan de Béthune.

Ville de la Saintonge.

Il y avoit des momens où Henri III. indigné du personnage honteux que la ligue lui faisoit jouer, auroit fort souhaité de trouver quelque moyen de s'en venger : (46) mais il eût voulu le faire sans rien risquer ; & rejettoit toujours par ce motif la pensée qui lui vint plusieurs fois d'appeler le roi de Navarre, & de s'unir avec lui. Les députés des quatre cantons Suisses catholiques étant arrivés à Paris, pour traiter du secours qu'on avoit demandé quelque

(46) C'est dans ces *meis vindicabo inimicos meos*, voulant parler comme le rapporte l'Etoile : De *inimicis* Huguenots.

1586.

tems auparavant à cette république? le roi qui se trouva dans un moment de dépit contre la ligue, jugea à propos d'y faire servir ces Suisses; lesquels avec les troupes dont il pouvoit particulièrement disposer, & celles qui dépendoient du roi de Navarre, auroient fait un corps capable de mettre la ligue à la raison. Il écrivit au roi de Navarre pour lui faire sçavoir ses nouveaux desseins, & lui demander un homme de confiance avec lequel il pût conférer sur toute cette affaire, & en particulier sur l'emploi qu'on feroit de ces Suisses. Un passeport en blanc étoit joint à la lettre, le roi le remplit de mon nom & me fit partir sans différer.

J'arrivai à Saint-Maur où étoit pour lors la cour, & j'allai descendre chez Villeroi, avec lequel je dînai & passai le reste de la journée. Le lendemain il me présenta au roi. Je me souviendrai toujours de l'attitude & de l'attirail bizarre où je trouvai ce prince dans son cabinet. Il avoit l'épée au côté, une cape sur les épaules, une petite toque sur la tête, un panier plein de petites

chiens pendus à son cou par un large ruban, & il se tenoit si immobile qu'en nous parlant il ne remua ni tête, ni pieds, ni mains. Il commença par laisser évaporer toute sa bile contre la ligue, dont il me fit juger à son emportement qu'il l'avoit reçu quelque nouvel affront; & traita de son union avec le roi de Navarre, comme d'une chose dont il sentoît toute l'utilité : mais un reste de crainte lui faisoit toujours ajouter qu'il la regardoit comme impossible, tant que le roi de Navarre persisteroit à ne vouloir point changer de religion. Je pris la parole, & je répondis au roi : Qu'inutilement on proposeroit cet expédient au roi de Navarre, parce qu'en le suivant il agiroit contre sa conscience : mais que quand il seroit capable de le faire, cela ne produiroit pas ce que sa majesté en espéroit, parce que le mobile qui remuoit la ligue n'étoit ni l'amour du bien public, ni celui de la religion : qu'il arriveroit donc que par cette action précipitée, le roi de Navarre perdrait tous les secours qu'il pouvoit espérer des Réformés, sans que pour cela il détachât un seul

1586. homme de la ligue ; qu'au contraire tant de foiblesse ne feroit qu'accroître l'orgueil de leurs ennemis communs. Le roi répliqua , & je persistai toujours à soutenir que le roi de Navarre , en embrassant le moyen proposé , ne lui apporteroit que sa seule personne ; au lieu qu'en lui tendant les bras dans l'état où il étoit , & sans exiger le sacrifice de sa religion , on fortifioit le parti du roi d'un corps puissant dans l'état. Je parlai dans les mêmes termes à la reine-mère , & je sentis que l'un & l'autre demeuroient d'accord de la force de mes raisons ; mais que la crainte du changement que pouvoit produire leur union avec un prince de la religion , étoit tout ce qui les retenoit. Je ne désespérai pas de les amener jusqu'à frapper ce grand coup ; & par la manière non-seulement gracieuse , mais encore franche & ouverte , dont leurs majestés agirent avec moi , j'eus lieu de me flater de réussir.

Je les laissai dans ces bonnes dispositions , pour aller conférer à Paris avec les députés Suisses. Je n'eus pas tant de peine à les amener à mon but ; il ne m'en coûta qu'un peu de

dépense en bonne chere, & sur-tout 1586.
en vin : moyennant quoi ils promirent
sans restriction un secours de vingt
mille Suisses, dont quatre mille seu-
lement resteroient en Dauphiné : &
les seize autres mille seroient employés
pour le service & au gré des deux rois.
Le roi me confirma encore par MM.
de Lénoncourt, de Poigny & Brulart,
qu'il n'avoit point changé de senti-
ment, & qu'il desiroit passionément
l'union. Le roi de Navarre ne la sou-
haitoit pas moins fortement. Dans les
dépêches que je recevois de lui pres-
que tous les jours, il m'exhortoit à
mettre tout en œuvre pour la faire
réussir, & même à sacrifier pour cela
quelque chose de son intérêt.

De retour à Saint-Maur, & après
avoir rendu compte au roi de mon
voyage, je mis sur le tapis la ques-
tion de l'emploi qu'on devoit faire
des seize mille Suisses, & de la route
qu'on leur feroit tenir. Le roi de-
manda qu'il pût les faire passer dans
les environs de Paris, & même s'en
servir s'il en avoit besoin contre la
ligue. Je sentis l'inconvénient qui
pouvoit naître de cet arrangement ;

1586. & je ne me relâchai sur cet article ; qu'après en avoir reçu un commandement exprès du roi de Navarre , qui ne jugea pas que pour si peu on dût manquer l'accommodement. On verra bientôt si cet article étoit aussi frivole qu'on l'imaginoit , & ce qui arriva de cette mauvaise complaisance.

Le traité ayant été fait entre les deux rois sous les conditions qu'on vient de voir , je ne songeai plus qu'à quitter la cour. Je laissai seulement Marsillière à Paris , sous ombre de poursuivre la négociation entamée : mais il ne m'avoit suivi que pour passer en Allemagne à la première occasion favorable , par le moyen de MM. de Clairvant & de Guित्रy , afin d'y faciliter l'envoi d'un corps de troupes Allemandes , que les Protestans de ces pays avoient promis au roi de Navarre. Marsillière exécuta heureusement ce dessein. Pour moi , après avoir demeuré huit jours seulement à Rosny avec mon épouse , je rejoignis le roi de Navarre , très-satisfait du succès de ma commission.

Ce prince ne put se résoudre à de-

— Claude-
Antoine de
Vienne ,
sieur de
Clairvant.

meurer resserré & inutile dans la Rochelle. Il fit tant, qu'il obtint des Rochellois douze cens fantassins, deux cens chevaux & trois canons, qu'il donna au duc de la Trimouille pour aller prendre Talmont, qu'il ne pouvoit souffrir entre les mains des ennemis. Je suivis le duc de la Trimouille avec Mignonville, Fouquerolles, Boisdulys & quelques autres officiers; & on me remit le soin de l'artillerie. Nous fîmes d'emblée le bourg qui est sans fortifications, & nous attaquâmes aussitôt le château. Les murs en étoient assez bons, mais sans nuls ouvrages extérieurs. Maronière qui en étoit gouverneur, quoiqu'il ne s'atten-

termina à presser vivement la place. Le trajet de Talmont à la Rochelle par mer n'est que de six heures de chemin; je m'embarquai pour aller chercher de la poudre, dont je n'avois pas une assez grande provision, & pour avertir le roi de Navarre que nous réussirions difficilement avec le peu de monde que nous avions. Ce prince

1586.

**Ville du
bas-Poitou.**

Jean de
Sourches

1586. leva promptement aux environs de la Rochelle deux mille hommes, qu'il mit sur trois vaisseaux. Nous nous vîmes pendant deux jours en danger de périr. Enfin nous arrivâmes à Talmont; les trois vaisseaux y mouillèrent l'un après l'autre, & les assiégés apprenant que le roi de Navarre conduisoit l'attaque en personne, se rendirent entre ses mains.

C'étoit faute d'argent que Malicorne n'avoit point amené de secours au gouverneur de Talmont. Le roi de Navarre se voyant délivré de cette crainte, mena ses troupes attaquer Chizay. Fayolle qui y commandoit, se défendit parfaitement, & ne laissa pas inutile une coulevrine, qui étoit la seule pièce d'artillerie qu'il eût dans la place; il ne se rendit qu'après qu'il se vit manquer de tout. Je remarque comme une chose singulière, que Madame ayant envoyé son maître d'hôtel porter un billet au roi son frere, un boulet de cette coulevrine entra dans le corps du cheval par le fondement, & ressortit par le poitrail, sans renverser le cheval, qui demeura debout plus d'un demi quart d'heure.

Dans le
Haut-Poi-
rou, sur la
Boutonne.

Un autre coup d'arquebuse causa 1586.

un malheur bien plus grand. Un gentilhomme chargé verbalement d'affaires importantes, s'étant approché du roi de Navarre, à peine avoit-il prononcé qu'il venoit d'Heydelberg de la part de MM. de Clairvant & de Guित्रy, que sans lui laisser le tems d'en dire davantage, une balle lui donna dans la tête & le renversa mort aux pieds de ce prince. Cet officier venoit l'avertir que les Reîtres & les autres troupes protestantes d'Allemagne étoient prêtes à entrer en France, & lui demander par quel endroit il jugeoit à propos qu'on les fit marcher. Les uns vouloient qu'on les fit entrer par la Lorraine, où la ligue avoit le plus de pouvoir. Les autres soutenoient qu'il falloit qu'ils prissent leur route par le Bourbonnois, de-là par le Berri & le Poitou, en côtoyant la Loire. Messieurs de Montmorency & de Châtillon opinoient pour les engager en Languedoc & le long du Rhône. On n'a jamais vû un si grand partage de sentiment; & le malheur voulut que le plus mauvais de tous l'emportât, c'est-à-dire, l'avis de les

François,
de Coligny,
fils de l'amiral.

1586. faire entrer dans la Beauce, sans doute parce que le roi de France ne vouloit pas les éloigner de lui, afin de pouvoir s'en servir au besoin contre la ligue, ou du moins pour lui donner de l'ombrage. Le roi de Navarre ne l'auroit apparemment pas souffert, mais l'accident qu'on vient de voir fit qu'il ne fut pas même instruit de toutes ces contestations.

Autres
villes du
haut - Poi-
tou.

Ce prince prit avec le même bonheur Sanzay, ensuite Saint-Maixant. Le bruit de cinq ou six canons, dont l'usage avoit été fort rare jusque-là dans les sièges, produisit cet effet. Il profita de sa bonne fortune, & lorsqu'il se vit renforcé de deux cens chevaux, & de quinze cens hommes que lui amenèrent le prince de Condé & le comte de (47) la Rochefoucault, qu'il venoit de faire colonel-général de son infanterie, il crut pouvoir entreprendre le siège de Fontenai, la seconde place de Poitou, quoi-
le-Comte, qu'il n'ignorât pas qu'il y avoit dans
capitale du
bas-Poitou. cette place un brave gouverneur avec

(47) François de la Rochefoucault, prince de Saint Barthelemi; il fut tué en ce de Marillac, fils de celui qui avoit été

une forte garnison. Ce gouverneur nommé la Roussiere, voulut défendre non-seulement la ville, mais encore le faux-bourg des Loges, plus grand & plus riche que la ville même, & revêtu par dehors d'un large fossé, auquel il joignit de fortes barricades, qui fermoient l'entrée de ce fauxbourg. Le roi de Navarre fit attaquer la tête du fauxbourg dans une nuit fort noire, par la Rochefoucault à la tête de quarante gentilshommes. Je me joignis avec MM. de Dangeau, de Vaubrot, d'Avantigny, de Challandeau, de Feuquières, de Brasseuses, le Chêne, & deux ou trois autres; & nous nous attachâmes à un côté des barricades; pour les renverser ou pour les franchir, la pique à la main & les pistolets à la ceinture. Nous fûmes repoussés trois fois, Vaubrot, Avantigny & moi; nous entraînâmes sur nous en retombant, cinq ou six barriques pleines de fumier, sous lesquelles nous pensâmes demeurer engagés; mais ceux qui étoient à côté de nous ayant forcé en ce moment leurs barricades, nous nous relevâmes à la faveur de cet effort, & les ennemis nous voyant

Louis de
Courcillon
de Dan-
geau.

1586.

les maîtres de la barricade ne songèrent plus qu'à se retirer, après y avoir mis le feu, de peur qu'en les poursuivant de trop près nous n'entraissions pêle-mêle avec eux dans la ville.

Nous nous logeâmes tous dans les plus belles maisons du fauxbourg, où nous trouvâmes en même tems la commodité & l'abondance. La seule incommodité que nous recevions venoit de la mousqueterie de la place, qui de dessus la terrasse de la grande porte enfiloit toute la rue, & rendoit l'entrée de la maison du roi & des nôtres fort périlleuse: avec cela les batteries des remparts dominant sur les avenues de ce fauxbourg, rien ne pouvoit y entrer qu'en essuyant de continuelles décharges. Un jour que je traversois la rue pour entrer de ma maison dans celle du roi, qui étoit la plus belle de tout le fauxbourg, une balle vint s'aplatir contre mon casque, dans le moment que Liberge mon valet de chambre venoit pour me l'attacher. Je fis aussi-tôt tendre une corde dans le travers de la rue, & par le moyen de draps que j'y attachai, je dérobaï du moins aux assiégés la vûe des allans.

& venans. Ensuite on s'appliqua sans relâche à la tranchée & à la sappe. Le roi de Navarre s'y donna des peines incroyables, & conduisit lui-même les mineurs, dès-qu'une fois il eut pris toutes les précautions contre les secours qui pouvoient arriver du dehors. Les ponts, les passages & toutes les routes qui conduisoient à la ville, furent exactement gardés & très-avant dans la campagne. Une nuit que j'étois de garde avec vingt cavaliers à un gué de la rivière, j'entendis au loin un bruit de chevaux & de ferremens, qui ne me laissa point douter que je ne dusse bientôt être attaqué. Ce bruit cessa quelques instans, puis recommença avec plus de force, & se fit entendre si proche que je me mis sur la défensive. Je laissai approcher la troupe afin de tirer à bout portant; mais prêt à faire ma décharge, je m'aperçus que ce qui m'avoit donné une alarme si chaude, n'étoit qu'une harde de chevaux & de jumens, qui erroient dans toute cette plaine, & venoient chercher l'eau de la rivière. Je fus le premier à rire de cette aventure, mais intérieurement je me scus fort bon gré

d'avoir ordonné à celui que j'envoyois chercher du secours, de ne partir qu'après que le combat seroit engagé.

Mon principal emploi à ce siège fut de conduire l'artillerie. La sappe se trouva enfin poussée si avant, qu'on pouvoit entendre de dedans les logemens des mineurs, la voix des soldats qui gardoient les parapets : & ce fut le roi de Navarre qui s'en apperçut le premier. Il parla & se fit connoître aux assiégés, qui demeurèrent si surpris quand il se fut nommé, à eux du fond de ces souterrains, qu'ils demandèrent à capituler. Les propositions ne s'en firent point autrement que par cette étrange voix : les articles en furent dressés, ou plutôt dictés par le roi de Navarre : la sûreté de sa parole étoit si connue des assiégés qu'ils ne voulurent point d'écrit. Ils n'eurent pas lieu de s'en repentir : Le roi de Navarre charmé de la noblesse de ce procédé, accorda tous les honneurs à la garnison, & préserva la ville du pillage. Une femme de la ville, qui avoit fait tuer un porc gras le jour que la capitulation fut faite, apprenant que la garnison s'étoit rendue, imagina un plai-

fant stratagème pour dérober sa proie à l'avidité du soldat. Elle fit cacher son mari, & enveloppant dans des linceuls l'animal mort, à l'aide de quelques amies, elle le mit dans une bierre, & attira par ses cris tous les voisins. L'appareil lugubre d'un cercueil les instruisit du sujet qu'avoit la prétendue veuve de se lamenter de la sorte. Les prêtres y furent trompés comme les autres: il en vint un qui conduisit le convoi au travers des faux-bourgs dans un cimetière hors la ville, avec la permission du roi de Navarre. Les cérémonies achevées & la nuit venue, des gens apostés par cette femme vinrent déterrer le mort, & se dispoient à le reporter dans la ville; mais ils furent apperçus par quelques soldats qui en reprirent de les chasser, & ayant découvert la vérité, se saisirent de la proie. On juge bien qu'ils ne gardèrent pas le secret: ce n'en étoit plus un dans la ville; un prêtre à qui cette femme, pressée par les remords de sa conscience, s'en étoit ouverte, avoit déjà répandu partout cette aventure.

Le roi de Navarre laissant le sieur

1586. de La-Boulaye gouverneur dans cette

Charles Echalarde, sieur de La-Boulaye, place, alla se saisir de l'abbaye de Maillezais, dont il trouva la situation si avantageuse, qu'il fit le dessein d'en

Autres places dans le bas-Poitou.

former une place régulière : il m'en fit tirer le plan, & le donna à garder à Davailles parent de La-Boulaye. Ses troupes se saisirent encore de Mauleon, ensuite du château de La-Garnache, d'où M. de Genevois (48) chassa sa propre mere : elle se retira à Beauvois petite ville sur la côte de la mer, où son fils la poursuivit encore ; mais pour cette fois il tomba lui-même entre ses mains, & elle le fit à son tour prisonnier de guerre.

Je ne me trouvai point à ces- sié-

(48) D'Aubigné ex-	» le duc de Nemours,
plique mieux ceci,	» s'étant saisi de la
tom. 3. liv. 1. chap.	» Garnache, par l'in-
10. » La dame de la	» telligence des do-
» Garnache, dit-il,	» mestiques.... entre-
» sœur du duc de Ro-	» prit aussi sur Beau-
» han, tenoit la ville	» vois..... mais il se
» de la Garnache, &	» trouva prisonnier de
» le château de Beau-	» sa mere. La cadence
» vois sur mer en	» de tout cela fut que
» neutralité. Son fils	» le roi de Navarre se
» nommé le prince	» mêlant de sa liberté,
» de Genevois, pour	» l'obtint, & par mé-
» sa prétention du ma	» me moyen la place,
» riage de sa mere avec	» &c, &c

ges. Les tristes nouvelles que je reçus de Rosny m'obligèrent à y faire un voyage. J'avois obtenu pendant mon séjour à Saint-Maur une sauvegarde pour mon château & mes biens de Rosny, & tous les passe ports nécessaires pour m'y rendre toutes les fois que je le jugerois à propos: ce qui me tranquillisoit par rapport à mon épouse, dans un tems où toutes les violences étoient autorisées contre les Protestans. J'appris que ce bourg venoit d'être presque totalement dépeuplé par la peste. Ma femme y avoit perdu la plus grande partie de ses domestiques; & la peur l'avoit fait enfuir dans la forêt voisine, où elle avoit passé deux jours & deux nuits dans son carrosse. Elle étoit alors réfugiée dans le château de Huets appartenant à madame de Champagnac ma tante, qui n'en est pas fort éloigné. La joie qu'elle ressentit de me sçavoir si proche d'elle, céda à la frayeur du danger que je courrois en venant me mêler avec des pestiférés, & elle crut m'obliger à m'en retourner en faisant fermer sur moi les portes du château. Elle avoit trop besoin de secours & de consolai-

1586. tion pour être abandonnée en cet état. J'entrai malgré sa résistance ; & je demeurai un mois dans cette maison, n'ayant avec moi que deux gentilshommes & deux domestiques, & respirant en liberté l'air de la campagne ; parce que le bruit de la peste écarta de chez moi tous les importuns. Je ne passai pas ce tems inutilement pour le roi de Navarre. Je pressai le payement de vingt-quatre mille livres que mes marchands de bois me devoient encore. La persécution qui étoit ouverte contre tous les Religioneux, me mettoit à leur merci ; & dans la crainte qu'ils ne fissent confisquer cet argent avec tous mes biens au profit de la ligue, je fus obligé de me contenter de dix mille livres.

Lorsque la contagion eut cessé, je ramenai mon épouse à Rosny, après avoir pris les précautions nécessaires pour purifier la maison ; & je la quittai, sur le bruit que le duc de Joyeuse, dont la démarche avoit été lente jusques-là, & les opérations peu considérables, s'avançoit à grandes journées pour chasser le roi de Navarre du Poitou. Ce prince venoit de manquer Niort

& Parthenay , & dans l'impuissance où il se voyoit de conserver toutes ses places contre des forcès si supérieures , il en fit démanteler & raser la plus grande partie ; & ne conserva que Fontenai , Talmont , Maillezais & Saint-Maixant , en se retirant dans la Rochelle , où je trouvai qu'il étoit rentré.

1586.

Toutes
ces places
sont en Poi-
tou.

Le traité d'alliance entre les deux rois , dont il a été fait mention plus haut , sembloit promettre toute autre chose ; & l'on est sans doute impatient d'en apprendre le succès. Il n'en étoit déjà plus question ; un moment avoit tout renversé. Le procédé de la cour a certainement quelque chose de bien singulier. Ce seroit un mystère absolument incompréhensible , si l'on ne sçavoit dans quelles variations est capable de se jeter un prince livré à l'irrésolution , à la timidité & à la paresse. En matière d'état rien n'est pire que cet esprit d'indécision. Il ne faut , dans les conjonctures difficiles , tout abandonner ni tout refuser au hasard ; mais après avoir choisi un but par des réflexions sages & froides , il faut que toutes les démarches qu'on fait , tendent à y par-

1586.

venir. On ne ſçauroit encore trop acheter, ni trop preſſer une paix néceſſaire : mais ce qu'il faut éviter le plus ſoigneuſement dans les circonſtances critiques, c'eſt de tenir les eſprits du peuple en ſuſpens entre la paix & la guerre. Ce n'étoit pas par de telles maximes que ſe conduiſoit le conſeil de Catherine. Si l'on y prenoit un parti, ce n'étoit que pour le moment & jamais pour la fin ; & c'étoit toujours d'une manière ſi timide, qu'on ne remédioit au préſent même que très-imparfaitement. Le défaut de tous les eſprits qui n'ont jamais embrſſé que de petites & de frivoles intrigues, & en général de tous ceux qui ont plus de vivacité que de jugement, eſt de ſe repréſenter ce qui eſt proche, de manière à ſ'en laiſſer éblouir, & de ne voir ce qui eſt loin qu'au travers d'un nuage. Quelques momens, quelques jours, voilà ce qui compoſe pour eux l'avenir.

A ce défaut de ne pouvoir jamais ſe décider, le roi, ou plutôt la reine-mère en joignent un autre qui y met

le comble (49); c'est l'usage de je ne sçais quelque petite dissimulation affectée, ou plutôt une étude misérable de duplicité & de déception, sans laquelle elle s'imaginait qu'il ne peut y avoir de politique. Le premier de ces défauts nous cachant le mal qui nous menace, & l'autre liant les mains à ceux qui pourroient nous aider à le prévenir; que peut-on attendre, sinon d'en être accablé tôt ou tard? Et c'est ce qui arriva à Henri III. pour n'avoir pu se résoudre à employer le remède qui lui étoit offert; je veux dire, la jonction des troupes du roi de Navarre avec les siennes; afin de pousser

1586.

trêmité, qui pouvoit être aussi fatale au nom royal, que honteuse à la mémoire de ce prince.

Catherine eut recours à ses fines-
ses ordinaires, & crut avoir beaucoup

pour rien dans la po-
litique de cette reine
témoin cette parole

due. *He bien, nous
prierons Dieu en fran-
çois.*

1586. fait, parce qu'elle fit beaucoup de pas. Elle alla en Poitou, elle s'aboucha plusieurs fois avec le roi de Navarre (50.) à Coignac, à Saint-Brix & à Saint-Maixant: elle chercha tantôt à le séduire, tantôt à le faire trembler à la vue des forces considérables qui alloient fondre sur lui, & dont elle avoit, disoit-elle, jusqu'ici suspendu les coups. Enfin elle n'oublia rien de ce qu'elle crut capable de l'engager à changer de religion. On

(50) » La reine lui » chasse, & voulant
 » demandant ce qu'il » montrer que son
 » vouloit, il lui ré- » cheval étoit plus vif
 » pondit, en regar- » que deux très-beaux
 » dant les filles qu'el- » chevaux, apparte-
 » le avoit amenées: il » nans à Bellievre,
 » n'y a rien là que je » une bande de co-
 » veuille, madame, » chons derrière une
Peref. Hist. de Henri le » haie, fit peul à son
grand. Mathieu y » cheval, qui se ren-
 » ajoute que Catheri » versa sur lui. Il de-
 » ne le pressant de faire » meura sans connois-
 » quelque ouverture: » sance, jettant le sang.
 » Madame, lui dit-il, » par le nez & par la
 » il n'y a point ici » bouche: on l'enleva-
 » d'ouverture pour » comme mort au
 » moi. » *Tom. 1. liv.* » château. Cependant
 » 3. p. 518. Cetre entre » deux ou-trois jours
 » vuc de Saint Brix se » après il n'y parut
 » fit le 15 Septem- » pas. » *Mem. de Ne-*
bre. » A Saint-Brix, » *vers, tom. 2. p. 588.*
 » un jour allant à la

peut bien croire qu'elle ne voyoit qu'à regret la ligue en état d'opprimer le roi de Navarre parce que son intérêt n'étoit pas que cela arrivât. Mais quelle sûreté donnoit elle à ce prince de la dé marche téméraire & hors de saison où elle vouloit l'engager ? & n'avoit-il pas lieu de croire que ce te proposition d'abjurer sa religion , qu'elle mettoit sans cesse en avant , n'étoit au fond qu'un piège adroit pour le priver du secours des Protestans, lui faire contremander les troupes qui lui venoient d'Allemagne , l'attirer à la cour , le perdre , & après lui tous ses partisans ? J'ai particulièrement des preuves qui justifient cette pensée. Cherchant à éclaircir mes soupçons par une autre voie que celle des conférences, auxquelles j'assistois avec le roi, j'en liai de particulières par son ordre avec mesdames d'Uzès & de Sauves, qui connoissoient mieux que personne l'intérieur de Catherine , & qui m'aimoient au point de ne me nommer jamais autrement que leur fils. Pour mieux sçavoir ce qu'elles pensoient , je seignis d'être assuré de ce que je ne faisois que conjectu-

1586. rer; & je me plaignis de ce que la reine-mère cherchoit par toutes sortes de moyens à sacrifier le roi de Navarre à la ligue. Ces deux dames m'avouèrent confidemment, qu'elles croyoient que la religion ne servoit que de prétexte à Catherine, & que les choses étoient au point que le roi de Navarre ne devoit plus songer à en sortir que les armes à la main. Elles m'assurèrent ensuite qu'elles ne voyoient qu'avec beaucoup de chagrin cette mauvaise volonté du conseil à l'égard du prince: & quoique dans cette cour, après la galanterie, on fît du mensonge sa principale étude, j'ai toujours cru ces paroles sincères.

Quelles que fussent les intentions de la reine-mère (51), elle s'en re-

(51) » Après un long entretien, » vous empêche de
 » comme la reine-mère lui demanda, si » coucher dans votre
 » la peine qu'elle avoit » lit, c'est vous qui
 » prise ne produiroit » m'empêchez de cou-
 » aucun fruit, elle qu' » cher dans le mien ?
 » ne souhaitoit que le » la peine que vous
 » repos, il lui répon- » prenez vous plaît, &
 » dit : madame, je » vous nourrit; le re-
 » n'en suis pas cause, » pos est le plus grand
 » ce n'est pas moi qui » ennemi de votre
 » vie. « *Peref. 1. Part.*

tourna sans avoir rien obtenu , &c. 1587.
Joyeuse vint prendre sa place avec une armée. C'étoit un second mystère que la conduite d'une armée , donnée à Joyeuse. Etoit-ce pour mortifier les chefs de la ligue qui pouvoient y prétendre , ou même pour les détruire tout-à-fait , si le nouveau général eût réussi ? Etoit-ce au contraire ses liaisons découvertes avec la ligue , qui avoient porté le roi à lui donner une place , où il se tenoit assuré que cet ingrat périroit , ou du moins échoueroit ? Etoit-ce simplement pour éloigner un favori , à qui un nouveau venu avoit fait perdre les bonnes grâces du roi ? Car souvent c'est une pure bagatelle , un rien , qui produit les effets qu'on veut toujours attribuer aux motifs les plus graves. N'étoit-ce point plutôt pour relever l'éclat de sa faveur par le poste le plus honorable ? Tel étoit l'esprit de la cour , que les conjectures mêmes les plus opposées trouvoient à s'appuyer sur d'égales vraisemblances. Une chose pourtant qui semble déterminer en faveur de la dernière , c'est que l'armée de Joyeuse étoit composée des principales for-

1587..

ces du royaume ; qu'elle étoit sur-
tout remplie d'une noblesse d'élite ,
& abondamment pourvue de tout ce
qui pouvoit la rendre victorieuse.

Le roi de Navarre s'attacha prin-
cipalement à mettre Saint-Maixant
en état de défense : il y fit un voyage
si précipitamment , que succombant
au sommeil & à la fatigue , il fut obli-
gé en s'en revenant à la Rochelle de
se jeter dans une charette à bœufs ,
où il dormoit comme dans le meilleur
lit. Afin de ne pas consumer les vivres
de Saint-Maixant , il avoit ordonné

Gabriel
Prévot de
Charbon-
nières.
N.... Des-
Bories.

aux deux régimens de Charbonnières
& Des-Bories , nommés pour le dé-
fendre , de se poster à La Motte Saint-
Eloi , en attendant l'arrivée de l'enne-
mi. Tout cela ne put empêcher ni la
prise de cette dernière place & de son
château , ni celles de Saint-Maixant ,
de Maillezais & de plusieurs autres ,
non plus que la défaite de quelques
compagnies , entr'autres de celle de
Despueilles qui fut emportée presque à
la vûe de la Rochelle. La manière
cruelle dont se comportoient les vain-
queurs , rendoit ces malheurs encore
plus sensibles. Tout ce qu'on pouvoit

faire pour s'en venger, étoit de tomber sur les traîneurs ou sur les maraudeurs, pendant les marches de cette armée.

1587.

Un jour, que le duc de Joyeuse la ramenoit de Saintes à Niort, j'allai me poster avec cinquante chevaux dans la forêt de Benon sur le grand chemin, cherchant l'occasion de faire quelque coup de main. Un soldat monté par mon ordre au haut d'un arbre, pour observer l'ordre & les mouvemens de l'armée ennemie, nous dit qu'il voyoit un détachement s'avancer à quelque intervalle des premiers bataillons. Ceux qui m'accompagnoient vouloient qu'on fondît sur ce détachement, qu'on pourroit peut-être enlever avant qu'il fût secouru. Cette proposition n'étoit pas de mon goût : je me souvins de la maxime du roi de Navarre, qu'on réussit rarement en attaquant un parti à la tête de toute une armée ; & je retins l'ardeur de ma troupe, qui brûloit d'en vie d'en venir aux mains. Nous vîmes donc passer ce détachement, & après lui toute l'armée, dont nous pouvions facilement compter les bataillons. Les

1587.

derniers rangs marchoient si serrés, que je jugeai moi-même qu'il n'y avoit aucun coup à faire: mais comme nous étions prêts de nous retirer, notre sentinelle nous annonça deux petits escadrons de cinquante ou soixante chevaux, qui marchoient fort éloignés l'un de l'autre. Je voulois encore qu'on laissât passer le premier: il n'y eut pas moyen pour cette fois de contenir la troupe. Nous fondîmes sur les premiers & nous les enfonçâmes; douze ou quinze restèrent sur la place; nous en fîmes autant de prisonniers; & le reste se sauva comme il put. Mais quel regret n'eus-je point de n'avoir pas suivi mon opinion, lorsque je scus que cette seconde troupe étoit composée de cinquante des principaux officiers de l'armée catholique; ayant à leur tête le duc de Joyeuse lui-même, qui s'étoit arrêté à faire collation à Surgères. Lorsque je rendis compte de cette action au roi de Navarre, il me dit en riant qu'il voyoit bien que j'avois voulu épargner l'escadron du duc de Joyeuse, en faveur de mes deux freres qui étoient avec lui. L'un d'eux ayant eu envie de voir la Ro-

Bourg au
pays d'Au-
nais.

chelle, je lui obtins un passe-port, & le conduisis par-tout J'eus moi même occasion de faire un tour a Niort, où étoit l'armée des ennemis, pour convenir d'un combat proposé entre les soldats Albacois de la compagnie du capitaine Mercure, & pareil nombre d'Ecossois de celle d'Ouimes, mais le duc de Joyeuse ne permit pas qu'il s'exécutât

Je trouvai ce général sombre & inquiet je devinai si bien le sujet de ses déplaisirs, que m'ayant dit qu'il étoit sur le point d'aller jusqu'à Montresor, je ne balançai point à lui répondre d'un air à augmenter ses soupçons, qu'il pourroit bien aller de là jusqu'à la cour. Il se tourna à cette parole vers mon frere, comme l'accusant d'avoir révélé ce qui s'y passoit. Lorsqu'il scût qu'il n'en étoit rien, il s'imagina que sa disgrâce étoit certaine, puisque le bruit en étoit parvenu jusqu'à la Rochelle; & je crois que cette pensée acheva de le déterminer à aller détruire par sa présence les cabales de ses envieux. Il n'en témoigna rien au contraire il reprit la parole froidement, & me dit que je me laissois tromper par

En Tor-
raine

1587. mon trop de discernement. Il chercha à me persuader qu'il n'avoit aucune intention de revoir Paris. Je me tins si assuré du contraire, que je revins promptement prendre avec le roi de Navarre les mesures nécessaires pour profiter d'une absence, qui alloit laisser l'armée catholique sans chefs, car je ne doutai point qu'une partie des officiers généraux ne fussent aussi du voyage. Effectivement Joyeuse ne fut pas plutôt parti, que toute son armée, déjà assez mal disciplinée, vécut sans règle & sans commandement.

Le roi de Navarre qui avoit assemblé secrètement douze cens hommes tirés de ses garnisons, tomba si à propos sur les compagnies de Vic, de Bellemaniere, du marquis de Resnel, de Ronsoy, & de Pienne, & sur celle du duc de Joyeuse même, qu'il en trouva une partie au lit & l'autre à table, & les tailla en pièces. Il donna plus d'une fois l'alarme à toute l'armée qui étoit demeurée sous les ordres de Lavardin : il a suivi jusqu'à la Haye en Touraine, & trouva moyen de la tenir comme assiégée pendant quatre ou cinq jours. S'il avoit eu en cette

Sur les
confins du
Poitou.

occasion des forcés. suffisantes pour pouvoir garder son postz plus long-tems , je crois que la faim la lui auroit entièrement livrée. Les soldats se répandant dans les villages , & s'exposant à tout pour avoir des vivres, nous passions la rivière & les surprenions à tous momens.

Dans ce peu de tems il y en eut plus de six cens pris ou tués. Je donnai avec six chevaux seulement dans un village plein de soldats : ils étoient si accoutumés à être vaincus , que je fis saisir leurs armes qui étoient sur les lits & les tables , & éteindre leur meche , sans qu'ils se missent en devoir de nous repousser, quoiqu'ils fussent au nombre de quarante , que j'amenaï tous au roi de Navarre : ils prirent parti dans ses troupes.

Il y avoit long-tems que M. le comte de Soissons (52) mécontent

(52) Charles de la Courte &c. du 15^e no

1587. de la cour, faisoit espérer au roi de Navarre, qu'il passeroit dans son parti, & que ce prince n'oublioit rien pour l'entretenir dans cette disposition. La négligence de l'armée catholique fournissant une occasion telle que l'un & l'autre l'attendoient, M. le comte de Soissons s'achemina vers la Loire, & le roi de Navarre envoya toutes ses troupes aux Rosiers, pour faciliter à ce prince le passage de la rivière. Elles lui servirent encore à se saisir du bagage du duc de Mercœur. Le grand convoi qui l'escortoit, fut attaqué sur la levée si à l'improviste, qu'il fut défait sans rendre de combat, & le bagage qui étoit des plus riches, entièrement pillé : ma part du butin monta à deux mille écus. Mes freres n'étoient plus dans cette armée ; je leur avois obtenu un passeport pour sortir de La-Haye.

Ce service ne demeura pas sans récompense : ils m'en firent avoir un de la cour pour me rendre à Paris, où un besoin pressant m'appelloit. On étoit alors dans le fort des violences exercées contre les Religionnaires. De quelque côté qu'ils se tournassent,

ils ne voyoient que des abîmes ouverts. Dans les campagnes où tout le monde se faisoit soldat pour piller, leurs maisons n'étoient pas capables de les garantir contre la fureur de leurs persécuteurs. Ils étoient exposés dans

1587.

la religion impiroit, & que l'envie de profiter de leur dépouille ne faisoient que trop cruellement exécuter. Les princes se verront souvent sujets à de pareils malheurs, les plus grands qui puissent arriver à un royaume, tant qu'ils ne connoîtront pas jusqu'où s'étendent leurs droits (53) & leurs de-

(53) Il est vrai qu'il y a un maintien de la bonne religion, obligation qui emporte celle de tenir la main à l'exécution de ceux qui font profession d'une autre religion, mais cela n'empêche pas que les souverains ne soient obligés d'observer le culte & toutes les pratiques extérieures, & qui ne sont pas moins conformes aux principes politiques, la religion funeste ne nous trop fait à l'on doit

1587.

voirs à cet égard. Ils ne sçauroient se vir trop rigoureusement contre toute espèce d'action qui blesse la nature, la société ou les loix. Une religion capable d'autoriser ces actions, devient nécessairement l'objet de la rigueur de leur justice ; & c'est même par cet endroit seul, que la religion est soumise au pouvoir des Têtes couronnées : mais leur ressort ne s'étend point sur l'intérieur des consciences. Dans le précepte de la charité par rapport à Dieu, dont les différens sens

faire beaucoup, plus corps méritoit de sur de fond sur l'attention à prévenir absolument toutes les disputes en matière de religion, que sur le silence qu'on peut imposer lorsqu'une fois elles se sont élevées. Comment d'ailleurs M. de Sully, après l'avoir fait si souvent dans ses mémoires de l'esprit de révolte & d'indépendance qui conduiroit toutes les démarches du parti Calviniste en France, n'a-t'il pas senti, que selon ses propres maximes, ce corps méritoit de subir toute la rigueur des loix. Cet endroit justifie bien ce me semble, ce que j'ai dit dans la préface de cet ouvrage, qu'il est plus à propos de ne rien dissimuler des sentimens de l'auteur en fait de Théologie, que de les supprimer. On ne comprend point ce qu'il a voulu dire ici, au sujet de la charité : l'obscurité est ordinairement une preuve de la fausseté des principes, & de la foiblesse des raisons.

forment les différentes religions , le 1587.
souverain maître se réserve tout ce qui
ne sort point de la spéculation , &
abandonne aux princes ce qui tend à
en détruire la pratique commune. L'i-
gnorance ou le mépris de cette ma-
xime faisoient mener aux Réformés
une vie malheureuse. Ceux qui
avoient d'assez grands biens pour vi-
vre dans Paris , prenoient ce parti
comme le moins dangereux encore :
par la facilité de pouvoir demeurer
ignorés dans une ville si confuse &
si tumultueuse.

Mon épouse s'y étoit retirée il y
avoit quelque tems , avec la précau-
tion de prendre un nom supposé ; &
elle joigroit aux malheurs communs
celui d'être fort avancée dans une gros-
sesse , pendant laquelle elle manqua de
toutes les commodités. Lorsque je ju-
geai qu'elle touchoit à son terme , la
crainte de tout ce qui pouvoit lui arri-
ver en cet état , fut ce qui me porta à
faire un voyage à Paris. Je trouvai
qu'elle venoit de donner le jour à un
enfant mâle , à qui je donnai pour par-
rein le sieur de Rueres prisonnier en la
conciergerie , & qui fut levé des fonts

1587. au prêche par un bourgeois nommé
 Chauffaille & sa femme : car le prêche
 & les assemblées des Protestans ne lais-
 soient pas de se tenir malgré les infor-
 mations sévères qu'on faisoit contr'eux.
 Il y eut en ce tems-là plusieurs femmes
 brûlées pour ce sujet : je courus moi-
 même les plus grands hazards ; & je
 n'évitai que par un bonheur surpre-
 nant de n'être pas reconnu. Enfin les
 espions ayant encore été multipliés
 dans tous les endroits de la ville , &
 les recherches se faisant avec un soin
 qui ne laissoit rien échaper ; je ne crus
 pas pouvoir demeurer plus long-tems
 dans Paris sans un péril évident. J'en
 fortis seul & déguisé ; je m'enfuis à
 Villepreux , d'où je gagnai Rosny par
 un chemin détourné.

Le duc de Joyeuse avoit été reçu
 dans Paris avec des acclamations & des
 louanges , qui devoient le faire rougir
 secrètement de ne les avoir pas mieux
 méritées. Aussi ne l'empêchèrent-elles
 pas de ressentir vivement la déroute de
 son armée, dont il fut bientôt informé. Il
 chercha tous les moyens de réparer cet-
 te perte : ce qui ne lui fut pas bien diffi-
 cile, dans les dispositions où étoit l'roi .
 à son

à son égard. Son arrivée avoit dissipé toutes les menées de ses jaloux, & le foible que Henri avoit pour lui, ayant porté sa faveur (54) au plus haut point, on ne lui refusa rien. Tous les courtisans s'attachèrent à lui, & il reprit le chemin de la Guyenne, avec la fleur de la noblesse Françoisise, pendant que plusieurs autres corps de troupes se rassembloient séparément au rendez-vous qu'il leur avoit marqué.

Ces différentes marches de gens de guerre ayant rendu les chemins

etroit expiré. Avec cette supércherie, j'arrivai sans aucun accident auprès du roi de Navarre, que je trouvais occupé à prévenir l'orage terrible; qu'il voyoit prêt à fondre sur lui. Il

(54) Dans son ambassade à Rome il avoit été traité comme frere du roi. Il avoit un cœur digne de sa grande fortune. Un jour ayant fait attendre trop long-tems les deux se-

cretaires d'état dans l'antichambre du roi, il leur en fit ses excuses, leur abandonnant un don de cent mille écus que le roi venoit de lui faire. « Notes sur la Henriade.

1587. ramassa tout ce qu'il put trouver de soldats dans le Poitou, l'Anjou, la Touraine & le Berry. Il manda au prince de Condé, au comte de Soissons, à MM. de Turenne, de la Trimouille & la Rochefoucault, de lui amener tout ce qu'ils avoient de gens de guerre avec eux. Il s'en falloit beaucoup que tous ces secours éga-lassent ses forces à celles du duc de Joyeuse; ils ne le mettoient tout au plus qu'en état de s'ouvrir un chemin par la Guyenne, le Languedoc & le Lyonnois, vers la source de la Loire; où il comptoit pouvoit rencontrer les troupes auxiliaires d'Allemagne. Ce fut à cette jonction qu'il s'appliqua uniquement, tandis que Joyeuse n'avoit pas encore toutes les troupes qui devoient le joindre. Ce prince s'avança donc avec son armée vers Montlieu, Montguyon & la Roche-Chalais, (55) toujours observé & couronné par le général ennemi, qui ayant pénétré son dessein, crut ne devoir point attendre l'arrivée du maréchal de

(55) Villes sur les bords du Périgord, confins de la Saintonge, ainsi que Chalais & Aubeterres.

Matignon, ni celle de plusieurs autres régimens qui approchoient, de peur de laisser échaper une occasion, que peut être il ne pourroit plus recouvrer. Il étoit déjà, avec ce qu'il avoit de monde, si supérieur au roi de Navarre, qu'on ne pouvoit accuser ce conseil de témérité; & le prince qui ne hazardoit jamais une action d'éclat que forcé par la nécessité, au lieu de chercher à engager le combat, ne songeoit qu'à mettre la rivière entr'eux deux, afin de continuer sa marche sans obstacle, & de gagner la Dordogne, sur laquelle il avoit d'assez bonnes places pour arrêter la poursuite des ennemis.

Dans ces dispositions de part & d'autre, le roi de Navarre arriva au passage de Chalais & d'Aubeterre. Le poste de (56) Coutras lui parut important pour favoriser ce passage: il ne le parut pas moins à l'ennemi. Le prince y étoit parvenu par un chemin détourné, & s'y maintint après

(56) Coutras, ville rigoré, au confluent de Guyenne, aussi des rivières de Lille sur les confins du Périgord & de Droume.

1587.

une escarmouche assez vive. Moyennant l'avantage de ce poste, le roi de Navarre crut pouvoir tenter le passage, & y fit travailler toute la nuit. Il se réserva le soin de faire passer les gens de guerre, & me donna conjointement avec Clermont, Bois-du-Lys & Mignonville, celui du bagage, & particulièrement de l'artillerie. Comme il étoit nécessaire d'user d'une extrême diligence, nous nous mêmes incontinent à travailler, ayant de l'eau jusqu'aux genoux. Une moitié étoit déjà sur l'autre bord, lorsque les batteurs d'estrade que le roi de Navarre avoit envoyés pendant cette nuit à la découverte, arrivèrent avec quelques prisonniers qu'ils avoient faits, & apprirent que Joyeuse, résolu de tout entreprendre pour forcer le roi de Navarre au combat, avoit fait battre aux champs à dix heures du soir, & qu'il alloit se trouver en présence au plus tard sur les sept ou huit heures du matin.

Cette nouvelle fit juger au roi de Navarre que notre travail étoit non-seulement inutile, mais encore fort dangereux ; parce que l'armée ennemie le trouvant occupé à ce passage,

il ne pouvoit éviter l'entière désaite de cette partie de la sienne, qui seroit restée en deçà de la rivière, où elle ne pourroit plus recevoir de secours de celle qui seroit au-delà. Il donna donc ordre qu'on fit repasser promptement tout ce qui étoit de l'autre côté; & en doublant notre peine il nous ôta encore (57) Mignonville, dont il avoit besoin. Quoiqu'il nous vît extrêmement foibles pour le travail qu'il nous donnoit, il ne laissa pas de nous montrer une éminence, sur laquelle il auroit bien souhaité que son artillerie fût placée, mais comme n'osant espérer que nous eussions le tems de grimper jusques là. En effet on découvrit déjà la tête de l'armée ennemie. Heureusement Joyeuse, qui sans doute ne connoissoit pas assez bien le terrain, n'is-

(57) Mignonville, d'un mérite & qui fut tué bientôt | talent peu connu. Il
après devant Nonan- | Tels étoient M.
cour lorsque Henri | gommery, Bell.
IV. força cette ville, | Montausier, V.
étoit maréchal de | ré, des Ageaux.
camp, & excellent | vas, dont les l.
officier Henri avoit | tiens font m.
dans son armée un | avec éloges en p.
grand nombre de ces | de cette bataille.
officiers subalternes

1587.

une escarmouche assez vive. Moyennant l'avantage de ce poste, le roi de Navarre crut pouvoir tenter le passage, & y fit travailler toute la nuit. Il se réserva le soin de faire passer les gens de guerre, & me donna conjointement avec Clermont, Bois-du-Lys & Mignonville, celui du bagage, & particulièrement de l'artillerie. Comme il étoit nécessaire d'user d'une extrême diligence, nous nous mêmes incontinent à travailler, ayant de l'eau jusqu'aux genoux. Une moitié étoit déjà sur l'autre bord, lorsque les batteurs d'estrade que le roi de Navarre avoit envoyés pendant cette nuit à la découverte, arrivèrent avec quelques prisonniers qu'ils avoient faits, & apprirent que Joyeuse, résolu de tout entreprendre pour forcer le roi de Navarre au combat, avoit fait battre aux champs à dix heures du soir, & qu'il alloit se trouver en présence au plus tard sur les sept ou huit heures du matin.

Cette nouvelle fit juger au roi de Navarre que notre travail étoit non-seulement inutile, mais encore fort dangereux ; parce que l'armée ennemie le trouvant occupé à ce passage ;

il ne pouvoit éviter l'entière défaite de cette partie de la sienne, qui seroit restée endechà de la rivière, où elle ne pourroit plus recevoir de secours de celle qui seroit au-delà. Il donna donc ordre qu'on fit repasser promptement tout ce qui étoit de l'autre côté; & en doublant notre peine il nous ôta encore (57) Mignonville, dont il avoit besoin. Quoiqu'il nous vît extrêmement foibles pour le travail qu'il nous donnoit, il ne laissa pas de nous montrer une éminence, sur laquelle il auroit bien souhaité que son artillerie fût placée, mais comme n'osant espérer que nous eussions le tems de gagner jusques là. En effet on découvroit déjà la tête de l'armée ennemie. Heureusement Joyeuse, qui sans doute ne connoissoit pas assez bien le terrain, ou se

(5)
 qui
 après
 cour
 IV.
 étoit maréchal de ré, des Ageaux, Fa-
 camp, & excellent vas, dont les histo-
 officier. Henri avoit riens font mention
 dans son armée un avec éloges en parlant
 grand nombre de ces de cette bataille.
 officiers subalternes

1587. laissoit trop emporter à son ardeur; avoit donné ordre de placer son artillerie en un endroit si bas, qu'il vit dans la suite qu'elle lui seroit inutile, & la fit changer de place: ce qui nous donna une espace de tems, dont nous fîmes profiter pour asseoir la nôtre. Il faut dire même que quelque chose que fît ce général, il ne tira presque aucun service de son artillerie, & ce fut sans doute une des principales causes de la perte de la bataille; ce qui montre que rien n'est plus nécessaire à un général d'armée, que la justesse de ce premier coup d'œil qui abrège les voies, & prévient la confusion. Je n'ai point connu de généraux qui l'eussent aussi bon que le roi (58) de Navarre.

Le (59) combat étoit déjà enga-

(58) Le Grain lui ge en ses coffres; fait tenir cette ha » toute l'élite des rangue militaire à » courtisans est avec ses soldats: » Mes » lui. « *Décade d'Hen-* » amis, voici une cu- *ri le Gr. liv. 4.* » rée qui se présente, (59) Il commença » bien autre que les le 20 Octobre à neuf » butins passés. C'est heures du matin, il » un nouveau marié étoit fini à dix. La vic- » qui a encore l'ar- toire fut complète, » gent de son maria- il demeura sur la plar

gé ; lorsque notre artillerie, qui ne consistoit pourtant qu'en trois pièces de canon, se trouva établie, & il étoit tems de s'en servir. Le quartier de M. de Turenne, dont les troupes firent fort mal, & celui de la Trimouille avoient été forcés dans le premier choc : ce qui avoit commencé à porter le désordre dans le reste de l'armée. Les Catholiques crioient : *Victoire*, & il s'en falloit peu qu'ils ne fussent victorieux en effet ; mais en ce même moment notre artillerie commença à faire un feu (60) si terrible, que chaque coup enlevoit douze, quinze & quelquefois jusqu'à vingt-cinq hommes. Elle arrêta d'abord l'impétuosité des

re cinq mille morts France, rom. 9. in-4.
des ennemis, & cinq fait une description
tens prisonniers. Il tout-à-fait juste de la
h'y eut qu'un sort pe-bataille de Coutras.
tit no
tués.

toit c
pas c

1587.

ennemis & les incommoda si fort, que pour se mettre à couvert ils s'écartèrent, & n'offrirent qu'un corps mal joint & mal soutenu aux efforts du roi de Navarre; du prince de Condé, & du comte de Soissons, qui étoient accourus à la tête de trois escadrons. Ces trois princes (61) y firent des prodiges de valeur. Ils renversèrent tout ce qui se présenta à leur rencontre, & passèrent sur le ventre aux vainqueurs. Leurs armes y furent martelées de coups, en un moment tout changea, & la

(61) » Je ne vous	» à dessein de défen-
» dirai rien autre cho-	» dre & couvrir sa
» se, leur dit le roi	» personne : il leur
» de Navarre, sinon	» cria : A quartier je
» que vous êtes de la	» vous prie, ne m'of-
» maison de Bourbon;	» fufquez pas, je veux
» & vive Dieu, je	» paroître. Il enfonça
» vous montrera que	» les premiers rangs
» je suis votre aîné.....	» des ennemis, fit des
» Sa valeur brilla ce	» prisonniers de sa
» jour là par-dessus	» main, & en vint
» celle de tous les	» jusqu'à coller un
» autres. Il avoit mis	» nommé Château
» sur son casque un	» Renard, Cornette
» bouquet de plumes	» d'une compagnie
» blanches pour se	» de gens d'armes,
» faire remarquer.....	» lui disant, rends-
» Quelques-uns se	» toi Philistin. « Pé-
» mettant devant lui,	» ref. <i>ibid.</i>

mort (62) du général catholique
acheva de donner aux Protestans une
victoire complete,

1587.

Si-tôt que je vis l'ennemi prendre
la fuite, j'abandonnai le canon com-
me inutile; je me fis donner mon
cheval que Bois-Breuil tenoit derriè-
re l'artillerie, & je courus appren-
dre des nouvelles de mes freres. J'eus
la consolation de sçavoir qu'il n'en
étoit resté aucun des deux dans le
combat. Je rencontrai le roi de
Navarre, occupé à dissiper les (63)
fuyards, & à achever sa victoire,
qu'il ne tint assurée que quand il ne
vit plus rien qui pût lui tenir tête.
Le corps de Joyeuse & celui de Saint-
Sauveur (64) son frere, furent reti-

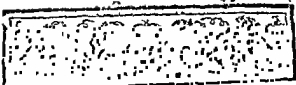
(62) Tué de sang, » cette nouvelle com-
froid par la Mothe, » me un nouveau su-
Saint-Heray; d'au- » jet de gloire, & se
tres disent par deux » tournant bravement
capitaines d'infante- » vers ses gens: al-

» chal de Maignon de sept fils de Guindau-
» paroïssoit. Il reçut me, duc de Joyeuse,

1587. rés du milieu d'un tas de cadavres, & portés dans une salle du château de Coutras ; où il demeurèrent sur une table couverts seulement d'un méchant linceul qu'on jetta sur eux. (65)

(65) Voici une anecdote, dont je ne garantis pas la vérité ; mais qu'on ne fera pourtant pas fâché de voir. Je la trouve dans les mémoires d'Amelot de la Houffaye, *tom. 2. p. 443.* qui la rapporte comme tirée de l'histoire des seigneurs d'Engghien, par Colins, où cet auteur parle ainsi : « Le roi de Navarre remporta la victoire, au grand contentement du roi de France, lequel avoit secrète correspondance avec le victorieux, par l'entremise fidele du marquis de Rosny de la maison de Béthune présentement duc de Sully, qui demouroit inconnu à Paris. » ris. « Cet auteur paroît avoir eu connoissance des négociations secrètes du duc de Sully avec Henry III. qu'on a rapportées plus haut : mais en quoi il se trompe, c'est que ces négociations n'avoient point eu leur effet : que le duc de Joyeuse n'avoit rien perdu de sa faveur auprès de ce prince ; du moins si nous en croyons M. de Sully, qui devoit être mieux au fait qu'un autre : enfin que Sully n'étoit plus à Paris ; puisqu'il se trouva à la bataille ; & que même le dernier voyage qu'il y avoit fait quelque tems auparavant, n'avoit pour objet que de voir & de secourir son épouse.

Fin du Livre second.




MEMOIRES

DE M. DE

SUILLY.

LIVRE TROISIÈME.

1587.



cun. Je suis assez sincère pour convenir que le roi de Navarre ne fit pas en cette occasion tout ce qu'il pouvoit faire. Si avec une armée victorieuse & maîtresse de la campagne, on se fût avancé à la rencontre des secours étrangers, rien n'en auroit pu empêcher la jonction ; & le parti devenoit après ce coup important, du

1587. moins égal aux Catholiques. On a beau dire, on ne connoît jamais tout le prix du moment, les plus habiles y sont trompés. Mais ce que très-peu de personnes (1) sçavent, c'est que les vûes intéressées, & les desseins ambitieux de quelques-uns des chefs de l'armée victorieuse, furent les principales causes qui arracherent des mains du roi de Navarre les fruits de sa victoire.

Claude,
duc de la
Trimouille. Le prince de Condé, séduit par les conseils de la Trimouille, crût enfin avoir trouvé le moyen d'exécuter le hardi projet qu'il minutoit depuis long-tems, de démembre de la couronne de France l'Anjou, le Poitou, le Pays d'Aunis, la Saintonge & l'Angoumois, pour s'en composer une principauté indépendante. Dans cette vue, il se hâta de retirer tout ce qu'il avoit amené de troupes à l'armée générale, & tourna toutes ses pensées à se rendre maî-

(1) Nos meilleurs historiens convien-
nent également de
ces deux choses; que
le roi de Navarre ne
sçut pas profiter de sa
victoire, & qu'il ne
tint pas tout-à-fait à
lui. D'Aubigné est
presque le seul qui
disculpe tous les of-
ficiers de ce prince; &
n'accuse que lui-seul,
tom. 3, liv. 1, chap. 15.

trà de Sainte & de Brouage qu'il s'imagina pouvoir emporter sans peine dans la première alarme. Après quoi il ne voyoit rien qui pût lui résister; car l'ambition ressemble à cet oiseau de la fable; qui a l'aile forte, & une faim insatiable. (2)

(2) Le duc de Sully qu'on alla au-devant ne s'accorde point ici des troupes étrangères avec d'Aubigné, du res le long de la Loire.

qu'il avoit vue en sont fort mauvaises : cette occasion au Qu'il fut seulement prince & au duc, arrêté, que le prince mais je crains bien de Condé iroit avec aussi qu'il n'y ait un ce qu'on pourroit lui peu de prévention, donner de troupes, ou de passion de se joindre l'armée Alle-

a source
en pre-
min par
Angou-
mois :
Navar-

que le de son côté se conseil ayant été ab- voyant abandonné de semblé pour voir ce la meilleure partie de qu'il étoit à propos la noblesse de Poitou qu'on fit, l'avis du & de Saintonge, avoit prince de Condé sur, marché vers Sainte-

1587.

Le vicomte de Turenne, avec des desseins tous pareils sur le Limosin & le Périgord, où il possédoit déjà de grands biens, tint la même

Foi en Agenois, d'où il avoit pris la route de Pau, laissant la conduite de sa petite armée au vicomte de Turenne; que le vicomte, pour ne pas laisser ses soldats inutiles, avoit assiégé Sarlat en Périgord, à dessein de la mettre du moins à contribution, s'il ne pouvoit la prendre. Voilà ce que dit de Thou. Et l'on peut y ajouter une circonstance très-essentielle, & en même tems très-vraie: puisque ni le duc de Bouillon, ni ses apologistes ne peuvent s'empêcher d'en convenir, qui est; que ce fut le vicomte lui-même qui fit rejeter le sage conseil du prince de Condé. Il s'ensuivroit de tout cela, que le prince de Condé n'est point coupable de ce dont on l'accuse ici; d'autant plus

que d'Aubigné ajoute que ce fut sur la promesse que lui fit le roi de Navarre d'aller le joindre au plutôt, qu'il s'avança dans l'Angoumois, où il l'attendit long-tems inutilement, sans pourtant que cela puisse justifier le prince d'avoir eu d'ailleurs les vues d'indépendance dont aucune histoire n'a douté.

Pour le vicomte de Turenne, quoiqu'il n'ait paru agir en cette occasion qu'en conséquence de la résolution d'un conseil général, il semble qu'on n'en est pas moins autorisé à tout penser à son désavantage. Et ce n'est pas raisonner conséquemment, que de convenir d'une part, comme fait Marsolier, que son ambition lui faisoit former des projets criminels; & de trouver mauvais

conduite, & se faisant suivre de trou-
pes qui recevoient ses ordres, & qui
faisoient seules le tiers de l'armée; il
les mena faire le siège de Sarlat, en
les flatant que cette expédition alloit
enrichir jusqu'au moindre soldat. Il

moins. Il reçut devant cette bicoque
un échec qui auroit dû le convaincre
une bonne fois de la vanité de ses pré-
tentions. Le vicomte eut le malheur
de n'être plaint de personne, & du roi
de Navarre encore moins, parce qu'il
n'avoit rien fait que contre son avis.

Le comte de Soissons cachoit plus

d'un autre, qu'on rap- Quant à ce qui est

me du plus grand po- des preuves, qui ne
litique de son tems. La laissent rien à repli-
religion blâme ces ju- quer. *De Thou, liv.*
gemens qu'on porte 87. *Mém. de du Pless-*
sur l'intérieur; mais 55. *liv. 1. d'Anbigné,*
les loix de l'histoire tom. 3. *liv. 1. chap.*
les souffrent, & les 15. *Marséus, histori-*
conjectures politiques re d'Henri, duc de

sont souvent réduites Bouillon, tom. 1.
à ce seul fondement. *liv. 3.*

1587.

finement les desseins. Cependant il est vrai que son nouvel attachement au roi de Navarre n'avoit rien de plus sincère, & ne lui étoit dicté que par son intérêt seul. Il avoit sçu gagner le cœur de madame Catherine, sœur du roi, & il n'entretenoit ce prince que de la passion qu'il avoit de s'unir encore plus étroitement avec lui par un mariage; mais ce dessein en cachoit un autre trop honteux pour le laisser appercevoir. Il prétendoit se faire subroger par ce mariage dans tous les droits du roi de Navarre. Et comme il ne voyoit aucune apparence que ce prince, ayant pour ennemis déclarés, le Pape, l'Espagne & les Catholiques de France, pût jamais venir à bout de ses entreprises, il comptoit s'enrichir de ses dépouilles, & y gagner du moins les grands biens qui composoient l'appanage de la maison d'Albret, en-deçà de la Loire. Avec une pareille intention, il n'eut garde de lui aider de ses conseils, ni de sa main, à pousser plus loin sa dernière victoire. Au contraire, il prit ce moment pour lui faire de si fortes instances de le mener en Béarn voir la princesse,

que ce prince, qui se voyoit d'ailleurs plus abandonné que s'il avoit perdu lui-même la bataille, crut que la reconnaissance du secours que lui avoit donné M. le Comte, l'obligeoit à lui accorder cette satisfaction. Il étoit entraîné lui-même de ce côté, (& le comte de Soissons ne l'ignoroit pas,) par une passion qui a toujours été le foible de ce prince. L'amour le rappelloit aux pieds de la comtesse de Guiche, pour y déposer les drapeaux pris sur l'ennemi, qu'il avoit fait mettre à part pour cet usage.

Ils prirent donc ensemble le chemin de Béarn. Ce voyage fait ainsi à contre tems, ne produisit pas heureusement tout le mal qu'on avoit lieu de craindre. Il servit du moins au roi de Navarre à connoître plus particulièrement celui qu'il étoit sur le point de se donner pour beau-frere. M. le comte de Soissons ne put si bien dissimuler, que le roi ne devinât une partie de ses sentimens, & une lettre qu'il reçut de Paris acheva de les lui dévoiler. On lui apprenoit : Que M. le comte n'avoit fait cette démarche auprès de

1587. lui qu'à l'instigation des ecclésiastiques, qui avoient imaginé cet artifice pour lui ravir tous ses biens. Que le comte leur avoit juré qu'aussitôt qu'il auroit épousé Madame, il l'emmeneroit à Paris, & abandonneroit le parti de son bienfaiteur, & qu'on prendroit alors des mesures pour achever le reste. Cette lettre que le roi de Navarre reçut au retour de la chasse, & prêt à tomber dans le piège qu'on lui tendoit, lui donna une aversion pour le comte; que rien n'a jamais pu effacer. Il rompit avec lui, & regretta, mais trop tard, de s'être abandonné à son conseil.

Je n'eus pas le chagrin d'être témoin de toutes ces résolutions prises après la bataille de Coutras, & auxquelles je me ferois inutilement opposé. Quelques jours après le combat, avant que des réflexions si peu sentées eussent empoisonné tous les esprits, le roi de Navarre m'appela à quartier dans un jardin, & me demanda mon avis sur la situation où cette action avoit mis les affaires. Je lui répondis, qu'il falloit sans perdre de tems marcher avec toutes

ses forces vers la source de la Loire , 1587.
 pour y recevoir le secours étranger ;
 ou ce qui revenoit au même , lui en
 faciliter le passage , en s'emparant de
 toutes les villes qui sont en deça de
 cette rivière ; & qui , à la réserve de
 Poitiers & d'Angoulême qu'on pou-
 voit laisser , ne me paroissent pas dif-
 ficiles à prendre Par là ce prince s'as-
 sûroit du moins à tout événement des
 plus belles & des meilleures provinces
 dont on n'auroit pu le chasser qu'avec
 des forces & un tems considérables.

Le roi de Navarre préféra cet avis ,
 & me parut être dans l'intention de
 le suivre de point en point. Il me
 dit qu'il venoit d'envoyer Montglat Louis de Harlai, seigneur de Montglat.
 vers l'armée étrangère , & que ne
 pouvant aller lui-même se mettre
 à la tête ; il auroit fort souhaité que
 M. le prince de (3) Conty se fût
 chargé de cet emploi. Il venoit de
 recevoir des lettres de ce prince ,
 par lesquelles il lui faisoit offre de
 sa personne. Le prétexte d'aller join-

(3) François de Conté , & d'Eléonore Bourbon , prince de de Roye il mourut en Conty , second fils de 1614. sans enfans de Louis I. prince de ses deux mariages.

1587. dre les restes de l'armée royale, pouvoit servir à M. le prince de Conty, à se rendre sans risque jusqu'à l'armée auxiliaire. Le roi me chargea de porter le prince à faire cette démarche, & me commanda de ne pas l'abandonner.

Je partis de l'armée, chargé pour tout écrit d'une lettre de trois lignes: j'envoyai mon équipage à Pons, & je passai dans le Maine, où je croyois trouver M. le prince de Conty, à la faveur des connoissances que j'avois avec les gouverneurs des places du passage. J'appris en arrivant, que le prince de Conty étoit parti de lui-même deux jours auparavant, & qu'il n'avoit pu tenir sa marche si secrète, qu'on ne se fût apperçu qu'il étoit d'intelligence avec les étrangers, ce qui avoit fait détacher après lui plusieurs partis, qui remplissoient encore les chemins. Je fus donc obligé de faire un circuit pour chercher à le rejoindre, & de prendre par Rosny, d'où étant venu à Neaufle, ce fut en arrivant dans ce bourg, que j'appris que les Allemands, engagés sans ordre & sans guide au milieu de provinces inconnues, arrêtés par de

grosses rivières & sans cesse harcelés par les troupes de la ligue, avoient enfin été totalement defans à Auneau (4) que les Suisses, pour éviter un semblable malheur, avoient pris parti au nombre de douze mille, dans les troupes de la ligue: que le roi de Navarre étoit en Béarn, ses troupes dans l'inaction & dispersées de tous côtés.

(4) Voyez ce détail dans *de Thou, liv 87 d'Aubigné, tom 3 liv 1 Mathieu, tom 1* Beauvais-la-Nocle, &c S'ils avoient suivi cet ordre, le roi de Navarre, alors de re-

tout les memoires de la ligue, tom 1 ou il est dit de l'armée n'eut pas été défaite Davila, rapporte la ré-
 it le duc
 duc de
 qui trou-

Montglat vint de la, voit bien du risque à
 part du roi de Na-attaquer un ennemi
 varre dire aux chefs si supérieur en nom-
 de s'acheminer par bre » Ceux dit il,
 la source de la Loire » qui ne sont pas d'hu-
 ou il irait se mettre à » meur de combattre,
 leur tete, mais qu'ils » peuvent demeurer
 ne jugèrent pas à pro » ici ce que je ne ré-
 pos de le faire Les » soudrai pas en un
 chefs étoient le baron » quart d'heure; je ne
 d'Onau ou de Dona, » le résoudrais pas en
 Guiry, Clervant, » toute ma vie «

1587.

Ces tristes nouvelles abrégeant mon voyage & rendant ma commission inutile, il ne me resta plus rien à faire que de tourner bride & de regagner Rosny, où tandis que je déplorais dans le cœur les effets d'une si mauvaise conduite, je feignois pour ma sûreté de prendre part aux réjouissances publiques qui suivirent la défaite d'Aunau. Je visitai mes biens de Normandie, en attendant les remèdes que le tems & le retour du roi de Navarre

1588.

Sur la
Dordogne.

pouvoient apporter à nos malheurs; & lorsque je fus informé que ce prince étoit revenu de Béarn, j'allai le trouver à Bergérac, où la nouvelle de la prise de Castillon le consola un peu parmi tant de sujets d'affliction. Il en avoit coûté un million au duc de Maïenne pour faire le siège de cette place, que le vicomte de Turenne reprit pour moins de deux écus.

Par le
moyen d'une
échelle
de corde.

Nous y fûmes encore informés peu de tems après, de deux événemens bien capables de changer la face des affaires. L'un est la mort du prince de (5) Condé. Une fin aussi prompte

(5) » Quoiqu'il y eût une secrète ja-
lousie entre le prince de Condé & le

& aussi tragique, l'emprisonnement de quelques personnes, qui l'approchoient de plus près, le supplice d'un de ses domestiques (16) qui fut

» roi de Navarre, ce septembre suivant.
 » roi ressentit cette (6) Ce domestique
 » perte avec une ex- s'appelloit Brillant.
 » treme douleur ; & Un de ses pages fut
 » s'étant enfermé exécuté en effigie. La
 » dans son cabinet, princesse de Condé
 » avec le comte de elle-même fut com-
 » Soissons, il fut ou prise dans cette accu-
 » en jeter les hauts sation. René Cumont,
 » cris, & dire qu'il a lieutenant particu-
 » lier de Saint-Jean, contr'elle
 » ure, que la
 » l'Henri II.
 » Henri, & étoit fils de prince de Condé fit

de la prisonnière, Catherine de la Roche

le peuple, que Henri, Saint-Jean, &c.

1588.

Le jeudi
22 mars.

tiré à quatre chevaux, ne laissèrent aucun lieu de douter qu'il ne fût mort de poison. La nouvelle des barricades, (7) & de la sortie du roi

la mort du prince de Condé peut être attribuée à une blessure, qu'il avoit reçue dans le côté, d'un coup de lance, à la bataille de Coutras. *Henr. Magn. cap. 12. p. 27.*

(7) Je n'en ferai point ici le détail, qui seroit trop long, & qu'on trouve d'ailleurs dans une infinité de livres. Il suffit de dire, que Henri III. pour prévenir les pernicieux desseins de la ligue, ayant fait entrer dans Paris environ six mille hommes de troupes, Suisses pour la plus grande partie, & les ayant répandus dans différents quartiers de la ville; le peuple se souleva, amenté par quelques-uns des chefs de la ligue; se barricada dans les rues; repoussa les soldats, désarma les Suisses, & défit les gardes de la ma-

jesté, poussa les barricades jusqu'à cinquante pas du Louvre, &c. Que Henri III. prêt à se voir assiégé dans le Louvre, & ne voulant pas s'exposer à la violence d'un peuple furieux, sortit secrètement par les tuileries, & le fauxbourg Montmaitre, d'où il gagna Chartres. Qu'enfin la chose tourna en négociation entre la reine-mère, & le duc de Guise, & que l'entière décision fut remise aux états de Blois.

Je remarque après d'Aubigné, que ce fut un grand bonheur pour Henri III. que ses troupes se fussent saisies & maintenues en possession du fauxbourg Saint-Honoré, & des derrières des tuileries; & que personne du côté de la ligue ne songea à s'en parer

roi hors de Paris, suivit celle-ci de près, & fut répandue par le courrier qui étoit chargé d'aller l'annoncer au duc d'Epéron. Voilà à quel-

parer d'abord de ces'fiadans deux lettres, quartiers. Ceux qui qu'il lui envoya l'une gardoient la porte de après l'autre par la Nesle tirèrent de loin poste. Ce fut encore sur la troupe du roi, une saute comme le & voyant venir le bre remarque l'historien des ruilleries, ou ils Mathieu, tom. 1. l. 2.

nolo. Nouvennaire. pres. car le duc ima-
som. 1.

Henri
côté fit u
core plus
descendant a Crillon, jeter chez la reine la
colonel des gardes veille des barricades,
Françoises, de s'em- en présence du roi &

de cl
ce, l
plus
propos, auoit peut- mais parce qu'on ne
être contenue dans le trouva pas seulement
devoir. Le duc de Gui vingt-cinq écus à l'é-
se attendit six jours en- pargne, pour payer
cou-

1588.

le scène honteuse se vit exposé un roi, qui ne sçut ni prévenir, ni étouffer, ni diviser les factions; qui s'amusa à conjecturer lorsqu'il falloit

de faire assassiner par ses gardes le duc de Guise, lorsqu'il vint au louvre: & ce prince voulut, dit-on, y engager la Guesle & Villequier, qui l'en dissuaderent. On dit encore que le jour même des barricades, Alphonse d'Ornano se fit fort de lui apporter la tête du duc de Guise, s'il vouloit le laisser agir. On jugea enfin que le roi n'avoit pas pris à beaucoup près toutes les précautions qu'il devoit prendre; instruit comme il l'étoit des projets de la ligue; ayant manqué lui-même à être pris en allant à Vincennes, & venant d'éprouver par ce qui s'étoit passé à la détention de la Morliere. fameux ligueur, que le peuple n'attendoit qu'une occasion de l'insulter. Le conseil du roi s'étoit sans comparaison mieux comporté dans cette affaire de la Morliere, qu'il ne fit le jour des barricades. *Mém. de la ligue, tom. 5. Satyr. Ménipp.*

Il y auroit ici une grande question à agiter, sur laquelle je ne sçaurois pourtant beaucoup m'étendre: sçavoit, quel étoit le but du duc de Guise dans cette entreprise. On a soutenu sur cela, comme sur toute autre matière, le pour & le contre. Ceux qui veulent, qu'il ait eu dessein de pousser, ou de laisser le peuple pousser les choses à l'extrême, de se saisir de la personne du roi, en un mot, de se mettre la couronne sur la tête, s'appuyent sur des pièces importantes, sur lesquelles je suis obligé de renvoyer le lecteur au premier tom. des mém.

agir ; qui ne fit aucun usage ni de la prudence , ni de la fermeté ; qui même ne connut jamais ni ceux auxquels il commandoit , ni ceux

1588.

de la ligne , & au vo- dernier mépris des
lune de la bibliothèque princes du sang. On

quelle elle l'aveut , par des pourparlers ,
qu'il ait à saisir l'oc- la proie lui échappoit :
casion présente de se enfin les écrits qui fu-

demain des barricades prétendu droit de la
au gouverneur d'Or- maison de Lorraine à
léans où on lit ces la couronne : sans
paroles : » J'ai défait parler d'une infinité
» les Suisses , taillé en d'autres pièces , qui à
» pièces une partie des vrai re ne sont qu'au-
» gardes du roi , & tant de libelles satyri-
» tiens le louvre in- ques , où l'on reproche
» vesti de si pres , que au duc François de
» je rendrai bon com- Guise , d'avoir cher-
» pte de ce qui est de- ché à faire valoir des
» dans. Cette victoi- droits chimériques
» re est si grande , sur l'An ou & la Pro-
» qu'il en sera mé- vence , & au cardinal

1588.

qui l'approchoient le plus près. Les révolutions qui arrivent dans les grands états, ne font point un effet du hazard, ni du caprice des peu-

vigilance de Salcede après minuit pour le empêcha l'exécution, calmer ; qu'il avoit mais qu'il paya de sa tête ; & d'avoir traité empêché le massacre ; de la religion avec le qu'il avoit conjuré les roi d'Espagne au concile de Trente, au sédition de respecter l'autorité royale sans la participation bien loin d'oser attendre à la personne du roi son maître. La plupart de ces écrits roi, » que j'eusse pu, sont aujourd'hui entre » dit-il, mille fois ar- les mains de tout » rêter si je l'avois le monde. » voulu, &c. « Ajoin-

On justifie le duc tez à ces raisons, qu'en de Guise par toutes les traitant avec la reine- raisons qu'il déduit mere, il n'exigea rien lui-même dans une autre chose, sinon lettre, ou espèce de qu'on détruisît le parti manifeste, qu'il écri- ti protestant & qu'on vit le même jour 13 mit à couvert la religion ; & qu'en tout mai. Il y expose, que le peuple de Paris s'é- cela, ce ne fut jamais toit échauffé de lui- en son nom qu'il par- même, sur le bruit la, mais en celui du qui s'étoit répandu, cardinal de Bourbon, que le roi alloit remplir la ville d'étran- dont il soutenait les gers, pour faire main- intérêts contre ceux basse sur les bourgeois. du roi de Navarre, & des autres princes du Sang. Je ne trouve de Qu'au lieu de le soutenir, il s'étoit donné mille mouvemens bien prouvé contre le jusqu'à deux heures duc de Guise, que le

ples. Rien ne révolte les grands d'un royaume comme un gouvernement foible & dérangé. Pour la populace, ce n'est jamais par envie d'attaquer

d'essain de se mettre sur le trône après la mort d'Henri III & celle du cardinal de Bourbon, & c'est beaucoup. Mais on est l'ambitieux, qui en sa place eût résisté aux suggestions du pape du roi d'Espagne, &

ambassadeur Anglois, (je rapporte ce trait avec les paroles de Le-Grain,) liv. 4. » ayant été conseillé » de prendre un sauf- » conduit du duc de » Gui. Je ne veux, » dit-il, d'autre as- » surance que le droit

vation?

Le jugement que porta le duc de Parme sur cet événement, (*Davila, liv. 2*) c'est que » le duc de Guise » avoit fait trop de » semblant, & irap- » pé trop peu, ou il » se devoit souvenir, » que qui met l'épée à » la main contre son » prince, en doit à » l'instant jeter le » fourreau. « Sixte V en en recevant la nouvelle, s'écria » O le » téméraire duc, & » le lâche roi! « Le

» voye, & auquel » vous & lui, (le duc » de Guise) etes ser- » viteurs & sujets. Le premier président de Harlai répondit avec la m^{me} fermeté au duc de Guise: Qu'en l'absence du roi il iroit prendre les ordres de la reine-mere

Une pièce qui mé- rite d'être lue sur les différentes démarches de la ligue & du conseil avant & le jour des barricades est celle qui a pour titre Procès verbal le Nic-

1588. qu'elle se souleve, mais par impatience de souffrir.

Le souvenir des mauvais procédés du roi Henri III. ne tint pas un moment dans le cœur du roi de Navarre, contre le juste ressentiment d'un outrage aussi sanglant que celui qui venoit d'être fait à son sang, & qui rejaillissoit en quelque maniere sur toutes les têtes couronnées. Il en marqua sa douleur dans son conseil, & l'avis de défendre & de secourir le roi de France, ayant été embrassé tout d'une voix, il fit partir sur le champ son secretaire, pour assurer ce prince qu'il pouvoit disposer de sa personne & de ses soldats.

Le comte de Soissons livré à de perpétuelles chimeres, regarda cet événement comme un coup de la fortune, qui, en le délivrant de tous ses rivaux, alloit le rendre tout-puiss-

las Poulain, lieutenant de la prévôté de l'Isle de France, sur la li-gue, depuis 1585, jusqu'en 1588. Ce Nicolas Poulain qui faisoit secrettement le parti du roi, donna souvent dans toute cette affaire de très-bons conseils : mais qui ne furent point suivis. On trouve ce morceau secret d'historique dans le 1. tom. du Journal du regne d'Henri III. pag. 132. & suiv.

fant dans le conseil & à la cour d'Henri III. Changeant donc incontinent de batterie, il résolut d'aller s'offrir à ce prince, & pour donner plus de relief à son action, il voulut paroître devant le roi, suivi d'un grand nombre de créatures, qu'il chercha dans la cour du roi de Navarre & parmi les plus affectionnés serviteurs, dont il ne se fit point de scrupule de tenter la fidélité. Le roi de Navarre sentit comme il le devoit l'indignité de ce procédé: mais dissimulant son ressentiment, & faisant réflexion qu'il étoit de son intérêt d'avoir une personne de confiance auprès du comte, tant pour éclairer ses démarches, que pour étudier le nouveau système qu'on alloit suivre à la cour, il m'ordonna de prêter l'oreille aux discours de ce prince, & de feindre pour lui un zèle que je ne ressentais point. Le comte de Soissons se laissa tromper facilement & s'applaudit de m'avoir gagné. La distinction avec laquelle il me traita me fit des envieux. Je partis avec lui, après avoir reçu secrètement les instructions du roi de Navarre & concerté avec lui tout ce

1588. que le bien de son service exigeoit que je fisse en cette occasion.

M. le comte ne m'entretint pendant toute la route que de la faveur, de l'éclat & des honneurs qui l'attendoient à la cour. Il ne croyoit pas que le roi de Navarre pût seulement avoir la pensée d'entrer en concurrence avec lui. Dans tous les traits qui lui échappoient, d'une vanité & d'un orgueil insupportables, il se mêloit, sans qu'il s'en apperçut, un levain de fiel & d'aigreur contre le roi de Navarre, qui marquoit toute l'aversion & l'antipathie qu'il sentoit pour lui. Je ne pouvois me résoudre ni à flatter ses penchans, ni à applaudir à ses folles idées. Je ne lui répondois autre chose sinon, que je prévoyois que la désunion de la famille royale, déjà cause de tant de maux, mettroit enfin la France au pouvoir de la maison d'Autriche, après qu'elle les auroit détruit l'un par l'autre. Un discours plus flatteur auroit été plus du goût de ce prince, mais le mien ne laissoit pas de renfermer une marque d'attachement solide, dont il ne pouvoit s'empêcher de me sçavoir bon gré.

Nous arrivâmes à Nogent-le-Rotrou & ensuite à Mante, où étoit le roi. Nous le trouvâmes livré à toute l'agitation que donne le plus violent ressentiment, & pénétré de confusion de l'affront qu'il venoit d'essuyer ; mais avec cela si incapable de profiter de ses revers, (8) que dans ce moment même il donna au duc d'Epéron la charge d'Amiral, & tout à la fois le gouvernement de Normandie, vacant par la mort du

(8) On étoit qu'a-
vec beaucoup de fer-
meté & de bonne con-
duite, Henri III, au-
roit encore pu alors
sion, & cr'ant mis-
ricorde. Le roi les
reçut avec l'air de
majesté & d'autorité
qui convenoit en ces

le supplier avec tou-
tes sortes de soumis-
sions de re-
cette ville.

dre cette
plus, touc

furent marcher en pro-
cession les capucins ;
qui entrèrent dans la
cathédrale, portant les
instrumens de la Pas-
Parisiens, que le duc
de Guise eut besoin
de toute son adresse
& de tout son crédit
pour les rassurer.

1588. maréchal de Joyeuse. Le comte de Soissons en fut si mal reçu, qu'il ne tint qu'à lui de sentir le ridicule de ses grands projets. Le roi m'adressa ensuite la parole, & me demanda si j'avois quitté le roi de Navarre. Je me démêlai de cette question embarrassante, en lui disant; que je ne comptois point m'être séparé de ce prince, pour être venu offrir mes services à sa majesté, parce que je me tenois assuré que le roi de Navarre, dont les intérêts n'avoient plus rien de différent des siens, viendrait dans peu en faire autant. Je sentis que mon discours ne déplut point au roi. Il n'en laissa rien appercevoir, parce qu'il étoit environné & soigneusement observé par des personnes, sur le visage desquelles il lut aussi-bien que moi, la peine que leur faisoit mon discours. La faiblesse de ce prince avoit quelque chose d'incompréhensible. Ses véritables ennemis ne pouvoient pas lui être cachés après la manière sanglante dont ils venoient de lever le masque, il feignit encore de ne pas les connoître. Il se livra de nouveau à la

reine-mere, (9) & par elle, à ses persécuteurs avec lesquels elle le raccommoda. Pourvû cependant que cette dernière démarche ne fût point

(9) Dans la lettre sérences que la reine-circulaire que Henri III. envoya dans les provinces, apres l'action des barricades, & qui commence ainsi: » Chers & bien-aimés, vous aurez comme je le trouve dans le *Vol. 806. Mss. de la Bibl. Royale*, » comme nous esti- les sieurs de Lansac, » mons, entendu les

» 13 de ce mois, &c. » la majesté, qu'ce prince parle moins déjà été employé à en roi qu'en sup- porter des paroles de pliant. Il se défend part & d'autre, le jour d'avoir voulu faire des barricades. Ces

inencer la guerre con non totale de la re-
vation
us les
istes,
abju-
core parler des con-juroient, la publica-

1588. dans ce prince un trait de la plus profonde dissimulation ; car le coup hardi (10) qu'il fit aux états de Blois, laisse la liberté de croire qu'il

tion du concile de Trente , l'inquisition , &c. Et elle obtint enfin presque tout ce qu'elle demanda , par l'édit du 21 Juillet , qui fut donné en conséquence. *Mém. de la ligue , tom. 1. Mém. de Nevers , tom. 1. Math. tom. 1. liv. 8. Chronol. Novenn. tom. 1. & autres.*

(10) La mort des deux freres , le duc & le cardinal de Guise , que ce prince fit tuer dans ses appartemens , & par ses gardes , la sur-veille de Noël , à Blois , où se tenoient les états. Voyez cette exécution dans les mêmes historiens , avec le détail des opérations & des brigues qui se firent des deux parts , aux états de Blois. Le cardinal de Bourbon fut détenu prisonnier , les autres freres du duc de Guise pri-

rent la fuite.

Le duc de Guise périt comme avoit fait l'amiral de Coligny.

La présomption les empêcha de voir tous deux le danger dont ils étoient menacés.

Le duc ne voulut croire aucun des avis qui lui furent donnés.

On dit que la marquise de Noirmoutier ,

cette même dame qui avoit fait tant de bruit sous le nom de madame de Sauves , vint exprès passer la nuit avec lui , & qu'elle ne put par raisons ni par prieres . l'empêcher d'aller le lendemain au conseil.

Quelques - uns ont voulu justifier cette action d'Henri III. entre autres le cardinal de Joyeuse , dans un long mémoire qu'il envoya sur ce sujet de Rome , où il étoit alors. *Mém. d'état de Villeroy , tom. 2.*

ne perdit pas un moment de vue sa vengeance, & si l'on peut porter un jugement sur cette assemblée, il y a toute apparence que chacun y avoit

p. 175. Mais les plus voit se rendre maître judicieux de nos his- des délibérations des toriens, & ceux mé- états à Blois, & y me qui ont poussé faire suivre ses volon- le plus loin les droits tés.

de l'autorité royale. Dans cette alterna- l'ont tous détestée. tive, on ne peut que » Les circonstances déplorer les effets de » odieuses du meur- la mauvaise conduite » tre des Guises, dit d'un prince, qui se » Préfixe, l'ont fait met dans une sembla- » paroître horrible, ble nécessité. Il va

a Henri III. ne con- f-
server la couronne que jusqu'à l'adora-
dans sa maison, peut- tion. Ils ne l'appel-
être même sur sa pro- loient que Notre

ce, que celui qu'on ne le rendoit que plus
trouve dans les m- respectable, parce
moires de Villeroy, qu'il l'avoit reçue en
tom. 1. p. 25. Que sans combattant contre les
cela, ce prince pou- Huguenots à la jour

1588. un objet caché, vers lequel il marchoit par des voies, que la réussite découvrit dans les uns & qui sont demeuré cachées de la part de ceux qui y succomberent.

née de Château-Thierry, d'un coup de pistolet que lui tira un Reître. Il étoit au contraire si fort haï dans sa famille; qu'il traitoit avec une hauteur & une dureté insupportables, qu'on assûre que ses parens, & jusqu'à ses propres freres, dans la crainte de tomber entre les mains d'un tyran, furent ceux qui firent donner à Henri III. dans les états de Blois, les plus sûrs avis sur ses démarches, & sur ses desseins. Avis qui étoient suspects à ce prince, comme ceux qui étoient donnés au duc de Guise par plusieurs des courtisans, sur la résolution violente du roi, l'étoient à ce duc, parce qu'ils s'imaginoient tous les deux qu'on ne cherchoit par-là qu'à leur faire

rompre les états de Blois, où chacun d'eux s'attendoit bien à trouver son compte. Henri III. n'eut d'abord dessein que d'arrêter le duc de Guise, mais il y trouva tant de danger, & encore davantage à le garder, qu'il se détermina à le faire poignarder. Les deux cadavres furent consumés dans de la chaux vive, les os brûlés dans une Salle basse du château, & les cendres jettées au vent.

Celui qui gagna le plus à cet assassinat, fut sans contredit le roi de Navarre, qui n'y avoit aucune part. Il y a toute apparence que tant que le duc de Guise eût vécu, tous les chemins au trône lui auroient été fermés. On assûre même qu'il y avoit alors de grands projets formés entre la

La mort de Catherine ayant suivi de peu de jours (11) l'assassinat du

France & l'Espagne, » qu'il puisse croire, non-seulement pour » qu'un roi à qui il a exterminer le parti » voulu ôter la cou-calviniste, mais même » ronne, en dissimulant, ne dissimule pas envers lui pour » lui ôter la vie. « catastrophe des barricades, suivie de la mort » Puisqu'ils sont si près du duc de Guise, étoit » l'un de l'autre, dit seule capable d'empê- » aussi madame de cher l'exécution. Le » Fourbin, sœur de roi de Navarre ne » de Vins, nous ap-

au pre-

quel'un

aura tué

gnon. «

venemens

e l'année

» dit, que plusieurs » de l'année » de Guise n'étoient » 1588, ont paru a quel- » pas capables de re- » ques un vérifier la » muer l'entreprise » prédiction de Regio- » qu'ils avoient mise » montanus & de quel- » en leurs entende- » ques autres astrolo- » mens, & en venir » gues, que cette année » à bout sans le péril » ieroit l'année clima- » de leur vie. « Cayer, » iérique du monde Je tom. 1. fol. 114 Bien n'y trouve qu'une d'autres personnes nouvelle confirmation pen'oient sur cela de la folie de cette comme Henri IV. prétendue science.

» Maudit soit le Lor- » (11) Dans l'esprit » rain, dit Hubert de » de ceux qui ont don- » Vins, dans les mé- » né tant de louanges à » moires de Castel- » cette princesse, il » nau, a-t'il bien si » suffit apparemment, » peu de jugement, » pour mériter le nom

1589. duc de Guise, Henri III. ne s'en trouva pas plus libre de suivre le penchant qui le portoit à s'unir au roi de Navarre. La ligue n'étoit pas éteinte avec le duc de Guise. Il avoit à calmer le peuple, à regagner

de politique, de sçavoir re présente, & peut-
 voir tout ramener à être les remords de
 foi & se maintenir sa conscience, eurent
 en possession de l'au- beaucoup de part à sa
 rorité. Mais quand on mort arrivée le 5 Jan-
 fonge que cette habi- vier 1589. On cessa
 leté prétendue, qui d'en parler dès-qu'el-
 ne consista pourtant le fut morte. *De Thou,*
 qu'à employer des liv. 94. Le dernier
 moyens lâches, & de conseil qu'elle donna
 méprisables artifices, à son fils, fut de ces-
 réduisit enfin les cho- ser la persécution con-
 ses au point, que ni tre les Calvinistes, &
 elle, ni personne, ne d'établir en France
 sçurent plus y appor- une entière liberté sur
 ter remede, on ne la religion. *Chron.*
 balance point à dire *Novenn. tom. 2. fol.*
 que Catherine ne com- 132. On doit tenir
 pensa pas même les Brantome pour très-
 défauts infinis qu'elle suspect, dans tout ce
 avoit par la qualité de que sa prévention lui
 politique. Aussi croit- fait dire à l'avantage
 on que les suites fu- de cette reine. *Tom. 7.*
 nestes qu'elle vit qu'al- *de ses mém. p. 31. &*
 loit avoir le meur- *suiv.* Varillas n'est pas
 tre des Guises, dont plus croyable, lorf-
 elle n'avoit point été qu'il dit qu'elle mou-
 participante, les re- rut du regret que lui
 proches du cardinal causa la mort du duc
 de Bourbon, l'hor- qu'elle aimoit beau-
 reur de la conjonctu- coup. Siri la loue en

les grands , à appaiser le pape , à contenir l'Espagne , à ménager tous les Catholiques , très-disposés à prendre ombrage de sa religion après cette exécution. Henri suivant le caractère des gens foibles , se grossit encore tous ces objets. Il espéra de ramener tout par la douceur. Il exposa son droit & ses raisons , & fit force déclarations pour se justifier. C'étoit uniquement par les armes qu'il falloit agir contre un parti , que le respect dû à l'autorité royale ne touchoit plus , & au lieu d'accroître l'audace du menu peuple , aussi insolent dans sa puissance que rampant dans l'obéissance , par une modération qui ne pouvoit être imputée qu'à foiblesse , c'étoit à ce prince à se déclarer hautement agresseur , & à chercher sa vengeance en roi. S'il eût pris ce parti , conjointement avec le roi de Navarre , peut-être ne se seroit-il pas vu en-

étranger mal instruit | tems après la mort
des affaires de notre | de cette reine. *Mém.*
cour en ce tems-là , | *recond di l'istorio Siria*
comme n'étant venu | *vol. 1. pag. 26.*
en France que long-

1589.

lever Orléans, avec une infinité d'autres (12) places & réduit enfin aux seules villes de Blois, Beaugency, Amboise, Tours & Saumur.

Je fus témoin de tous ces événemens, ou bien je les appris à Rosny, où je me retirai, comme dans un endroit où j'érois à portée de remarquer tout ce qui se passoit à la cour. Je n'en sortis que quand je jugeai qu'il étoit tems d'aller en instruire le roi de Navarre. Il n'avoit pas été médiocrement embarrassé lui-même pendant tout ce tems-là, à démêler & à renverser les desseins du vicomte de Turenne, qui, se mettant en la place du prince de Condé, continuoit pour lui-même tous ses projets, & pour en parler juste, tenoit à l'égard du roi de Navarre la même conduite, que le duc de Guise à l'égard d'Henri III. Il avoit déclaré hautement dans une assemblée des Protestans à la Rochelle, que la France ne pouvoit éviter dans la conjoncture présente de voir démembrer sa Monarchie, & il don-

(12) » C'est une » ces villes, qui a jet-
 » bouffée, disoit Hen- » té par terre un jeu
 » ri III. parlant de » de cartes. «

noit assez à entendre qu'il ne s'oublieroit pas dans ce démembrement. 1589.
Le roi de Navarre s'en plaignit dans ces mêmes assemblées, & pour s'attacher encore plus fortement les Réformés, il joignit les actions aux paroles. Il le saisit de La-Garnache, & prit Niort par escalade, après un sanglant combat. C'est au retour de cette expédition qu'il tomba dangereusement malade (13) à la Mothe-Frélon.

En Poi-
rou.

Je pris mon chemin par Blois, pour tirer mes dernières conjectures sur la situation où je trouverois la cour. Quoique je prisse toutes les précautions pour n'être connu de personne, le marquis de Rambouillet me vit passer dans la rue, caché dans mon d'Angen-
manteau ; me reconnut, & me fit sui- nes.

(13) Il étoit parti d'un mal de côté avec dans le mois de Janvier, qui l'obligea de s'arrêter dans la première maison, qui

en

né

lui

ce

de

u.

1589. vre , pour ſçavoir l'endroit où j'étois
deſcendu. M. de Rambouillet étoit
un homme droit , qui alloit toujours
au bien de l'état ſans aucune confi-
dération d'intérêt. Il crut devoir ſe
ſervir de cette rencontre pour faire
un dernier effort ſur l'eſprit du roi, &
l'engager enfin à ſe jeter entre les
bras du roi de Navarre. Il trouva ce
prince dans toutes les diſpoſitions où
il le ſouhaitoit , & le roi conſentit
d'autant plus volontiers à ſe ſervir de
moi en cette occaſion , qu'il ſe ſou-
vint que je lui avois déjà été député
à ce ſujet.

Rambouillet étant venu me cher-
cher par ſon ordre , nous concertâmes
enſemble tout ce qu'il y avoit à faire
en cette occurrence , après quoi il me
présenta à ſa majeſté , qui me confir-
ma ſon intention de ſa propre bouche.
Après toutes les paroles qu'on avoit
données au roi de Navarre ſans aucun
effet , je crus devoir demander au roi
une lettre de créance pour ce prince ;
il me la refuſa , dans la crainte qu'elle
ne tombât entre les mains du (14)

(14) Jean-François Breſce. Louis de Gon-
Morofini , évêque de Zagüe, duc de Nevers.

nonce Morosini, ou du duc de Nevers, auxquels il m'avoua qu'avec toute sa bonne volonté pour moi, il ne pourroit pas s'empêcher de me livrer, si je venois à être découvert dans Blois. Il fallut donc se passer de lettre. Je demandai ensuite, pour la sûreté du roi de Navarre, lorsqu'il se seroit avancé au milieu d'un pays plein de ses ennemis, une ville qui lui donnât un libre passage sur la Loire, ce qui me fut encore refusé par le même motif. Je ne pouvois attribuer ces refus à aucune mauvaise intention de sa majesté, mais uniquement à la crainte qu'elle avoit de ces deux hommes, dont elle s'étoit rendue volontaire-

SIXTE. Quint venoit de jurer qu'il ne lui par-

que ce pays auroit plus de cités plus

mettoit dans la recher-

La justice que le roi de Navarre & des
de France s'étoit faite roi de Navarre & des
du duc de Guise, Huguenots.

1589. ment dépendante. Je ne crus pas pour-
tant que sans ce dernier article sur-
tout, le roi de Navarre dût s'avancer
jusqu'à Blois avec ses troupes : mais
la difficulté fut en quelque manière le-
vée par Brigneux, gouverneur de
Beaugency, que j'allai voir avant de
partir. Cet officier me prévint :
après m'avoir dit qu'il voyoit avec
beaucoup de chagrin que le roi te-
noit une conduite qui le feroit in-
failliblement dépouiller de cette pla-
ce, comme de toutes les autres, il
m'offrit de la remettre ou à moi, ou
à Rebours, ou à tel autre officier que
le roi de Navarre voudroit y mettre ;
aimant mieux perdre sa place & sui-
vre ce prince, simple volontaire,
que de demeurer dans Beaugency,
où l'on n'écoutoit pas ses conseils.

Après cette assurance, je repassai
promptement auprès du roi de Na-
varre. Ce prince m'écouta attentive-
ment. Il ne pouvoit se défaire de
la défiance que le passé lui avoit in-
spirée. Il me demanda plusieurs fois
d'un ton inquiet, & en se grattant la
tête, si le roi agissoit en cette fois
sincèrement. Je l'en assurai & j'y joi-

gnis le témoignage de Rambouillet.

1589.

» Je ne veux donc pas , reprit ce
 » prince , prendre ses villes , pen-
 » dant qu'il traite de bonne foi avec
 » moi. « Il venoit de prendre ce jour
 même Châtelleraud : » Retournez ,
 » continua-t'il , lui porter mes lettres ,
 » car je ne crains ni Morosini ni Ne-
 » vers. « Il me fit apporter dans le
 moment même à déjeuner dans son
 cabinet , & je pris la poste pour Blois.

En Poitou.

Le roi qui ne doutoit pas que la
 réponse du roi de Navarre ne fût
 telle qu'il la demandoit , s'étoit avan-
 cé par impatience jusqu'à Montrichard avec toute sa suite. Je trou-
 vai tous les logemens de ce petit
 endroit pris , ou marqués , & com-
 me j'y arrivai fort tard , je crus que
 j'allois être obligé de passer la nuit
 dans la rue. Heureusement Maignan
 me découvrit le logement du mar-
 quis de Rambouillet , qui me fit don-
 ner celui qui avoit été destiné à un
 de mes freres alors à Tours. J'allai
 à minuit trouver le roi , qui m'atten-
 doit dans le galetas du château. Il
 approuva & signa tout jusqu'au passa-
 ge sur la Loire , & voulut que je re-

1589. partisse la nuit même. Le bruit d'un traité entre les deux rois étoit déjà répandu dans Châtelleraud lorsque j'y arrivai, & il y étoit si passionnément désiré, que je reçus mille bénédictions dès que je parus.

Le roi de Navarre n'y étoit déjà plus. Ce prince qui ne comptoit guère que sur son épée, ayant sçu que la Ligue étoit entrée dans Argenton par intelligence, y marcha en diligence, & y arriva si à propos, qu'il en délogea les troupes de la ligue, avant qu'elles eussent reçu le secours qui devoit les y maintenir. Il y mit pour gouverneur Beaupré, après que j'eus visité le château, & fait un état des munitions de la place.

La fatigue de tant de voyages faits si précipitamment, fit qu'au retour je fus saisi d'une fièvre continue, qui me tint au lit douze jours entiers. Du-Plessis sçut bien se prévaloir de cet accident, pour m'enlever l'honneur d'un traité qu'il n'eut que la peine de dresser, & auquel le marquis de Rambouillet (15) avoit eu beaucoup

(15) Il est juste d'observer qu'ils sont rapportés d'une manière très différente

Dans le
haut - Poi-
gou.

Philippe
Du-Plessis-
Mornay.

beaucoup plus de part que lui. Ce traité fut passé au Plessis-lez-Tours au grand contentement des deux rois. Saumur fut la place de sûreté dont on convint, & Du Plessis ne manqua pas de s'en faire donner le gouvernement, comme une récompense naturelle de celui à qui on avoit obligation du traité. Ce procédé me parut si peu régulier, que je ne pus m'empêcher de me plaindre assez hautement de lui & du roi de Navarre même, qui favorisoit un autre du fruit de ma peine. Le comte de Soissons qui ne s'accommodoit jamais ni de l'intérêt général, ni de la joie publique, se servit de cette occasion pour essayer de m'entraîner dans ses nouveaux desseins; & d'un autre côté, mes deux freres me firent les plus fortes instances de m'attacher au parti du roi. Je rejettai fort loin cette pensée; & ma fidélité pour mon prince se soutint dans cette épreuve, qui ne laissoit pas d'être séduisante. Lorsque je fais réflexion que l'emploi de gouverneur de Saumur m'auroit

te dans la vie de Du Plessis-Mornay. l' 1 | auquel des deux écri-
p. 131 Reste à sçavoir | vains on doit ajoûter
plus de foy

1589. obligé d'y faire une continuelle résistance & m'auroit par conséquent éloigné de la personne du prince pour toujours, je trouve que ce qui me paroïsoit alors un passe-droit, étoit plutôt une faveur dont je devois le remercier.

Il ne restoit plus rien à faire aux deux rois, que de s'aboucher, afin de concerter leurs entreprises. Pour cela le roi de Navarre prit le chemin du Pleffis-lez-Tours. Combattu par un reste de défiance (16) dont il avoit de la peine à se défaire, je me souviens qu'il s'arrêta près d'un moulin à deux lieues de ce château, & qu'il voulut encore sçavoir ce que chacun des gentilshommes qui composoient sa suite, pensoit sur la démarche qu'il faisoit. J'étois de cette troupe, & le souvenir

(16) » Ses vieux capitaines huguenots craignoient, » disoient-ils, qu'en un tems où une trahison étoit si nécessaire à Henri III. pour se retirer du labyrinthe, où l'action de Blois l'avoit jetté, (il avoit été excommunié par Sixte V.) il ne vou-
 » lut acheter son absolution au prix de la vie du roi de Navarre. « *Ieref. ibid.*
 Ce prince avoit souvent dit lui-même, à ce que rapporte De Thou, que jamais il ne lui arriveroit d'entrer dans le cabinet du roi, qu'au milieu de deux armées rangées en haie.

de ce que j'appellois une injustice me tenoit dans le silence. Le roi de Navarre se tournant vers moi : » Vous ne » dites mot, me dit-il ; que vous en » semble ? « Je lui répondis en peu de mots : que quoique le pas qu'il faisoit ne fût peut-être pas sans danger , parce que le roi avoit l'avantage du nombre sur lui , je croyois que c'étoit ici une de ces occasions où il falloit donner quelque chose au hazard , & se contenter de prendre d'ailleurs toutes les précautions que la prudence peut suggerer. Ce prince réfléchit encore quelques momens ; ensuite se tournant vers nous : » Allons (17) » allons, nous dit-il, la résolution en » est prise , il n'y faut plus penser. «

Le roi s'étoit avancé dans la campagne au-devant du roi de Navarre , & la joie d'une union si désirée y avoit aussi attiré un concours de peuple si prodigieux , que les deux rois furent plus d'un demi-quart d'heure à cin-

(17) Il écrivit ces vers :
 termes à Du-Plessis » tissement, que si j'y
 Mornay » allois, j'étois mort,
 » Monsieur » j'ai passé l'eau en
 » Du-Plessis, la gla- » me recommandant
 » ce est rompue, non » à Dieu, &c.
 » sans nombre d'aver-

1589. quante pas l'un de l'autre sans pouvoir s'approcher. Ils s'embrassèrent avec une satisfaction égale (18) & prirent ensemble le chemin de Tours, où le roi de Navarre ne coucha pourtant qu'une nuit; il s'en retourna à son quartier à Maillé. Pour moi je demeurai à Tours, où je fus retenu par le grand nombre de mes parens & de mes amis que j'y trouvai, & je pris un logement dans le fauxbourg Saint-Symphorien.

Le duc de Mayenne armé pour venger la mort du duc de Guise & pour soutenir l'intérêt de la ligue, n'avoit pas dessein de nous y laisser tranquilles. Il marcha vers cette ville avec toute son armée. Le roi qui étoit allé se promener à Marmouëtier sans armes & suivi seulement de vingt chevaux, manqua de bien peu à être pris, & fut obligé de regagner Tours avec précipitation. Les fauxbourgs n'ayant pour tous retranchemens, que de méchan-

Abbaye
proche
Tours.

(18) Au Pont de la Motte, à un quart de lieue de Tours » cou-
rage, monseigneur, » dit Henri IV. à Hen-
ri III deux Henris | » valent mieux qu'un
» Carolus « Mathieu,
tom. 1. p. 752. Le duc
de Mayenne s'appel-
loit Charles.

tes barricades construites à la hâte par six ou sept régimens royalistes qui les défendoient, je quittai le fauxbourg Saint-Symphorien & fis transporter tout mon équipage dans la ville. Ma précaution fut taxée de timidité par les officiers, mais elle ne tarda pas à être justifiée. Le duc de Mayenne attaqua le fauxbourg. On l'arrêta quelques momens à la faveur de cinq ou six maisons sur le haut de la colline, où l'on s'étoit posté; il fallut bien-tôt les abandonner, pour se retrancher derrière les barricades: comme on s'attendoit à les voir bien-tôt insultées, chacun profita de cet intervalle pour aller manger un morceau à la hâte.

Je trouvai le roi à la porte de la ville, qui m'y fit rentrer, en me disant qu'inutilement on s'opiniâtreroit à défendre les fauxbourgs. En effet les barricades ne tinrent pas devant le canon des ennemis. Elles furent forcées tout d'abord; & comme on n'y étoit point soutenu par un fossé, la retraite dans la ville se fit si à découvert, & avec tant de confusion, que je me suis toujours étonné que les ennemis,

1589.

n'ayent pas tué ou pris tout ce qu'il y avoit de foldats dans les fauxbourgs, & même qu'ils ne soient pas entrés avec eux dans la ville. Deux piéces de canon leur fuffisoient pour cela. J'aperçus toute cette déroute du couvent des Jacobins, qui donne sur les murailles de la ville; & craignant que le mal nê devînt encore plus grand, j'accourus avec mes freres à la porte par où tout le monde entroit si confusément; à la faveur de quelques petits retranchemens que nous fîmes faire, nous diminuâmes le danger; avec un peu de tems & d'ordre tout entra, & l'on ne songea plus qu'à terrasser la porte, & à y faire bonne garde.

Personne ne doutant plus que la ville ne fût assiégée en forme, je me joignis avec Châtillon & quelques autres, & nous allâmes prier le roi de nous confier la défense de quelque poste important. Il nous donna les (19) Isles, où nous fîmes travailler sans interruption depuis ce-moment

(19) Lisez l'Isle. vile populace, est de Ce quartier qui n'est grande conséquence habité que par des ba-pour la défense de teliers & par la plus Tours.

Jusqu'au lendemain matin, que le roi vint lui-même visiter notre ouvrage, & en m'adressant la parole, donna beaucoup de louanges à notre diligence. Elle fut inutile. A la première nouvelle de ce qu'il passoit, le roi de Navarre accourut avec ses troupes, & parut devant la ville au bout de trois heures. Le duc de Mayenne ne l'attendit pas; il se retira après avoir fait le dégât dans les fauxbourgs, & aux environs. Un service de cette importance donna de grandes espérances de l'alliance des deux princes, & fit regarder à ceux de Tours le roi de Navarre (20) comme leur libérateur.

Les deux rois passèrent huit ou dix jours ensemble, après quoi on se sépara pour l'expédition qui avoit été projetée sur la ville de Poitiers. Pendant qu'on y travailloit, le roi de Navarre me commanda avec trois cens chevaux, & pareil nombre d'arquebusiers qu'on fit aussi monter à cheval pour contenir Chartres, dont on découvrit

(20) Henri IV loua hautement la conduite d'Henri III. qui
 valeur en cette occasion. *Mém. de Nevers*,
 tom. 2. p. 189.
 montra beaucoup de

1589.

Louis
d'Angen-
nes, sei-
gneur de
Mainte-
non.

Bourg, sur
les confins
du Perche.

N... de
Montgom-
mery de
Lorge.

que Maintennon travailloit foudrement à s'emparer au nom de la ligue. Je fis provision d'échelles, de pétards & autres instrumens, & nous vînmes d'une traite à Bonneval, sans avoir rien mangé de tout le jour. Quelques prisonniers que nous fîmes sur un détachement de vingt-cinq maîtres, nous apprirent qu'il y avoit en campagne un parti de quatre cens chevaux ennemis, ayant à leur tête Brosse (21) Saveuse, & que (22) Reclainville qui conduisoit les vingt-cinq maîtres, nous avoit pris pour la troupe de cent ou cent vingt chevaux, avec laquelle Lorge venoit de surprendre Château-dun : ce qui nous fit juger que ce parti de quatre cens chevaux chercheroit à nous joindre, & nous avions la même envie de notre côté. Nous laissâmes nos arquebusiers suivre doucement le chemin de Chartres, & prenant par les côteaux pour pouvoir atteindre l'escadron ennemi, nous nous rencontrâ-

(21) Charles de Saveuse, & Anne de Reclainville, ou l'Ar-Brosse, son frere, de Reclainville, commandant dans Chartres la maison de Tierce- pour le duc de Mayen-lin.

(22) Louis d'Alon-ne.

mes au haut d'une colline, que chaque troupe avoit montée de son côté, de manière que nous ne pûmes nous voir que lorsque nous fûmes à deux cens pas les uns des autres.

On en vint aux mains sans délibérer, & ce fut avec tant de furie, que dans le premier instant quarante des nôtres furent renversés par terre. J'étois de ce nombre avec MM. de (23) Châtillon, de Mouy, de Montbazou, d'Avantigni & de Pressaigni. Heureusement je n'étois point blessé; mon cheval qui n'avoit que la mâchoire fracassée d'un coup de lance, se releva, & je me retrouvai dessus. Peut-être n'y a-t'il jamais eu une action, dans ce genre de combat, plus chaude, plus opiniâtre, ni plus meurtrière. Nous retournâmes quatre ou cinq fois à la charge, les ennemis se ralliant aussitôt qu'ils avoient été enfoncés. J'y eus deux épées cassées, & j'eus recours à deux grands pistolets chargés de carreaux d'acier, qui ne trouvè-

Le 13 Mai.

(23) François de Mouy. Louis de Châtillon, fils de l'Archevêque de Rohan, duc de Montbazou, chef de la troupe. Isaac Vaudré

1589. rent aucunes armes qu'ils ne perçassent de part en part. Nos adversaires nous laissèrent enfin le champ de bataille, voyant qu'ils avoient perdu deux cens des leurs.

Nous n'étions guères en état de goûter le fruit de notre victoire, à cause des blessures & de l'épuisement qui nous rendoient comme immobiles. Un peu de repos étoit tout ce que nous desirions, lorsqu'il survint une pluie violente, qui se mêlant avec notre sueur, nous inonda en moins de rien, parce que nous portions nos armes à cru; & pour comble de disgrâce, nous apprîmes que nous étions suivis de près par le duc de Mayenne. Le conseil ayant été assemblé dans cette accablante situation, il fut résolu que malgré l'état où nous étions, nous marcherions toute la nuit pour tâcher de regagner Beaugency. Nous y arrivâmes tellement excédés de l'assitude & de soif, que les forces me manquant, je ne pus faire autre chose que de me laisser tomber sur un lit, où il fut impossible de me réveiller pour prendre quelque nourriture.

Le bruit de ce combat s'étant ré-

pandu , le roi de Navarre vint nous visiter à Baugency & loua infiniment notre action. On lui amena Saveuse , qui étoit du nombre des prisonniers. Ce prince également porté à carresser les braves gens , & à plaindre les malheureux , chercha à le consoler par toutes sortes de louanges & de bons traitemens. Mais Saveuse ayant sçu qu'un grand nombre de ses parens & presque tous ses amis avoient péri dans le combat , cette douleur jointe à la honte d'avoir été vaincu , & aux blessures considérables qu'il avoit reçues, le jetta dans un tel désespoir qu'il devint furieux. Il mourut dans l'ardeur d'une fièvre frénétique , sans vouloir souffrir qu'on mît le moindre appareil sur ses plaies. Le roi de Navarre nous fit prendre le chemin de Châteaudun, où huit jours de repos nous firent oublier le passé.

J'étois prêt à en partir, lorsque je vis arriver un courtier, qui m'apprit que mon épouse étoit malade à l'extrémité. Je volai à Rosny , avec d'Orthoman premier médecin du roi de Navarre, à qui ce prince ordonna de m'accompagner. Tout tenoit pour la ligue en

Nicolas
d'Ortho-
man natif
d'Arnhem.

1589. ce canton ; & un de mes (24) freres qui s'étoit emparé de ma maison , celle-là même où mon épouse étoit malade eut la cruauté de lever le pont , & de m'en refuser l'entrée. Je me sentis pénétré jusqu'au fond du cœur d'un sentiment si dénaturé ; & je jurai d'entrer , ou de périr. Je me disposois en effet à forcer ma propre maison , & l'échelle étoit déjà appliquée contre le mur , lorsque mon frere , qui ne s'attendoit peut-être pas à tant d'intrépidité , me fit ouvrir la porte.

La seule consolation que j'eus , fut de voir encore mon épouse vivante , & de recevoir ses derniers embrassemens. Tous les remèdes furent inutiles ; elle expira au bout de quatre jours. J'avoue que la perte d'une épouse si chère , & dont la vie avoit été si cruellement traversée , ferma mon cœur à tout autre sentiment pendant un mois entier. J'écoutois avec insensibilité les progrès des armes des deux rois , qui en tout autre tems , m'auroient enflammé d'un desir violent d'y pren-

(24) C'est sans doute / appeller le baron de
de l'aîné qui se faisoit / Rosny.

dre quelque part : car c'est pendant ce tems-là que se firent les sièges de Gergeau, Pluviers, Estampes, Chartres, (25) Poissi; Pontoise, l'Isle-Adam, Beaumont & Creil. Il n'y avoit point de bicoque qui ne se fit honneur d'arrêter son roi; il ne trouvoit par-tout que révolte & désobéissance. Il comprit alors quel bien c'étoit pour lui, que le secours du roi de Navarre. Pour ce prince, il prodiguoit sa vie comme s'il en eût été las. On étoit sûr de le voir à la tête des soldats, par-tout où il y avoit du danger. Dans un de ces combats fréquens qu'il eut à soutenir, au moment que pour se reposer il s'appuyoit sur Charbonniere, un coup de feu ôta la vie à ce mestre-de-camp.

Gabriel
Prévôt.

Je me réveillai comme d'un profond sommeil, lorsque j'entendis dire (26) que les deux rois tenoient Pa-

1589. ris assiégé. Je m'arrachai d'un lieu où tout me rappelloit à ma douleur, & je courus rejoindre l'armée. Il me sembloit que je soulageois l'amertume dont je sentoie que mon cœur étoit encore plein, en m'exposant témérairement dans toutes les escarmouches; & elles étoient alors plus fréquentes que jamais, sur-tout dans cette plaine, qu'on appelle le Pré aux Clercs. Le roi de Navarre s'en apperçut, & remarquant que Maignan mon écuyer, qu'il avertit plusieurs fois de venir me retirer du danger, n'osoit le faire, il le chargea simplement de me dire qu'il vouloit que je vinssse lui parler.

Il avoit à peine proféré les premières paroles, qu'il fut interrompu par l'arrivée d'un gentilhomme, qui s'approcha de son oreille, lui dit un mot, & le quitta aussi-tôt. Le roi de Navarre frappé de ce qu'il venoit d'entendre, me rappella dans le moment, & m'apprit que le roi venoit d'être dangereusement blessé d'un (27) coup de couteau. Il avoit au-

se retirer, que le mo- | (27) Par Jacques
ment où il auroit réta- | Clément, moine Ja-
bli le roi sur son Trône. | cobin, natif de Sor-

tour de lui vingt-cinq gentilshommes, avec lesquels il prit à toute bride le chemin de Saint-Cloud, où étoit le quartier du roi. Il trouva

bonne, village en même maison, & s'il Bourgogne Il fut in faut les en croire, dins troduit par la Guesle la meme chambre, procureur général, dans la même place, dins la chambre du & le même mois, où roi, comme ayant a dix-sept ans auparavant lui rendre une lettre vant ce prince avoit de grande conséquence assisté au conseil dans ce Dans le moment lequel fut résolu le

ayant déjà une partie de la lettre, l'assassin le frappa dans le ventre, & y laissa le couteau que le roi

se cette anecdote est démontrée Cette maison n'étant pas encore bâtie du tems de la Saint-Barthelemi.

mourut la nuit au trois de trente-

ans le moment par huit ans » Jacques la Guesle d'un coup » Clément étant déjà d'épée Son corps fut » a Saint-Cloud : brûlé, & les cendres » quelques personnes jetées dans la Seine » qui le dénoient de Les historiens n'ont » lui, l'éprierent pendant la nuit Ils le pas oublié de remar » trouverent dormant quer comme une chose » d'un profond sommeil, son breviaire se dont on ne doutoit » meil, son breviaire point alors, que Henri » a auprès de lui, ou- ra III fut tué dans la

1589. en entrant dans l'appartement de ce prince , qu'il venoit de rendre sans douleur ni sang , le lavement qu'on lui avoit fait prendre. Il s'approcha

» vert à l'article de » sanglots, ne lui put
 « Judith... Il jeûna, » dire un seul mot, &
 » se confessa, & » ayant pris les mains
 » communia, avant » du roi les baïsa. Sa
 » de partir pour aller » majesté voyant qu'il
 » assassiner le roi... » ne lui pouvoit rien
 » Il fut loué à Rome » répondre à cause de
 » dans la chaire où » ses larmes, l'em-
 » l'on auroit dû pro- » brassa par la tête,
 » noncer l'oraison fu- » & l'ayant baïsé lui
 » nèbre de Henri III. » donna sa bénédic-
 » On mit son portrait » tion... Le couteau
 » à Paris sur les au- » étoit empoisonné;
 » tels avec l'Eucha- » sans quoi il ne se-
 » ristie. Le cardinal » roit pas mort, la
 » de Retz rapporte » blessure n'étant pas
 » que le jour des bar- » profonde, & n'ayant
 » ricades, sous la mi- » pas offensé les intef-
 » norité de Louis » tins. f. 217. Bour-
 » XIV. il vit un Hauf- » goin, prieur des Ja-
 » se-col, sur lequel » cobins, fut tiré à
 » étoit gravé ce moi- » quatre chevaux. On
 » ne, avec ces mots: » ne put arracher de
 » Saint-Jacques Clé- » lui que ces paroles:
 » ment. « *Notes sur la* » Nous avons bien
 » *Henriade.* » Le roi » fait ce que nous
 » de Navarre, dit Vic- » avons pu, & non pas
 » tor Cayet, *Chronol.* » ce que nous avons
 » *Nov. t. 1. fol. 223.* » voulu. Ce qui a
 » s'étant mis à ge- » fait croire que Hen-
 » noux les yeux pleins » ri IV. devoit aussi
 » de chaudes larmes, » être assassiné en mê-
 » & le cœur de gros » me tems. Le sieur

du lit de sa majesté avec toute l'inquiétude que peut causer l'amitié la plus vive. Le blessé le rassura de sa propre bouche, en lui disant qu'il croyoit que sa blessure n'auroit aucune suite fâcheuse, & que Dieu lui prolongeroit la vie, pour le mettre en état de lui donner de nouvelles preuves de son affection. Le roi de Navarre perdit une partie de son appréhension, par la maniere dont le malade prononça ces paroles, & ne voyant d'ailleurs aucun symptôme mortel, il le laissa prendre du repos, sortit de sa cham-

de N.
 » arré
 » eusé
 » faire
 218. Il mourut dans | rine lui fit prendre
 e le nom
 que dix-
 huit per-
 » Clément, dit l'Hi- | lonnes, qui avoient

res. Il fut nommé au | toute sa charge.
 Batême Edouard-Ale-

1589.

bre & retourna à Meudon où étoit son quartier.

Mon appartement étoit au pied de ce château, chez un nommé Sauvat, où je me retirai pour souper, après avoir accompagné le roi de Navarre jusqu'à ce qu'il fût descendu de cheval. Je venois de me mettre à table, lorsque je vis entrer Feret son secrétaire, qui me dit: « Monsieur, le roi de Navarre, & peut-être le roi de France vous mande dans l'instant. » Je treffaillis à ce discours, & sans m'arrêter, je montai au château avec lui. Il me dit pendant le chemin, que d'Orthoman venoit de faire sçavoir au roi de Navarre par un exprès, que s'il vouloit trouver le roi en vie, il n'avoit pas un moment à perdre.

Je montai droit à l'appartement du prince, où pendant qu'on nous felloit des chevaux, il me fit l'honneur de me consulter sur la conjoncture présente. Les différentes réflexions dont mon esprit se remplit en ce moment, me tinrent quelque tems dans le silence. Le roi n'étoit pas moins agité. Ce n'étoit plus ni la réussite d'une petite négociation, ni

le succès d'un combat ni un petit royaume tel que la Navarre, dont ils'agissoit : c'étoit de la plus belle monarchie de l'Europe. Mais combien d'obstacles à surmonter pour y parvenir ? Et par quels travaux ne falloit il pas l'acheter ? Tous ceux que le roi de Navarre avoit soufferts jusqu'à ce moment, pouvoient en comparaison être comptés pour rien. Comment abattre un parti si puissant & si accrédité qu'il avoit fait trembler un roi affermi sur le trône & l'avoit presque réduit à en descendre ? Cette difficulté, déjà si grande, se montroit comme insurmontable, quand on y joignoit la réflexion, que la mort du roi alloit détacher de la personne du roi de Navarre la plus grande & la principale partie de ses forces. Il ne pouvoit compter ni sur les princes du sang, ni sur les grands ; & telle étoit sa situation, qu'ayant besoin du secours de tout le monde, il ne pouvoit se fier à personne. Je tremblois lorsqu'il me venoit en pensée, que peut-être une nouvelle si surprenante & si imprévue alloit produire une révolution, qui laisseroit le roi de Na-

1589.

varre avec une poignée de fidèles serviteurs, à la merci de ses anciens ennemis, & dans un pays où toutes les ressources lui manquoient.

Malgré cela, tout le monde conviendra qu'il n'y avoit qu'un conseil unique à donner, & un unique parti à suivre pour le roi de Navarre: celui de profiter de l'occasion, avec toutes les précautions, qui sont ordinairement ce qui la rend ou bonne ou mauvaise. En effet, sans vouloir juger l'avenir, qui dépend de trop de choses, encore moins prétendre l'affujettir à notre précipitation, dans les grandes & pénibles entreprises, il ne faut que s'attacher à vaincre les obstacles l'un après l'autre, & ne point se rebuter, parce qu'ils sont grands & en grand nombre. On ne doit jamais désespérer de ce qui a été possible à quelqu'un; & combien de choses auxquelles on attache l'idée d'impossibles, deviendroient faciles à qui sçauroit tirer parti du tems, des occasions, des fautes d'autrui, des momens heureux, des différentes dispositions, & d'une infinité d'autres circonstances!

La réponse que je fis au roi fut

selon ces maximes, il ne pensoit pas différemment lui-même. Nous convînmes donc, qu'au lieu de regagner les provinces éloignées, ce prince resteroit au milieu de l'armée royale pour y faire valoir ses droits, & que nous irions de ce pas à Saint Cloud, mais bien armes, à tout événement, en observant pourtant de tenir cachées nos armes extraordinaires, afin de ne pas jeter nous mêmes la terreur & le soupçon. En entrant dans Saint Cloud, on nous dit que le roi se portoit mieux, & on nous fit mettre bas nos épées. Le roi de Navarre s'avançoit vers le château & je le suivois, lorsque tout d'un coup nous entendîmes un homme s'écrier « Ah mon Dieu, nous sommes perdus » Le roi de Navarre fit venir cet homme qui continuoit en disant : « Ah ! le roi est mort » Et lui fit plusieurs questions, auxquelles il satisfit par un récit de la mort du roi, trop bien circonstancié pour que nous en pussions douter. Henri en fut encore plus assuré, lorsqu'après avoir avancé quelques pas, il vit la garde écossaise qui vint se jeter à ses pieds, en lui disant, « Ah ! Sire, vous êtes pré-

1589. » sentement notre roi & notre maî-
 » tre : « Et quelques instans après,
 MM. de (28) Biron, de Bellegarde,
 d'O, de Châteauvieux, de Dampier-
 re & plusieurs autres firent la même
 chose.

Le roi de Navarre sentit qu'il
 étoit dans un de ces momens crit-
 ques, dont le bon ou le mauvais em-
 ploi pouvoit décider de son sort pour
 tout le reste de sa vie. Sans se laisser
 éblouir par la vue d'un trône où cet
 instant le plaçoit, ni se laisser abat-
 tre par le découragement, ou par
 une douleur inutile, il commença à
 donner tranquillement des ordres ;
 pour tenir tout dans le devoir &
 prévenir les soulèvemens. Il se tour-
 na vers moi, & avec cet air de fami-
 liarité dont il entretenoit ceux qu'il
 connoissoit lui être affectionnés, il
 me dit d'aller au quartier du maré-
 chal d'Aumont (29), d'y semer par-

(28) Armant de Gontaut, maréchal de Biron. Roger de Saint Larry de Belle- garde, grand-écuyer de France. François d'O, gouverneur de	Paris, & sur-inten- dant des finances, Joachim de Château- vieux. (29) Jean, duc d'Au- mont, maréchal de France.
--	--

mi les troupes la nouvelle de la mort 1589.

du roi , avec tout le ménagement nécessaire pour se les attacher d'avantage ; de faire parler par ce maréchal aux gardes françoises , afin d'engager leurs officiers à venir lui présenter leurs hommages l'après midi , & de porter la noblesse à faire la même chose. Le roi ajoûta , que j'eusse l'œil sur mes propres quartiers , pour les contenir dans l'obéissance. Il songea encore à s'appuyer de toutes les puissances étrangères , sur le secours desquelles il crut pouvoir compter. Il écrivit ou députa en Allemagne , en Angleterre , en Flandre , aux Suisses , & à la République de Venise , pour leur faire part du nouvel événement & pour les instruire du droit qu'il lui donnoit à la couronne de France.

Je lui représentai qu'une des choses qui sembloit presser davantage , étoit de tâcher de s'emparer de Meulan , place d'une très-grande importance en cette occasion , & dont on connoissoit le gouverneur , nommé Saint-Marc , pour être passionné ligueur dans le cœur. Je lui expliquai en peu de mots comment l'exécution

Dans l'isle
de France.

1589. m'en paroïsoit assez facile , & le roi l'ayant approuvée , j'allai à Meulan demander à conférer avec Saint-Marc, sur des choses que je disois être de grande conséquence pour lui. Il sortit, & tandis que je l'amusois d'une feinte confiance , le maréchal d'Aumont se présenta avec des troupes pour passer sur le pont , & profitant d'un premier moment de surprise , pour se faire passage jusques dans le château, il s'en rendit le maître , & nous en chassâmes le trop crédule Saint-Marc.

Le roi m'offrit ce gouvernement ; que plusieurs considérations m'empêcherent d'accepter. Une partie de ce que le roi avoit appréhendé étoit arrivé. Il avoit été impossible d'arrêter auprès de lui ni le duc d'Epernon , (30) ni quantité d'autres Catholiques

(30) L'auteur de sa vie donne de si mauvaises raisons de cette retraite , qu'on voit bien que rien ne peut le disculper. Il parut en cette occasion qu'outre le parti Protestant , on en pouvoit encore compter trois différens parmi les seuls Catholiques : le premier de ceux qui abandonnèrent Henri IV. après la mort d'Henri III. Le second de ceux qui n'ayant pu obtenir de ce prince qu'il déclarât dans le moment même qu'il embrassoit la Religion Catholique .

tholiques mal intentionnés, sur-tout ceux qui doivent leur fortune au feu roi. Leur désertion le réduisoit presqu'aux seules troupes qu'il avoit amenées, & le mettoit dans l'impuissance de continuer le siege de Paris, ni même de tenir dans les environs. Les puissances étrangères, ou ne lui

tholiques restèrent au-près, s'il ne leur don-

vir le roi d'Angleterre...

mont de de bon. On s'est dit que c'étoit lui

lui firent les Catholiques le servant de ces me-
ques, & de la déclara- mes termes. *Mém. de*
tion qu'ils y joignirent *Bianchéme, tom 3. p.*
qu'ils alloient se reti- 326.

1589.

rendoient que de belles paroles ou ne lui offroient que des secours qui n'apportoient pas un remède à des maux actuels. Il alloit donc être obligé de se retirer vers le centre du royaume, & il avoit déjà répandu parmi les gens de guerre, sans pourtant leur en découvrir le vrai motif, le bruit d'un voyage qu'il étoit sur le point de faire à Tours. Cette retraite n'importoit pas moins à la conservation de sa personne, qu'à l'état de ses affaires. Mille dangers le menaçoient aux environs d'une ville, où le roi son prédécesseur, tout catholique qu'il étoit, & ayant sous ses ordres une armée puissante, n'avoit pu éviter une fin tragique. On y prenoit en ce moment les dernières résolutions pour se défaire de ce prince, & il y a de quoi frémir, lorsqu'on songe que ces conseils cruels se tenoient au milieu même de son armée, & que ses assassins étoient peut-être à ses côtés. Dans une conjoncture si embarrassante, on ne pouvoit mettre dans Meulan qu'un homme qui eût actuellement un régiment prêt, avec lequel il pût défendre une place, dont la ligue, devenue in-

solente par la mort du roi, devoroit la conquête. Je n'en avois point, ni assez de tems pour en composer un. Ce gouvernement fut donné à Bel-
lengreville. (31)

En se retirant le roi prit Clermont, ^{vassals Beau.} & quelques autres petites places. Le peu de monde qu'il avoit avec lui, l'empêcha de faire des entreprises plus considérables, & cette même raison me fit aussi manquer Louviers, sur la-
quelle j'avois un dessein, qui suivant ^{Ville de Norman-} toutes les apparences auroit réussi. Je ^{die.}

l'expliquai au roi en lui demandant des forces pour l'exécuter Il ne put
mais il m'assura que je serois joint à Louviers par un régiment de douze cens hommes, qui étoit alors à Nogent, & il écrivit à ce sujet à Couronneau, colonel de ce régiment.

Je vins dans cette espérance devant Louviers, où j'attendis inutilement le secours qui m'avoit été promis. La rivière d'Eure qui coule

(31) Joachim de Berengueville, mieux que Bellengreville.

1589.

dans les fossés de Louviers ayant été détournée , laissoit à sec un grand aquéduc qui porte l'eau dans la ville. Je l'avois remarqué, & c'est par cet endroit que je comptois y entrer ; mais comme il n'étoit pas vraisemblable que MM. d'Aumale , (32) de la Londe, de Fontaine-Martel, de Madavy, de Contenant, & plusieurs autres officiers de la ligue, dont cette ville étoit pleine se rendroient ou se laisseroient prendre sans coup férir ; je crus qu'il y auroit de la témérité à entreprendre de les y forcer avec une poignée de monde. Je me contentai donc pour la justification de ce que j'avois avancé, de faire entrer plusieurs personnes dans cet aquéduc , dont il ne s'agissoit que d'élargir l'entrée en faisant sauter avec le pétard la grille qui le fermoit ; ils pénétrèrent jusques dans la ville , & en ressortirent à plusieurs reprises sans être apperçus ; ce qui les convainquit que l'entreprise ne manquoit que faute de monde.

(32) Charles de Lorraine , duc d'Aumale. N... Bigars de la Londe, maire de la ville de Rouen. François de Fontaine-Martel, gou- verneur de Neuf-Châtel. Charles-François de Rouxel de Médavy. Thimoléon de Bauves de Contenant.

Je retournai par Pont-de-l'Arche trouver le roi à Écouy, d'où il espéroit passer incessamment en Tourraine; mais il trouva tant de bonne volonté dans les Normands, que sur leurs offres il résolut de faire le siège important de Rouen. Pendant qu'on faisoit les préparatifs pour cette expédition, nous prîmes Gournay, Neuf-Châtel, la ville d'Eu, le Tréport & Darnétz, où le roi reçut avis que le duc Mayenne le cherchoit pour le combattre. Je fus commandé avec cinquante chevaux pour aller reconnoître l'armée de ce général, que je trouvai aux environs de Mante, & répand sur mes terres. J'allai me poster dans ma forêt, d'où je fis mes observations. Je rapportai au roi que l'armée de la ligue étoit de vingt-cinq mille hommes de pieds effectifs, & de huit mille chevaux. Le roi qui n'avoit à opposer à une armée si formidabile qu'un petit camp-volant, ne voulut négliger aucune précaution. Il avoit déjà fait sonder le commandeur (33) Chastes, pour sçavoir si ce go-

Dans la

(33) Aimar de Chastel Saint-Lazare, gentilhomme, commandeur de la ville de Dieppe.

1589.

verneur feroit d'humeur, en cas d'inconvénient, de le recevoir dans Dieppe, & il avoit eu tout fujet d'être content de fa réponse. Il voulut s'affûrer par lui-même des dispositions de ce commandeur & alla conférer avec lui. Il en revint extrêmement satisfait, & voyant qu'il pouvoit compter sur une place de retraite auffi sûre que Dieppe, (34) il en craignit moins de tenir la campagne devant l'ennemi, & résolut de lui faire tête jusqu'à la dernière extrémité, il vint se poster devant Arques.

Dans le
pas de
Caux.

Au bout de la chaussée d'Arques regne un long côteau tournoyant, couvert de bois taillis. Au-dessous est une espace de terre labourable, au milieu duquel passe le grand chemin qui conduit à Arques, ayant des deux côtés deux hayes épaisses. Plus bas encore à main gauche, au-dessous

(34) On a dit que Biron qui l'en détournant dans l'extrémité où na, en lui conseillant Henry IV. se vit réde tenir bon à Arques. duit sous les murailles Il disoit avant la jourde cete ville, il fut sur née d'Arques, qu'il le point de se retirer étoit roi sans royaume, en Angleterre, & que mari sans femme, & ce fut le maréchal de guerrier sans argent,

de ce terrain labouré, est une espèce de grand marais, ou terre fangeuse. Un village nommé Martinglise borne le côteau environ à une demie lieue de la chaussée. C'est dans ce village & aux environs qu'étoit campée l'armée entière du duc de Mayenne.

Le roi vit bien qu'on pouvoit le taxer de témérité, d'entreprendre de résister à une armée de plus de trente mille hommes, n'en ayant guère plus de trois mille. Mais outre que difficilement il eût pu trouver un endroit plus favorable à son petit nombre, & qu'il ne laissoit pas d'y avoir du danger à reculer; il crut que la foiblesse de son parti demandoit dans ces commencemens un coup éclatant. Il n'omit rien de tout ce qui peut en quelque maniere compenser le nombre. Il fit couper de profondes tranchées, le bas de la chaussée, & le dessus aussi bien que le dessous du grand chemin. Il posta douze cens Suisses sur les côtés de ce chemin. Il mit six cens lansquenets pour défendre les tranchées supérieures, & en plaça mille ou douze cens autres dans une chapelle;

1589. qui se trouvoit dans le milieu des tranchées inférieures & supérieures. C'étoit tout ce qu'il avoit d'infanterie. Il partagea sa cavalerie, qui ne montoit en tout qu'à six cens hommes, en deux parties égales. Il en prit une moitié, avec laquelle il se mit entre le bois & le chemin, & fit descendre l'autre séparée par pelotons, entre le chemin & le marais, pour en remplir en quelque sorte l'intervalle. Il ne se coucha point toute cette nuit, pendant laquelle il craignoit que les ennemis ne se rendissent maîtres de la chaussée : il y fit la garde lui-même. Le matin il se fit apporter de quoi manger dans une fosse, où il appella ses principaux officiers pour déjeûner avec lui. Il comptoit avoir peut-être après cela quelques momens pour se reposer, lorsque les gardes vinrent lui annoncer que l'armée de la ligue marchoit à lui en ordre de bataillé.

A cette nouvelle, il fit avancer dans le bois le vicomte de Chartres, Palcheux, Brasseuse, Avantigny & trois ou quatre autres, pour y faire quelques prisonniers. Ils revinrent presqu'aussi-tôt, ramenant le comte

de (35) Belin, qu'ils avoient pris. 1589.
 Le roi alla à sa rencontre, & l'embrassa
 en souriant. Celui-ci qui cherchoit
 par-tout des yeux une armée, & qui
 ne voyoit presque personne, ne lui
 répondoit qu'en marquant sa surprise
 de voir si peu de soldats autour du
 roi. » Vous ne les voyez pas tous,
 » lui dit le roi avec la même gayeté;
 » car vous n'y comptez pas Dieu & le
 » bon droit qui m'assistent. « Tout
 accoutumé que j'étois à voir ce prin-
 ce, je ne pouvois me lasser d'admi-
 rer son visage serein & tranquille, où
 dans une occasion d'autant plus dé-
 sespérante, qu'elle laissoit tout le tems
 de la réflexion, paroissoit à la fois un
 air de sang froid & d'une sage ardeur,
 qui sembloit aux soldats avoir quel-
 que chose au-dessus de l'humanité, &
 leur inspiroit à leur tour toute l'intré-
 pidité de leur chef.

Le duc de Mayenne fit d'abord
 attaquer les tranchées supérieures
 par un escadron de ses lansquenets,
 qui parurent refuser de se battre, par-

(35) François de Belin, sou-gou-
 verneur de Paris pour
 de Serillac, comte de Mayenne.

1589.

ce qu'ils n'avoient en tête que des lansquenets comme eux : ils feignirent même de se rendre, & les nôtres furent si bien la dupe de cette tromperie, qu'ils les laissèrent avancer & gagner la tranchée, d'où ils chassèrent ensuite les nôtres, & de ce poste avantageux ils nous incommodèrent extrêmement. Je perdis bientôt de vûe tout ce qui se fit du côté du bois; parce que celui du marais où j'étois avec dix de mes gens, fut attaqué en ce moment par un escadron de huit à neuf cens chevaux. A l'approche de cette troupe si supérieure, nous nous réunîmes environ cent cinquante chevaux, & nous la repoussâmes jusqu'au tournant du vallon, où ayant rencontré quatre autres escadrons, nous fûmes obligés de revenir sur nos pas, jusqu'à ce que trouvant à notre tour le comte d'Auvergne, (36) qui

(36) Charles de Valois, fils naturel de son histoire de France, tom. 9. une description de ce combat, C'est sur la relation à laquelle on ne peut de ce comte depuis rien ajouter. Elle n'est que légèrement différente de nos mémoi-

amenoit à notre secours les autres cent cinquante chevaux, nous remenâmes battant pour la seconde fois les escadrons ennemis. Ce manége ne pouvoit pas durer long-tems. Trois cens chevaux de l'armée ennemie s'étant encore joints aux premiers, nous fûmes obligés de plier, & nous regagnâmes en désordre la chapelle, où par bonheur nos gens de pied qui l'occupaient, arrêterent court cette

res Voyez aussi P | » leur je viens mou-
Mathieu, tom 2 pag | » rit ou acquies de

de Neters, tom 2 p | » etc « la « n »,
397 La relation du | liv 5 » Mon pere,
medecin du Chefne, | » dit encore ce prince
etc Ce combat se | » au colonel Galati,
donna le mercredi 20 | » gardez moi ici une
Septembre à dix heu- | » pique car je veux
- 2 En + | combattre à la tete

n ce

14.

. il

en

auparavant, pour | ces termes » Rends-
s'emparer de Dieppe | » toi, brave Crillon,
qu'on appella les es | » nous avons com-
carmouches, du Pol | » battu à Arques, &c

- 2 Trois pas

Cril-

ume à

13 ce

589. cavalerie, & engagèrent un combat, où (37) Sagonne & quelques autres officiers furent tués.

Le duc de Mayenne ayant commandé tout le reste de ses lansquènets pour attaquer la chapelle, nous édâmes enfin ce poste, & accablés par le nombre, nous abandonnâmes de même les endroits creux du chemin, & tout le chemin même. C'étoit-là un commencement de déroute. Les suites en auroient été à craindre, si nous n'eussions pas rencontré heureusement le bataillon des Suisses, qui soutint le choc & nous donna le tems de nous rallier & de nous remettre en état de combattre. Il ne pouvoit m'arriver personnellement rien de plus à propos; mon cheval tomba mort en ce moment de ses blessures, & j'en remontai un frais. Pour vaincre la brave résistance de nos Suisses, les ennemis jugèrent à propos de faire prendre à cinq cens chevaux le chemin le long du marais. Ils nous auroient pris en

(37) Jean Babou, (Louis de Rohan, Jocomte de Sagonne, / sias de la Rochefou-
Les comtes de Mont- / cault) y perdirent aussi
bazou & de Rouffy la vie.

queue, & enveloppé facilement avec les Suisses & le reste des combattans ; mais de bonne fortune ces chevaux s'étant trop approchés du marais, ils demeurèrent engagés dans la fange, & ceux qui les montoient s'en retirèrent avec assez de peine, en y laissant leurs lances.

Le combat s'étant encore soutenu quelque tems en cet état, c'est à-dire, tant que nos forces purent y suffire, la lassitude commença à nous surmonter. De notre côté c'étoient toujours les mêmes personnes qui agissoient ; au lieu que nos ennemis se renouvelloient & se multiplioient à chaque moment. Une grande partie de notre brigade étoit désarmée & démontée. Dans cette extrémité, je fus député de toute la troupe pour aller représenter au roi notre situation, & lui demander du renfort. Je rencontrai ce prince qui passoit dans notre quartier : « Mon ami, me dit il, je n'ai personne à vous envoyer ; mais pour cela il ne faut pas perdre courage » En effet il n'étoit pas lui-même en meilleur état que nous. Il se tourna pourtant vers M. le Grand, & lui dit de me

1589.

Roger de
Saint-Sar-
ry de Belle-
garde.

suivre avec tout ce qu'il pourroit ramasser au-dessus du chemin. Je retournai vers les miens, & leur annonçai avec une joie apparente un secours sur lequel je ne comptois guere. Chacun se ranima, & l'on peut dire qu'en ce moment il se fit des coups de valeur incroyables : couverts d'un brouillard fort épais qui nous déroboit nos ennemis, nous ne connoissions qu'une très-petite partie du danger. Ce brouillard étant venu à se dissiper, les rayons du soleil nous montrèrent aux ennemis, & nous firent découvrir toute leur armée, qui venoit pour nous accabler. Elle étoit déjà si proche, que personne ne se flatta de pouvoir seulement gagner le bout de la chaussée, qui eût été un dernier retranchement, & ne songea plus qu'à mourir en vendant cherement sa vie.

Notre salut vint de ce que nous avions regardé comme notre plus grand malheur. Le canon du château d'Arques étoit devenu inutile par l'épaisseur du brouillard ; dès qu'il put voir l'ennemi, il fit une décharge si juste, & d'un effet si terrible, quoique nous n'y eussions que quatre seules

pièces de canon, que les ennemis en furent troublés. Quatre autres volées ayant succédé assez rapidement, l'armée ennemie qu'il perceoit toute entière, ne put supporter ce feu, & se retira en désordre sur le flanc du val lon, derrière lequel se perdit quelques momens après, toute cette épouvantable multitude, étonné sans doute de la grandeur de la perte qu'elle avoit faite & rebutée par une résistance à laquelle le duc de Mayenne ne s'étoit point attendu.

Le roi après une action qui le couvroit de gloire, se retira à Arques. De là il vint à Dieppe, toujours harcelé par les ennemis, & dans des escarmouches continuelles, dont je supprime le détail, comme n'ayant rien d'assez intéressant après celui de la journée d'Arques. Cependant le roi se trouva exposé à un péril plus évident, dans l'une de ses rencontres, où se croyant loin des ennemis, & s'exerçant avec nous dans une prairie à une espèce de jeu militaire, il essuya une décharge de deux cens fusiliers, qui s'étoient mis en embuscade le ventre à terre entre deux

Le Roi
de l'Alle
mand.

1589. hayes , à deux cens pas au plus de l'endroit où nous étions.

Il est certain que tout autre que Henry auroit été infailliblement accablé, avant que d'avoir reçu les secours qu'on lui préparoit ; mais par sa valeur (38) & son habileté à disputer le terrain , il donna le tems à quatre mille Anglois & Ecoissois, que lui envoyoit la reine Elizabeth, de passer la mer, & ce renfort fut bientôt suivi d'un plus grand , que lui amenèrent MM. le comte de Soissons, Henry d'Orléans, duc de Longueville, d'Aumont & de Biron. Il ne courut tant de dangers à Dieppe , que par la fau-

<p>(38) » Sixte V. pro- » nostiqua que le » Béarnois auroit le » dessus, puisqu'il n'é- » toit pas plus long- » tems j'ai lit que le » duc de Mayenne » étoit à table. . . . Le » duc de Mayenne » étoit extrêmement » lent ; s'il n'y va pas » d'une autre façon , » dit le roi , je suis as- » sùré de le battre tou- » jours à la campa- » gne. « <i>Peref. ibid.</i></p>	<p>2. Part. Le même pa- pe appliqua à Henry IV. après la journée d'Arques , ces paro- les : <i>Super aspidem & basiliscum ambulabis, & conculcabis leonem & draconem</i> : Enten- dant par l'Aspic , le duc de Mayenne , par le Basilic , le duc de Savoye ; le roi d'Es- pagne , par le lion , & lui-même par le Dragon.</p>
---	---

te du comte de Soissons, qui s'amusoit à disputer sur le commandement, au lieu de voler au secours du roi.

1589.

Mayenne n'osa attendre la jonction de toutes les troupes ; il disparut avec son armée, & le laissa maître de la campagne. Henry ne parla plus alors de tenir la Normandie ; il reprit le chemin de Paris, qu'il n'avoit quitté qu'à regret. Il vint passer à Meulan & à Poissy, & me détacha en cet endroit

.....

intelligence qu'il pratiquoit depuis longtems dans Vernon, ou s'emparer de cette ville à la faveur de l'épouvante que son approche y auroit causée. Nous trouvâmes l'un & l'autre sans apparence. M. de Montpensier retourna en Normandie, & moi je rejoignis le roi à Villepreux.

Ces villes sont sur la Seine.

Son dessein étoit de jeter l'alarme dans Paris, de l'insulter même ;

..... sans au-
l le gou-
f de Breta-
..... pour leur donner

sept ans. Henry

1589. & fuivant qu'il y verroit jour, de tenter de s'en rendre maître. Il avoit pris la précaution d'envoyer rompre le pont de Sainte Maixance, par où le

Sur la riviè-
re d'Oise.

duc de Mayenne pouvoit secourir cette grande ville; car ce général, alarmé de la marche du roi, s'étoit aussi approché de Paris par le côté opposé, pour ne pas rencontrer le roi. Ce prince donna donc les ordres nécessaires pour que tous les fauxbourgs fussent attaqués en même-tems. Celui de Saint-Germain tomba en partage à MM. d'Aumont & de Châtillon, & à moi. Aussi-tôt que le signal eut été donné, nous fondîmes sur ce fauxbourg, & n'ayant en tête qu'une multitude immense, à la vérité, mais confuse & effrayée, nous enveloppâmes deux troupes considérables de soldats dans l'enclos de la foire Saint-Germain, & là dans une espace de moins de deux cens pas, nous en couchâmes sur la place en un moment plus de quatre cens: je ne tuois qu'à contre-cœur des gens que la peur rendoit plus morts que vifs. Les ayant mis hors d'état de nous résister, nous passâmes plus avant, & vînmes jusqu'à la

porte de Nesle. Quinze ou vingt de nous entrèrent même dans la ville, & vinrent fort près du pont-neuf; mais voyant que nous n'étions pas suivis des nôtres, nous retournâmes sur nos pas. La raison de cet abandon, fut un ordre du roi qui leur vint de cesser l'attaque. Celui qu'il avoit envoyé rompre le pont (40) de Sainte-Maixance, s'étoit si mal acquitté de cette fonction, que le duc de Mayenne parut avec toute son armée à la vue de Paris, presque au moment que nous y entrions nous-mêmes.

Le roi jugea que par-là son entreprise devenoit impossible, & que quand même nous nous serions emparés de la ville (ce qui fut infailli-

(40) De Thou mar-|à Henry IV. par ces
que que ce pont avoit|trois mors *Venez*,
été confié à la garde de|*venez, venez*, écrits
Guillaume de Mont-|sur un petit rouleau
morency, sieur de|de papier, que le por-
|tateur devoit dans sa
|main
|porter
|dans
|me
|de
|porter
|dans
|page

Corbinelli gentilhomme 17. *Cujas*, *avv.* 1. p.
me Florentin donna 170.

TRENTE (concile de) justifié sur le sauf-conduit accordé aux Protestans, 38. N. 44.

TRÉFORT (le) pris, 329.

TREVE, 99.

TURENNE (vicomte de) voyez BOUILLON.

V.

VAINDORÉ, officier, se trouve à la bataille de Coutras, 257 n. 57.

VALETTE (Jean-Louis de Nogaret de la) voyez EPERNON.

VALOIS (Charles de) comte d'Auvergne, voyez AUVERGNE.

VALOIS (François de) duc d'Anjou, voyez ANJOU.

VAUDROT, officier de l'armée de Henri IV. 227.

VENEUR de Carouge (Tanneguy le) refuse d'exécuter l'ordre du roi contre les Huguenots, 74. N.

VENTADOUR (Anne de Lévis, duc de) est fait prisonnier devant Cambray, 152. N. 8.

VÉRAC, gentilhomme, 206.

VERNON, manqué, 241.

VEZELAY, ville calviniste, 3.

VEZINS sauve la vie à Reniers son ennemi à la Saint Barthelemi, 75.

N. 65. défend Cahors & y est tué, 123. N. 99.

VIC (Compagnie de) défaite, 246.

VIGNOLES se distingue à la tête de son régiment à Ivry, 367.

VILLANDRY, officier Charles IX. obtient sa grace 45. n. 10.

VILLARS (Honorat bâtard de Savoye, marquis de) commande l'armée royaliste en Guienne, 37. 106. fait quelques tentatives sur Castel-Jaloux & Nérac, 110. n. 91.

VILLARS (Pierre de) archevêque de Vienne. Député à Henri IV. 110. N. 90.

VILLEFRANCHE en Périgord, emportée d'assaut, 95. Voyez MONT-PAZIER.

VILLEMUR (Pierre Pite de) précepteur des Guises, 54.

VILLENEUVE, prise, 113.

VILLEQUIER (René, de) dissuade Henri III.

de faire assassiner le duc de Guise, 78. N. 138.

VILLIERS, ministre Protestant, 160. UZÈS (Madame d') instruit Sully des

VINS (Hubert de la Garde de) prédit l'assassinat des Guises, 239. 240. 291. N. 10. Y.

USSAC, livre la Réole aux Catholiques, 117. Y VETOT (N d') secourt Sully a l'at-

USSEAU, officier, son duel avec Beauvais 106. taque de Miranda, 105.

Fin de la Table du premier Volume.